



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



K2-25



B. Johnson.

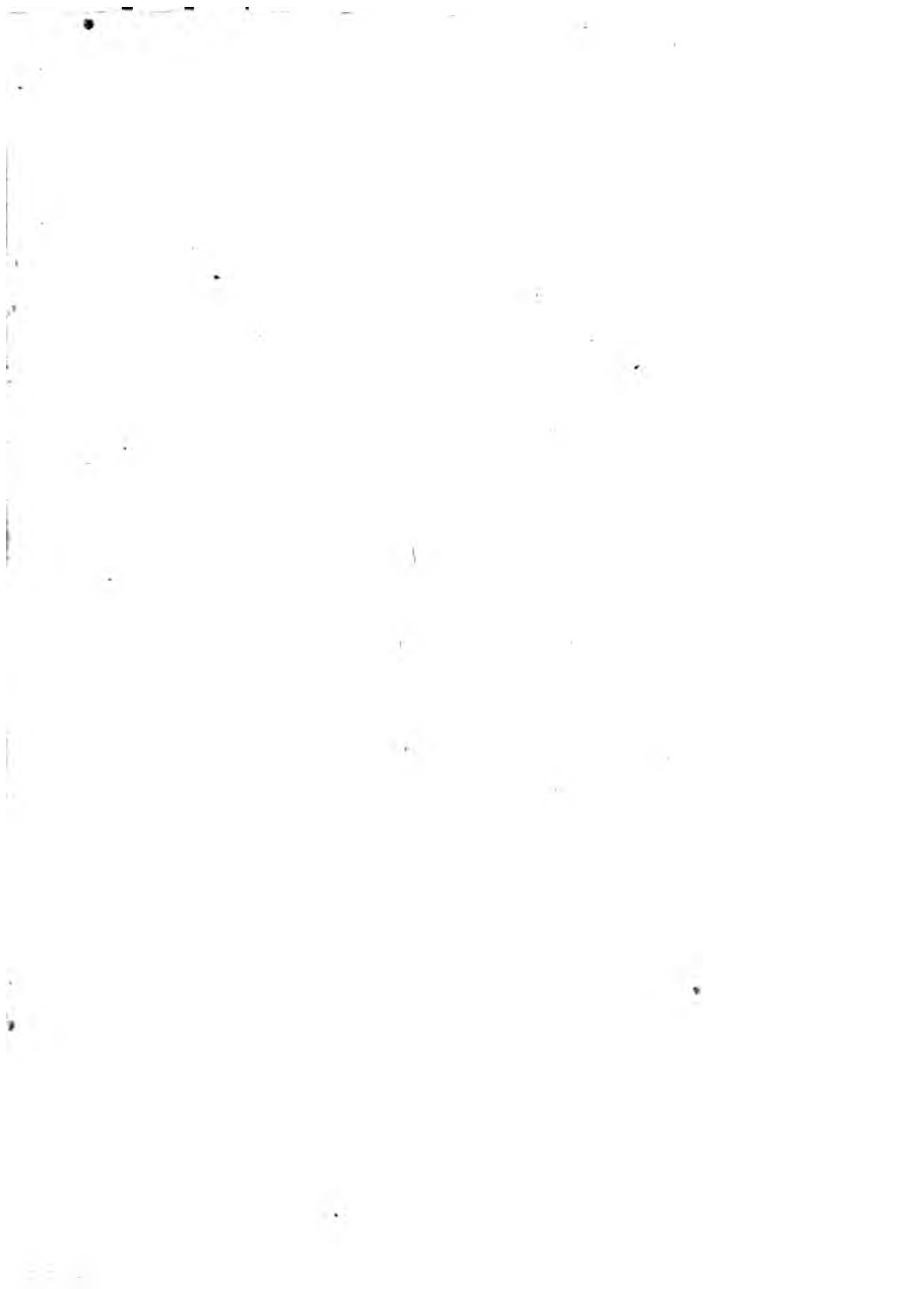


UNS. 168 e. 12



pero

13/10/1-



A. S. R.
R E C U E I L

DES PLUS BELLES PIÈCES

D E S

POÈTES FRANÇOIS ,

Depuis VILLON jusqu'à BENSERADE.

T O M E P R E M I E R.

**Contenant VILLON , CLEMENT MAROT , SAINT
GELAIS , DU BELLAY , RONSARD , BAÏF ,
JODELLE & BELLEAU.**



A P A R I S,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

NOMS DES LIBRAIRES.

HUART & MOREAU, *rue St. Jacques.*

DESAINTE & SAILLANT, *rue St. Jean de Beauvais.*

PRAULT fils, *Quay de Conry.*

DURAND, *rue St. Jacques.*

LE PRIEUR, *rue St. Jacques.*

PISSOT, *Quai des Augustins.*





AVERTISSEMENT.

LE RECUEIL des plus belles Pièces des Poètes François, tant anciens que modernes, depuis VILLON jusqu'à M. DE BENSERADE, étant devenu fort rare, nous avons cru faire plaisir au Public en le faisant reparoître. Le choix qui regne dans cet Ouvrage est une preuve du goût & du discernement de l'illustre Auteur qui a présidé à la première Edition.

A la vérité, la précipitation avec laquelle elle fut faite, y apporta des fautes essentielles. Nombre de Vers oubliés, & même des Stances entières, des mots absolument étrangers au sens & qu'il étoit impossible de suppléer, défiguroient la plus grande partie des pièces de ce Recueil. On a réparé tous ces défauts dans cette réimpression : Celui qui en a été chargé a consulté avec attention les Editions faites sous les yeux des Auteurs dont on donne ici des Extraits ; en-

A V E R T I S S E M E N T.

fin on n'a rien oublié pour rendre cet Ouvrage digne de la curiosité du Public.

Si, comme on croit pouvoir l'espérer, ce Recueil est bien reçu, il sera suivi d'un nouveau Recueil des plus belles Pièces des Poètes morts depuis M. de BENSERADE jusqu'à présent. On a déjà rassemblé pour cet effet nombre de matériaux, que l'on compte mettre sous presse lorsqu'on aura achevé la nouvelle Edition des Poësies Françoises de M. l'Abbé REGNIER DESMARAIS, qui va paroître de la même forme & du même caractère que celle-ci, & augmentée d'une nouvelle Vie de l'Auteur.

On auroit cru dérober une pièce digne de toute l'attention du Lecteur, si l'on avoit supprimé la Préface de l'ancienne Edition de ce Recueil. Elle explique d'une façon précise & élégante le dessein, le plan & le jugement de l'Ouvrage : c'est pourquoi on la donne ici toute entière.



P R E F A C E

DE LA PREMIERE ÉDITION.

JUSQU'À présent il ne s'est peut-être fait aucun Recueil de vers, où l'on ait eu les mêmes vues que dans celui-ci. Les recueils des Poësies d'un particulier, étant faits d'ordinaire par l'Auteur même, ne se sentent que trop de cet amour aveugle & incapable de discernement, qu'il a pour toutes les productions de son esprit. Les Recueils des Poësies de plusieurs auteurs paroissent être faits au hazard, sans aucun plan, & sans aucun ordre : une infinité d'auteurs en sont exclus, qui valent bien quelquefois ceux qui y dominent. Pourquoi cette exclusion ? on n'en sçait rien. C'est un assemblage fortuit de pieces, selon qu'elles sont tombées sous la main.

Ici l'on s'est proposé un dessein que l'on a

cru régulier. Il y a un grand nombre de Poètes François qui ont leur mérite , & qu'on ne lit pourtant presque point , ou parce qu'ils sont déjà trop anciens , & qu'ils sont oubliés ; ou parce que leurs bons ouvrages sont comme perdus dans une foule de mauvais , d'où l'on auroit trop de peine à les démêler ; ou enfin , parce que dans la grande quantité de bonnes choses que l'on a , il arrive nécessairement que l'on en néglige beaucoup. On a donc cru que ce seroit rendre un service au Public , que de ramasser les meilleures pieces de tous les Poètes de réputation , sans en excepter aucun , parce qu'il n'y en a aucun qui n'ait mérité sa réputation par quelque endroit. Ainsi on en facilite la lecture , on rappelle une infinité de bonnes choses déjà mises en oubli , & l'on fait en abrégé un corps de tous les Poètes François, qui commence depuis VILLON, le plus ancien de ceux que nous pouvons entendre aujourd'hui , & qui ne finit qu'à M.

de Benferade. L'un vivoit sous Charles VII. & l'autre n'est mort que depuis trois mois. Cet espace comprend près de deux siècles & demi, & c'est une étendue assez raisonnable pour un Recueil.

On ne prétend pas que tout ce qu'on a mis ici soit excellent, on ne le donne que pour ce qu'il y a de meilleur dans chaque Auteur. Il y a peut-être tel Auteur dont on n'eût rien mis, si on eût voulu exclure de ce Recueil tout ce qui eût été médiocre. Mais outre qu'on a tâché de mettre ce médiocre en petite quantité, on a cru que les Lecteurs les plus délicats seroient toujours bien aises de le voir, quand ils pourroient penser que ce seroit tout ce qu'il y a de plus raisonnable dans un Auteur de réputation. Par là, ils peuvent à peu de frais connoître le génie de cet Auteur, & en juger : & puisqu'il a eu un nom, il mérite du moins qu'on lise ses principaux ouvrages.

De plus, ce qui paroîtra médiocre au-

jourd'hui, étoit peut-être bon en son temps. Il est vrai que ce Recueil est fait pour le temps présent : mais il n'est pas fait pour ne donner que des choses qui soient précisément de notre goût ; il est fait pour donner une histoire de la Poësie Française, par les ouvrages même des Poëtes : & il est assez agréable & assez utile d'avoir en peu de volumes cette histoire complète dans toute sa variété. Afin que rien n'y manquât, on y a joint de petites Vies des Poëtes.

Dans le choix qu'on a fait des Pièces de ce Recueil, on s'est déterminé par beaucoup de vues différentes : tantôt on a pris celles qui en elles-mêmes étoient les meilleures, tantôt celles qui étoient les plus singulieres & qui marquoient le mieux le caractère de l'Auteur, ou du siècle ; tantôt celles qui avoient beaucoup de réputation, quoiqu'elles n'en fussent pas toujours trop dignes. On s'est fait une loi de n'en point mettre de fort longues, à moins que ce ne fussent les meil-

leures & les plus fameuses d'un Auteur. On n'a point voulu mettre de Fragmens, parce que, comme ils n'ont point de suite ni de liaison, ils ne sont presque jamais agréables; & que d'ailleurs c'eût été une chose immense, de mettre tous les beaux morceaux qui sont répandus dans tous les ouvrages des Poètes. Il n'est pas nécessaire de dire, que l'on s'est cru obligé de rejeter toutes les pieces trop libres, quelques jolies qu'elles pussent être d'ailleurs.

Celui qui a travaillé à ce Recueil, a tâché de se dépouiller de son goût particulier, & de prendre, en faisant le choix des pieces, tous les différens goûts qu'il a pu croire raisonnables. Il a quelquefois admis ce qu'il a jugé qui plairoit aux autres, quoiqu'il ne lui plût peut-être pas. Mais après tout, il est persuadé que son goût particulier dominera encore ici plus qu'il ne faudroit. Il ne sera donc pas étonnant, que les uns demandent pourquoi on aura mis une

telle piece ; d'autres , pourquoi on n'en aura pas mis une autre. Tous ceux qui parleront ainsi , pourront avoir raison ; on les prie seulement de se souvenir qu'un seul homme a fait ce Recueil ; & que s'il n'a pas pris toutes les différentes manieres de juger que pourront avoir ses Lecteurs, cela est assez pardonnable.

On a rangé ici les Auteurs à peu près selon l'ordre du temps. Je dis à peu près , car on ne s'est point assujetti à une chronologie exacte. Même on trouvera Messieurs Scarron , Voiture & Sarazin hors de leur place naturelle : mais cela n'est arrivé , que parce qu'on crut d'abord que, comme ils sont entre les mains de tout le monde, il seroit inutile d'en grossir ce Recueil : ensuite on changea de sentiment , & on voulut faire le Recueil complet.

Il y a ici quelques Auteurs qui n'ont point encore été imprimés , & dont les noms ne laissent pas d'être célèbres. On a ramassé

toutes leurs pieces avec soin , tant celles qui couroient manuscrites dans le monde , que celles qui étoient renfermées dans quelques cabinets.

On a exclus de ce Recueil tous les Auteurs vivans. On ne s'est point cru en droit de faire sur leurs pieces un choix , qui auroit été une espece de jugement , auquel ils n'auroient apparemment pas souscrit. Il est permis d'en user plus librement avec les morts.

Voilà les idées que l'on a eues en faisant ce Recueil : c'est au public à juger si elles sont raisonnables , & si on les a bien suivies.



DIVISION DES VOLUMES.

TOME PREMIER.

Villon.
Clément Marot.
Saint Gelais.
Du Bellay.
Ronsard.
Baif.
Jodelle.

TOME SECOND.

Regnier.
Desportes.
Du Bartas.
Passerat.
Beraud.
Du Perron.
Malherbe.
Racan.

TOME TROISIEME.

Maynard.
Gombaud.
Lingendes.
Malleville.
Motin.
L'Estoile.
Bois-Robert.
Saint-Amant.
Brebeuf.

TOME QUATRIEME.

Maître Adam.
Tristan Lhermite.
Le P. le Moine.
Godeau.
Desmarets.
Chapelain.
Lalane.
Patru.
La Comtesse de la Suze.
Gilbert.
Dalibray.
Habert.
de Marigny.

TOME CINQUIEME.

D'Aceilly.
Madame de Villedieu.
La Sabliere.
Montreuil.
Charleval.
Saint Pavin.
Voiture.
Scarron.

TOME SIXIEME.

Sarazin.
Chapelle.
Benserade.

FRANCOIS

FRANÇOIS CORBUEIL;

dit VILLON.

FRANÇOIS CORBUEIL, dit VILLON, natif de Paris, vivoit dans le quinzieme siecle, comme il paroît par un testament qu'il fit, datté en l'année 1456. Il avoit beaucoup d'esprit; *Mais c'étoit, comme dit Pasquier, un maître passé en friponneries; ce qui fait dire à Marot;*

Peu de Villons en bon sçavoir;
Prou de Villons pour decevoir.

Et même on voit, à la page 38 de ce livre, un de ses tours d'adresse, plus subtil que la grossièreté du sieclè ne sembloit le permettre.

CORBUEIL étoit son nom; & VILLON

Tome I.

A

un sobriquet , qui signifioit *fripon*. Ses friponneries le firent condamner à être pendu , par sentence , de laquelle il appella au Parlement.

Sa gaieté naturelle ne l'abandonna point dans cette extrémité , & lui fit faire deux Epitaphes ; une pour lui , qui se voit dans ses Oeuvres , à la page 31 de ce Recueil , & qui est rapportée par le Président Fauchet , d'une autre maniere , en ces termes :

J E suis François (dont ce me poise)
 Nommé Corbueil en mon furnom ,
 Né de Paris emprès Pontoise ,
 Et du commun nommé Villon.
 Or d'une corde d'une toise
 Sçauroit mon col que mon cul poise ,
 Si ne fust un joly appel :
 Ce Jeu ne me sembloit point bel.

L'autre en forme de Ballade qu'il fit pour lui & pour ses compagnons , qu'on

Verra à la page 31 de cette Edition ,
commençant par ces mots :

Freres humains , qui après nous vivez.

Quelques-uns disent que Louis XI lui
sauva la vie ; & d'autres , que le Parle
ment , jugeant son appel , changea la
peine de mort prononcée contre lui , en
celle du bannissement. Il se retira à
Saint Maixant en Poitou , chez un Sei
gneur de la Cour qui en étoit Abbé ;
Rabelais , chapitre 14 , livre IV. Et dans
le *chapitre dernier du même livre* , il dit que
VILLON s'étoit retiré de France vers
Edouard Cinq Roi d'Angleterre , & qu'il
fut son favori.

On peut dire , à la louange de
VILLON , qu'il étoit né avec un gé
nie propre pour la Poésie , au moins pour
le style bas & comique. Nous lui avons
l'obligation d'avoir le premier débrouillé la



VILLON;

Poësie Françoise, comme dit Monsieur
Despréaux :

Villon sçut le premier, dans ces siècles grossiers ;
Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.





VILLON.

Tiré du Grand Testament.

AU TEMPS que Alexandre regna ;
Un hom nommé Diomedes ,
Devant luy on luy amena
Engrillonné poulces & detz
Comme ung larron ; car il fut des
Escumeurs , que voyons courir :
Si fut mis devant les cadetz
Pour estre jugé à mourir.

L'EMPEREUR si l'arraisonna ;
Pourquoy es tu larron de mer ?
L'autre responce luy donna :
Pourquoy larron me faiz nommer ?
Pource qu'on me voyt escumer

A iij

V I L L O N :

En une petiote fuste.
 Si comme toy me peusse armer ;
 Comme toy Empereur je fusse.

M A I S que veulx tu ? de ma fortune
 (Contre qui ne puis bonnement ,
 Qui durement me infortune)
 Me vient tout ce gouvernement.
 Excuse moy aucunement ;
 Et sçaches qu'en grand' povreté
 (Ce mot dit on communément)
 Ne gist pas trop grand' loyaulté.

Q U A N D l'Empereur eut remiré
 De Diomedes tout le dict :
 Ta fortune je te mueray
 Mauvaise en bonne (ce lui dit).
 Si fist il : onc puis ne mesprit
 Vers personne , mais fut vray homme.
 Valere (pour vray) nous l'escript ,
 Qui fut nommé le Grand à Romme.

S I Dieu m'eust donné rencontrer
 Ung autre piteux Alexandre ,
 Qui m'eust faict en bon heur entrer ,
 Et puis qu'il m'eust veu condescendre
 A mal , estre ards & mis en cendre
 Jugé me fusse de ma voix :

V I L L O N.

Nécessité fait gens mesprendre ,
Et fain faillir le loup du boys.

J E plains le temps de ma jeunesse ;
Auquel j'ay (plus qu'autre) gallé
Jusque à l'entrée de vieillesse ;
Car son partement m'a celé.
Il ne s'en est à pied allé
Ne à cheval. Las ! & comment don ?
Soudainement s'en est vollé ,
Et ne m'a laissé quelque don.

A L L E' s'en est ; & je demeure
Povre de sens & de sçavoir ,
Triste , failly , plus noir que meure ;
Je n'ay ne sens , rente , ne avoir ;
Des miens le moindre (je dy voir)
De me desadvouer s'avance ,
Oublians naturel debvoir
Par faute d'un peu de chevance.

S I ne crains-je avoir despendu
Par friander ne par lescher ,
Ne par trop aymer riens vendu ,
Qu'amys me sceussent reprocher
Au moins qui leur couste trop cher.
Je le dy , & ne crains mesdire.

De ce ne me puis revenger :
 Qui n'a meffait , ne le doit dire.

B I E N est il vray que j'ay aymé
 Et aymeroye volentiers :
 Mais triste cueur , ventre affamé
 Qui n'est rassasié au tiers
 Me oste des amoureux sentiers ;
 Au fort quelqu'un s'en recompense
 Qui est remply sur les chantiers :
 Car de la panse vient la danse.

H E', Dieu ! si j'eusse estudié
 Au temps de ma jeunesse folle ;
 Et à bonnes meurs dedié ,
 J'eusse maison & couche molle.
 Mais quoy ! je fuyoye l'escole
 Comme faiçt le mauvais enfant.
 En escrivant cette parolle ,
 A peu que le cueur ne me fend.

L E dict du saige (très-beaulx dictz)
 Favorable (& bien en puis mais)
 Qui dit , Esjouys toy , mon filz ,
 Et ton adolescence meçtz
 Ailleurs , sert bien d'ung aultre meçtz ;
 Car jeunesse & adolescence

V I L L O N. 9

(C'est son parler , ne moins ne mais) (1)
Ne font qu'abbus & ignorance.

M E S jours s'en font allez errant ;
Comme dict Job d'une touaille
Et des filletz quant tisserant
Tient en son poing ardante paille ;
Car s'il y a nul bout qui faille
Soubdainement il le ravist.
Si ne crains plus que rien m'affaille ;
Car à la mort tout s'affouvyt.

Où font les gratieux gallans
Que je suyvoye au temps jadis ;
Si bien chantans , si bien parlans ;
Si plaisans en faictz & en dictz ?
Les aucuns sont mortz & roydz ;
D'eulx n'est il plus rien maintenant ;
Repos ayent en paradis ,
Et Dieu faulve le remenant (2).

E T les aucuns sont devenuz
(Dieu mercy) grandz seigneurs & maistres ;
Les autres mendient tous nudz ,
Et pain ne voyent qu'aux fenestres ;
Les autres font entrez en cloistres

(1) *Ne moins ne mais.* Ne moins ne plus.

(2) *Le remenant , le demourant.*

De Celestins & de Chartreux ,
 Bottez,housez,com pescheurs d'oystres (1),
 Voyla l'estat divers d'entre eulx.

A U X grandz maistres Dieu doit bien
 faire ,

Vivans en paix & à recoy ;
 En eulx il n'y a que refaire ;
 Si s'en faiçt bon taire tout coy.
 Mais aux autres qui n'ont de quoy
 (Comme moy) Dieu doit patience.
 Aux autres (2) ne fault qui ne quoy ,
 Car assez ont pain & pitance.

B O N S vins ont souvent embrochez ,
 Saulces, brouetz , & gras poissons ,
 Tartres, flans, œufz fritz & pochez ,
 Perduz , & en toutes façons.
 Pas ne ressemblent les maçons
 Que servir fault à si grand' peine.
 Ilz ne veulent nulz eschançons ;
 Car de verser chascun se peine.

E N cest incident me suis mis
 Qui de rien ne sert à mon faiçt :

(1) *D'oystres*, d'huystres.

(2) *Aux autres*. A ceulx qui sont entrez en cloistre.

Je ne suis juge ne commis ,
Pour punir n'absoudre meffaiçt.

DE tous fuyz le plus imparfaict.
Loué soit le doux Jesuchrist.
Que par moi leur soit satisfaiçt :
Ce que j'ay escript est escript.

L A I S S O N S le monstier où il est ;
Parlons de chose plus plaisante.
Ceste matiere à tous ne plaist ;
Ennuyeuse est & desplaisante.
Povreté chagrine , dolente ,
Tousjours despiteuse & rebelle ;
Dit quelque parolle cuyfante ;
S'elle n'ose , si le pense elle.

P O V R E je suis de ma jeunesse ;
De povre & de petite extrace (1).
Mon pere n'eust oncq' grand' richesse ;
Ne son ayeul nommé Erace.
Povreté tous nous suyt & trace.
Sur les tumbeaulx de mes ancestres
(Les ames desquelz Dieu embrasse)
On n'y voit couronnes ne sceptres.

(1) *Extrace*, Origine.

DE povreté me guémentant (1) ;
 Souventesfois me dit le cueur :
 Homme , ne te douloufe (2) tant ,
 Et ne demaine tel douleur.
 Si tu n'as tant que Jacques Cueur ,
 Myeux vault vivre foubz gros bureaux
 Povre , qu'avoir esté Seigneur ,
 Et pourrir foubz riches tumbeaulx.

QU'AVOIR esté Seigneur ! Que dys ?
 Seigneur , hélas ! ne l'est il mais ,
 Selon les auctentiques dictz.
 Son lieu ne congnoystra jamais :
 Quant du furplus , je m'en desmeetz.
 Il n'appartient à moy pecheur :
 Aux Theologiens le remeetz ,
 Car c'est office de prescheur.

SI ne suys (bien le confidere)
 Filz d'ange portant diademe ,
 De estoille , ne d'autre sydere.
 Mon pere est mort , Dieu en ait l'ame.
 Quant est du corps , il gyft foubz lame (3) ;
 J'entens que ma mere mourra :
 Et le sçait bien , la povre femme.
 Et le filz pas ne demourra.

(1) *Me guementant* , me complaignant , me souciant.

(2) *Ne te douloufe* , ne te plains.

(3) *Soubz lame* , soubz tombe.

JE congnoys que povres & riches,
 Saiges & folz, prebstres & laiz,
 Nobles, vilains, larges & chiches,
 Petiz & grans, & beaulx & laids,
 Dames à rebrassez colletz
 De quelconque condition
 Portans attours & bourreletz,
 Mort faifit sans exception.

ET meure Paris, ou Helene;
 Quiconques meurt, meurt à douleur,
 Celluy qui perd vent & alaine,
 Son fiel se creve sur son cueur;
 Puis sue, Dieu scait quel sueur,
 Et n'est qui de ses maux l'allege:
 Car enfans n'a, frere, ne seur,
 Qui lors voulfist estre son pleige.

LA mort le fait frémir, pallir,
 Le nez courber, les veines tendre,
 Le col enfler, la chair mollir,
 Joinctes & nerfz croistre & estendre.

CORPS feminin, qui tant est tendre,
 Polly, souëf, si gratieux,
 Faudra il à ces maux entendre?
Quy: ou tout vif aller es Cieux.

B A L L A D E

des Dames du tems jadis.

DICTES moy, où, ne en quel pays
Est Flora la belle Romaine,
Archipiada, ne Thais
Qui fut sa cousine germaine ?
Echo, parlant quand bruyt on maine
Dessus riviere ou sus estan,
Qui beaulté eut trop plus qu'humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Où est la tressage Heloïs,
Pour qui fut chastré (& puis moyne)
Pierre Esbaillart à saint Denys ?
Pour son amour eut cest esfoyne.
Semblablement où est la Royne
Qui commanda que Buridan
Fust jetté en ung sac en Seine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

LA Royne blanche comme ung lys,
Qui chantoit à voix de seraine,
Berthe au grand pied, Biétris, Allye,
Harembourges qui tint le Maine,

Et Jehanne la bonne Lorraine
 Que Angloys bruslerent à Roan,
 Où sont ils, vierge souveraine ?
 Mais où sont les neiges d'antan ?

PRINCE, n'enquerez de sepmaine
 Où elles sont, ne de cest an.
 Que ce refrain ne vous remaine,
 Mais où sont les neiges d'antan ?

B A L L A D E

*Des Seigneurs du temps jadis, suivant le
 propos précédent,*

QUI plus ? où est le tiers Calixte
 Dernier decedé de ce nom,
 Qui quatre ans tint le (1) Papaliste ?
 Alphonse, le Roy d'Arragon ?
 Le gratieux Duc de Bourbon,
 Et Artus, le Roy de Bretagne,
 Et Charles Sepriesme le bon ?
 Mais où est le preux Charlemaigne ?

SEMBLABLEMENT le Roy (2) Scotiste,

(1) Le Papaliste, le Siège Papal.

(2) Scotiste, d'Escoffe.

Qui demy face eut (ce dit on)
 Vermeille comme une amathiste
 Depuis le front jusqu'au menton ?
 Le Roy de Chipre de renom ,
 Helas ! & le bon Roy d'Espagne
 Duquel je ne sçay pas le nom ?
 Mais où est le preux Charlemagne ?

D'EN plus parler je me desiste.
 Ce monde n'est qu'abusion.
 Il n'est qui contre mort resiste ;
 Ne qui treuve provision.
 Encor fais une question :
 Lancelot le Roy de Behaigne ;
 Où est-il ? où est son (1) tayon ?
 Mais où est le preux Charlemagne ?

Où est Guesclin le bon Breton ;
 Et le Conte Daulphin d'Auvergne ;
 Et le bon feu Duc d'Alençon ?
 Mais où est le preux Charlemagne ?

(1) *Tayon*, pere grant en langage Picard, duquel
 le mot plus lors que à présent.



L E S R E G R E T S

*Le la belle Heaulmyere , ja parvenue à
vieillesse.*

AD V I S m'est que j'oy regretter
 Labelle qui fut Heaulmyere,
 Soy jeune fille soubhaitter
 Et parler en ceste maniere :
 Ha ! vieillesse felonne & fiere ,
 Pourquoi me as si tost abatue ?
 Qui me tient, qui ? que ne me fiere,
 Et qu'à ce coup je ne me tue ?

TO L L U m'as la haulte franchise
 Que beaulté m'avoit ordonné
 Sur clerks , marchans , & gens d'esglise :
 Car lors il n'estoit homme né
 Qui tout le sien ne m'eust donné
 (Quoy qu'il en fust des repentailles)
 Mais que luy eusse abandonné
 Ce que reffusent truandailles.

A maint homme l'ay reffusé ,
 (Qui n'estoit à moy grand' saigesse)
 Pour l'amour d'ung garson rusé ,
 Tome I. B

VILLON.

Auquel j'en feiz grande largesse.
 Or ne me faisoit que rudesse :
 Et par (1) m'ame , je l'aymoys bien.
 Et à qui que feisse finesse ,
 Il ne m'aymoit que pour le mien.

JA ne me sçeut tant detrayner ,
 Fouller aulx piedz , que ne l'aymassé.
 Et m'eust il faict les reins trayner ,
 S'il me disoit que le baiffasse
 Et que tous mes maulx oubliasse ,
 Le glouton de mal entaché
 M'embrassoit. J'en suis bien plus grasse !
 Que m'en reste il ? honte & peché.

OR est il mort passé trente ans :
 Et je (2) remains vieille chenué.
 Quand je pense , las ! au bon temps ;
 Quelle fus , & suis devenue ,
 Quand me regarde toute nue,
 Et je me voy ainsi changée ,
 Povre , seiche , maigre , menue ;
 Je suis presque toute enragée.

QU'EST devenu ce front poly ;
 Ces cheveux blondz , sourciz vultiz ;

(1) Par m'ame, par mon ame.
 (2) Je remains, je demeure.

Grant entr'œil , le regard joly ,
 Dont prenoye les plus subtilz ?
 Le beau nez , ne grant ne petiz ?
 Ces petites jointes oreilles ,
 Menton fourchu , cler vis traictis ,
 Et ces belles levres vermeilles ?

C E S gentes espaules menues ,
 Ces bras longs , & ces mains traictisses ;
 Petitz tetins , hanches charnues ,
 Eslevées , propres , faictisses
 A tenir amoureuses lyffes ,
 Ces larges reins , le sadinet
 Assis sus grosses fermes cuyffes
 Dedans son joly jardinet ?

L E front ridé , les cheveux gris ,
 Les sourcilz cheuz , les yeulx estainctz
 Qui faisoient regars & ris ,
 Dont maintz marchans furent attainctz ,
 Nez courbé , de beaulté loingtains
 Oreilles pendans & mouffues ,
 Le vis pally , mort & destainctz ,
 Menton foncé , levres (1) peaussues.

C' E S T d'humaine beaulté l'yffues.

(1) *Peussues* , qui ne sont plus que peaulx.

Les bras cours, & les mains contrainctes ;
 Les espaules toutes bossues,
 Mammelles quoy ? toutes retraictes :
 Telles les hanches que les tettes.
 Du fadinet, fy : quant des cuyffes,
 Cuyffes ne sont plus, mais cuyffettes ;
 Grivelées comme faulciffes.

A I N S I le bon temps regrettons
 Entre nous povres vieilles sottes,
 Assises bas à croppetons
 Tout en ung tas comme pelottes,
 A petit feu de chenevottes
 Toft allumées, toft estainctes.
 Et jadis fusmes si mignottes.
 Ainsi en prend à maintz & maintes.

D O U B L E B A L L A D E,

Continuant le premier propos.

P O U R ce, aymez tant que vous voudrez,
 Suyvez assemblées & festes :
 En la fin ja miculx n'en vaudrez ;
 Et si n'y romprez que voz testes.

VILLON.

11

Folles amours font les gens bestes.
Salmon (1) en idolatria :
Sanson en perdit ses lunettes (2).
Bienheureux est qui rien n'y a.

ORPHEUS, le doux menestrier,
Jouant de flustes & musettes,
Si fut en danger du meurtrier,
Le chien Cerberus à trois testes.
Et Narcissus, le bel honnestes,
En ung profond puy se noya
Pour l'amour de ses amourettes.
Bien heureux est qui rien n'y a.

SARDINA, le preux Chevalier
Qui conquist le regne de Cretes,
En vult devenir moulier (3),
Et filer entre pucelletes.
David ly Roy, saige prophetes,
Craincte de Dieu en oublya,
Voyant laver cuyffes bien faictes.
Bien heureux est qui rien n'y a.

AMMON vult deshonorer
(Feignant de manger tartelettes)

(1) Salmon pour Salomon.

(2) Ses lunettes, ses yeulx.

(3) Moulier, femme.

VILLON.

Sa feur Thamar , & deflorer ,
 Qui fait incestes deshonnestes.
 Herodes (pas ne sont fornettes)
 Sainct Jehan Baptiste en decolla
 Pour dances , faultz & chanfonnettes.
 Bien heureux est qui rien n'y a.

DE moy povre je vueil parler.
 J'en fuz batu comme à (1) ru telles,
 Tout nud , ja ne le quiers celer :
 Qui me fait mascher ces groiselles
 Fors Katherine de Vaufelles,
 Et Noé le tiers qui fut la ?
 Mitaines (2) à ces nopces telles.
 Bien heureux est qui rien n'y a.

MAIS que ce jeune Bachelier
 Laissest ces jeunes Bachelettes ,
 Non ; & le deust on vif brusler
 Comme ung (3) chevaulcheur d'escou-
 vettes.

Plus douces luy sont que civettes :
 Mais toutesfois fol se y fia.
 Soient blanches , soient brunettes ,
 Bien heureux est qui rien n'y a.

(1) Comme à ru telles , comme toilies à ung ruisseau.

(2) Mitaines à nopces telles. Chauffez voz gands à telles nopces , c'est-à-dire , arriere de là.

(3) Chevaulcheur d'escouvettes, chevaulcheur de balais , forcier.

 L A Y , *ou plustost* R O N D E A U ,

Tiré de la Ballade de Villon à s'amyé.

MO R T , j'appelle de ta rigueur ,
 Qui m'as ma maistresse ravie ,
 Et n'es pas encore assouvie ,
 Si tu ne me tiens en langueur :

D E P U I S n'eu force ne vigueur .
 Mais que te nuysoit elle en vie ,
 Mort ?

D E U X estions , & n'avions qu'ung **cueur** .
 S'il est mort , force est que devie ,
 Voire ou que je vive sans vie ,
 Comme les ymages par **cueur** ,
 Mort !



BALLADE & ORAISON.

PERE NOÉ, qui plantastes la vigne ;
 Vous aussi Loth, qui bustes au rocher,
 Par tel parti, qu'amour qui gens engigne (1) ;
 De vos filles si vous feist approcher
 (Pas ne le dis pour vous le reprocher) ;
 Architriclin, qui bien sceustes cet art ;
 Tous trois vous pry que o vous veuillez per-
 cher
 L'ame du bon feu maistre Jehan Cotard.

JADIS extraict il fut de votre ligne ;
 Luy qui beuvoit du meilleur & plus cher ;
 Et ne deust il avoir vaillant qu'ung pigne,
 Certes (sur tous) c'estoit ung bon archer.
 On ne luy sceut pot des mains arracher.
 De bien boire ne fut oncques faitard (2).
 Nobles seigneurs, ne souffrez empescher
 L'ame du bon feu maistre Jehan Cotard.

COMME homme embeu (3) qui chancelle &
 trepigne,

(1) Engigne, decoyt.

(2) Fairard, paresseux qui tard fait quelque chose.

(3) Embeu, emboÿte, yvie.

L'ay veu souvent , quand il se alloit coucher :
Et une fois il se fait une bigne
(Bien m'en souvient) à l'estal d'ung boucher.
Brief on n'eust sceu en ce monde chercher
Meilleur pion pour boire tost & tard.
Faites l'entrer (si vous l'oyez hucher)
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotard.

PRINCE, il n'eust sceu jusque à terre cracher ;
Tousjours crioyt , Haro , la gorge m'ard.
Et si ne sceut oncq' sa soif estancher
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotard.



CLEMENT MAROT,
aux Lecteurs.

Du temps de Villon (Lecteurs) fut faicte une petite œuvre intitulée , les Dictz de Franc Gontier , là où la vie pastouralle est estimée : & pour y contredire , fut faicte une aultre œuvre intitulée , Les Contredictz Franc Gontier , dont le subgect est prins sur ung Tyrant , & auquel œuvre la vie de quelque grant Seigneur d'icelluy temps est taxée. Mais Villon , plus saigement & sans parler des grans Seigneurs , fait d'autres Contredictz de Franc Gontier , parlant seulement d'ung Chanoyne , comme verrez cy après.

BALLADE intitulée ,

Les Contredits de Franc Gontier.

SUR mol duvet assis ung gras Chanoyne,
Lez ung brazier , en chambre bien nattée,
A son costé gisant dame Sydoyne,
Blanche , tendre , pollie , & attintée,
Boire ypcras à jour & à nuictée,

Rire, jouïer, mignonner, & baïser,
 Et nud à nud (pour mieulx leurs corps ayser)
 Les vey tous deux par ung trou de mortaise.
 Lors je congneu, que, pour dueil appaiser,
 Il n'est tresor que de vivre à son aise.

SI Franc Gontier (1) & sa compaigne Heleine
 Eussent ceste douce vie hantée,
 D'aulx & civotz qui causent forte alaine,
 N'en mangeassent bise crouste frottée.
 Tout leur mathon (2), ne toute leur potée,
 Ne prise ung ail; je le dy fans noysier.
 S'ilz se vantent coucher soubz le rosier,
 Ne vault pas mieulx liēt costoyé de chaise?
 Qu'en diētes vous? Fault il à ce muser?
 Il n'est tresor que de vivre à son aise.

DE gros pain bis vivent d'orge & d'avoïne,
 Et boyvent eau tout au long de l'année;
 Tous les oyseaulz d'icy en Babyloïne
 A tel escot une seule journée
 Ne me tiendroient, non une matinée.
 Or s'esbarte (de par Dieu) Franc Gontier,
 Heleine o luy, soubz le bel esglantier:
 Si bien leur est, n'ay cause qu'il me poise.

(1) *Franc Gontier & Heleine*, signifient le Pastour & la Pastoure.

(2) *Mathon*, lait caillé.

Mais quoy qu'il soit du laboureur mestier,
Il n'est tresor que de vivre à son aise.

PRINCE, jugez, pour tous nous accorder,
Quant est à moy (mais qu'à nul n'en desplaife,
Petit enfant j'ay ouy recorder
Qu'il n'est tresor que de vivre à son aise.

B A L L A D E

Des Femmes de Paris.

QUOY qu'on tient belles langagieres
Genevoises, Veniciennes,
Assez pour estre messagieres,
Et mesmement les anciennes :
Mais soient Lombardes, Rommaines,
Florentines (à mes perilz),
Pymontoyfes, Savoyiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

DE très beau parler tient l'on cheres
(Ce dit on) Neapolitaines ;
Aussi sont bonnes caquetieres
Allemandes & Pruciennes :
Mais soient Grecques, Egyptiennes,
De Hongrie, ou d'autres pays,

V I L L O N .

Espagnolles ou Castellainnes,
Il n'est bon bec que de Paris.

BRETTES , Suysfes , n'y fçavent gueres,
Ne-Gasconnes , & Tholouzannes ;
De petit Pont deux harengeres
Les conchiroient , & les Lorraines,
Anglesches , ou Callaisiennes.
Ay je beaucoup de lieu compris ?
Picardes de Valenciennes ,
Il n'est bon bec que de Paris.

PRINCE , aux Dames Parisiennes
De bien parler donnez le pris ;
Quoy qu'on die d'Italiennes ,
Il n'est bon bec que de Paris.



R O N D E A U.

REPOS éternel donne à cil,
 Sire, clarté perpetuelle,
 Qui vaillant plat ny escuelle,
 N'eust oncques n'ung brin de percil:

IL fut rez, chef, barbe & sourcil,
 Comme ung navet qu'on racle & pelle.
 Repos, &c.

RIGUEUR le transmist en exil,
 Et luy frappa au cul la pelle,
 Nonobstant qu'il deist j'en appelle,
 Qui n'est pas terme trop subtil.
 Repos, &c.



LE QUATRAIN

Que fit Villon , quand il fut jugé à mourir.

JE suis François (dont ce me poise)
Né de Paris emprès Ponthoïse :
Or d'une corde d'une toise
Sçaura mon col que mon cul poise.

L'EPITAPHE, *en forme de BALLADE,*
Que feit Villon pour lui & pour ses compai-
gnons , s'attendant estre pendu avec eulx.

FR E R E S humains, qui après nous vivez.
N'ayez les cueurs contre nous endurcis ;
Car si pitié de nous povres avez ,
Dieu en aura plustost de vous merciz.
Vous nous voyez cy attachez , cinq , six :
Quant de la chair , que trop avons nourrie,
Elle est pieça devorée & pourrie ;
Et nous les os , devenons cendre & pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie ,
Mais priez Dieu que tous nous vueille ab-
souldre.

SI freres vous clamons , pas ne devez
 Avoir desdaing , quoy que fusmes occis
 Par justice ; car vous mesmes scavez
 Que tous hommes n'ont pas bon sens raffis ;
 Excusez nous , puis que sommes transis ,
 Envers le filz de la vierge Marie :
 Que sa grace ne soit pour nous tarie ,
 Nous preservant de l'infornalle fouldre .
 Nous sommes mors : ame ne nous harie ;
 Mais priez Dieu , que tous nous vueille ab-
 fouldre .

LA pluye nous a buez & lavez ,
 Et le soleil dessechez & noirciz ;
 Pies , corbeaulx , nous ont les yeulx cavez ,
 Et arraché la barbe & les fourcilz .
 Jamais nul temps nous ne sommes raffis ,
 Puis ça , puis la , comme le vent varie
 (A son plaisir) sans cesser nous charie ,
 Plus becquetez d'oyseaulx que dez à couldre .
 Hommes , icy n'usez de mocquerie ;
 Mais priez Dieu que tous nous vueille ab-
 fouldre .

PRINCE JESUS , qui sur tous seigneurie ;
 Garde qu'enfer n'ayt de nous la maistrie ;
 A luy n'ayons que faire ne que fouldre .
 Ne foyez donc de nostre confrairie ;
 Mais priez Dieu que tous nous veuille ab-
 fouldre .

B A L L A D E

De l'appel de Villon.

QUE vous semble de mon appel,
 Garnier ? Feis je sens, ou follie ?
 Toute beste garde sa pel.
 Qui la contrainct, efforce ou lye ;
 Se elle peut, elle se deslie.
 Quand donc par plaisir volontaire
 Chanté me fut ceste homelie,
 Estoit il lors temps de me taire ?

SI fusse des hoirs Hue Capel.
 Qui fut extraict de boucherie,
 On ne me eust parmi ce drappel
 Faict boire à celle escorcherie.
 Vous entendez bien joncherie (1) ;
 Mais quand ceste peine arbitraire
 On m'adjugea par tricherie,
 Estoit il lors temps de me taire ?

CUIDEZ vous que foubz mon cappel
 N'y eust tant de philosophie
 Comme de dire, J'en appel ?

(1) *Joncherie*, est un mot Jargon. *Joncherie*, tromperie.

Si avoit, je vous certifie,
 Combien que point trop ne m'y fie,
 Quand on me dit, présent Notaire,
 Pendu serez, je vous affie;
 Estoit il lors tems de me taire ?

PRINCE, si j'eusse eu la pepie,
 Pieça je feusse où est Clotaire,
 Aux champs debout comme ung espie;
 Estoit il lors temps de me taire ?

LA REQUÊTE

Que Villon bailla à Monseigneur de Bourbon.

LE mien Seigneur, & Prince redoubté,
 Fleuron de Lys, royalle geniture,
 FRANÇOYS VILLON, que travail a dompté
 A coups orbes, par force de batture,
 Vous supplie par ceste humble escripture,
 Que luy faciez quelque gracieux prest.
 De se obliger en toutes cours est prest.
 Si ne doubtez que bien ne vous contente,
 Sans y avoir dommage ne interest:
 Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

A prince n'a ung denier emprunté,
Fors à vous seul, vostre humble creature,
De six escuz, que lui avez presté,
Cela pieça il mist en nourriture.
Tout se payera ensemble, c'est droicture ;
Mais ce sera legierement & prest ;
Car si du gland reconstre la forest
D'entour (1) Patay, & chassaignes ont vente,
Payé vous tiens, sans delay ny arrest ;
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

SI je peusse vendre de ma santé
A ung Lombard usurier par nature,
Faulte d'argent m'a si fort enchanté,
Que j'en prendroys (ce croy je) l'aventure.
Argent ne pend à gippon ne ceinture.
Beau sire Dieux, je m'esbahyz que c'est ;
Car devant moy croix ne se comparoist,
Sinon de boys, ou pierre (que ne mente)
Mais se une foys la vraye me apparoist,
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

PRINCE du Lys, qui à tout bien complaist,
Que cuidez vous, comment il me desplaist
Quand je ne puis venir à mon entente ?
Bien entendez : Aydez moy, s'il vous plaist ;
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

(1) *Entour Patay* n'y a aucune forest, & n'y vend on chassaignes.

Subscription de ladiète Requeste.

ALLEZ, lettres, faiçtes ung fault ;
 Combien que n'avez pied ne langue :
 Remonstrez en vostre harengue ,
 Que faulte d'argent si me assault.

AUTRE BALLADE

JE congnoys bien mouches en lai
 Je congnoys à la robe l'homme ,
 Je congnoys le beau tems du laid ,
 Je congnoys au pommier la pomme ,
 Je congnoys l'arbre à veoir la gomme ,
 Je congnoys quand tout est de mesmes ,
 Je congnoys qui besongne ou chomme ;
 Je congnoys tout , fors que moy mesmes.

JE congnoys pourpoint au collet ,
 Je congnoys le moyne à la gonne ,
 Je congnoys le maistre au valet ,
 Je congnoys au voyle la nonne ,
 Je congnoys quand pipeur jargonne .

Je congnoys folz nourriz de cressintes,
 Je congnoys le vin à la tonne ;
 Je congnoys tout, fors que moy mesmes.

JE congnoys cheval & mullet,
 Je congnoys leur charge & leur somme,
 Je congnoys Bietrix & Bellet,
 Je congnoys ge& qui nombre & somme ;
 Je congnoys (1) vision de somme,
 Je congnoys la faulte des bresmes,
 Je congnoys le povoir de Romme ;
 Je congnoys tout, fors que moy mesmes.

PRINCE, je congnoys tout en somme ;
 Je congnoys colorez & blesmes,
 Je congnoys mort qui tout consomme ;
 Je congnoys tout, fors que moy mesmes.

(1) *Vision de somme*, vision qui advient en sommeillant.



La maniere comment ilz eurent du poysson.

Tiré des Repues Franches.

A DONCQUES il leur demanda
 Quelz viandes vouloyent menger.
 L'ung de bon poysson soubhaita,
 L'autre demanda de la chair.
 Maistre François, ce bon archier ;
 Leur dict : Ne vous en souciez ;
 Seulement voz pourpointz laschez ;
 Car nous aurons viandes assez.

LORS partit de ses compaignons ;
 Et vint à la poyssonnerie ;
 Et les laissa dela les pontz
 Quasi pleins de melencolie.
 Il marchanda à chere lye
 Ung panier tout plein de poisson ;
 Et sembloit, je vous certifie,
 Qu'il fust homme de grant façon.
 Maistre François fut diligent
 D'achapter, non pas de payer ;
 Et qu'il bailleroit de l'argent
 Tout comptant au porte panier.
 Ilz partent sans plus plaidoyer ,

Et passerent par Nostre-Dame ;
 Là où il vit le Penancier ,
 Qui confessoit homme ou femme ;
 Quand il le vit à peu de plait,
 Il luy dict : Monsieur , je vous prie
 Que despeschiez , s'il vous plaist ,
 Mon nepveu ; car je vous affie ,
 Qu'il est en telle resverie ,
 Vers Dieu il est fort negligent ;
 Il est en tel melencolie ,
 Qu'il ne parle rien que d'argent.

V R A Y E M E N T , ce dict le Penancier ,
 Tresvoulentiers on le fera.
 Maistre François print le panier ,
 Et dict : Mon amy , venez ça ;
 Vela qui vous despeschera
 Incontinent qu'il aura fait.
 Adonc maistre François s'en va ,
 A tout le panier en effect.
 Quand le Penancier eut parfait
 De confesser la creature ,
 Gaigne denier par dict parfait
 Accourut vers luy bon alleure ,
 Disant : Monseigneur , je vous assure
 S'il vous plaisoit prendre loysir
 De me despescher à ceste heure ,
 Vous me feriez ung grand plaisir.

VILLON.

JE le vueil bien en verité,
 Diët le Penancier, par ma foy;
 Or dictes benedicite,
 Et puis je vous confesseray;
 En après je vous absouldray,
 Ainsi comme je le doy faire;
 Puis penitence vous bauldray,
 Qui vous sera bien necessaire.

QU'EL confesser, dist le povre homme?
 Fuz je pas à Pasques absoulz?
 Que bon gré saint Pierre de Romme!
 Je demande cinquante soulz.
 Qu'esse cy? à qui sommes nous?
 Ma maistresse est bien arrivée!
 A coup à coup despeschez vous,
 Payez mon panier de marée.

HA! mon amy, ce n'est pas jeu,
 Diët le Penancier seurement;
 Il vous fault bien penser à Dieu,
 Et le supplier humblement.
 Que bon gré en ait mon serment,
 Diët cest homme sans contredit:
 Despescchez moy legierement,
 Ainsi que le seigneur a diët.

ALORS le Penancier vit bien

Qu'il

Qu'il y eut quelque tromperie ;
Quand il entendit le moyen ,
Il congneut bien la joncherie.
Le povre homme , je vous affie ,
Ne prisa pas bien la façon ;
Car il n'eut , je vous certifie ,
Or ne argent de son poysson.

Maistre François , par son blason ,
Trouva la façon & maniere
D'avoir marée à grand' foyson ,
Pour gaudir & faire grand' chere.
C'estoit la mere nourriciere
De ceulx qui n'avoient point d'argent ,
A tromper devant & derriere
Estoit ung homme diligent.



Tirée des Repues Franches.

L'ACTEUR.

AINSI parloit ce souffreteux
 Qui estoit fin de sa nature.
 Moytié triste , moytié joyeux ,
 Du Pallays partit bonne alleure
 En disant , Qui ne s'aventure ,
 Il ne fera jamais beau faict ,
 Pour pourchasser sa nourriture ;
 Car il estoit de fain deffaict.
 Pour trouver quelque tromperie ;
 Le Gallant se voulut haster :
 En la meilleure hostellerie ;
 Ou taverne , s'alla bouter ;
 Et commença à demander ,
 S'on avoit rien pour luy de bon ?
 Car il vouloit leans disner ,
 Et faire chere de façon.

LORS on demanda quelle viande
 Il failloit à ce pelerin.
 Il respondit : Je ne demande
 Qu'une perdris ou un pouffin ;
 Avec une pinte de vin

De Beaulne qui soit frais tirée;
 Et puis après, pour faire fin,
 Le cotteret & la bourrée.

TOUT ce qui luy fut nécessaire
 Le varlet luy alla querir.
 Le Gallant s'en va mettre à table;
 Affin de mieux se resjoüir;
 Et disna la tout à loysir,
 Maschant le sens, trenchant du saige.
 Mais il fault, ains que partir,
 Avoir ung morceau de fromaige.
 Adonc, dist le Clerc, mon amy,
 Il fault compter; car vous avez
 Tout par tout sept soubz & demy;
 Et convient que les me payez.

LE GALLANT.

JE ne sçay comment les aurez,
 Dist le Gallant, par saint Gille.
 Je veulx bien que vous le saichez,
 Je ne soubstiens ne croix ne pille.

LE CLERC.

QUI n'a argent, si laisse gaige;
 N'est ce pas le fait droicturier?
 Voulez vous vivre d'advantaige?
 Et n'avez maille ne denier?

VILLON.

Estes vous larron ou meurtrier ?
 Par Dieu , ains que d'icy je hobe ,
 Vous me payerez , pour abreger ;
 Où vous y laisserez la robbe.

LE GALLANT.

QUANT est d'argent , je n'en ay point ;
 Affin de le dire tout hault.
 Comment m'en iray je en pourpoint ,
 Desnué comme ung marault ?
 Dieu mercy , je n'ay pas trop chault.
 Mais s'il vous plaisoit m'employer ,
 Je vous serviray sans deffault ,
 Jusques à mon escot payer.

LE CLERC

ET comment ? Que sçavez vous faire ?
 Dites le moy tout plainement.

LE GALLANT.

QUOY ! toute chose nécessaire :
 Point ne fault demander comment.
 Je gaige que tout maintenant
 Que je chanteray ung couplet ,
 Si hault & si cler je me vant ,
 Que vous direz , Cela me plaist.

L'ACTEUR.

LORS le varlet voyant cecy ;

Fut content de cette gaigeure ;
Et pensa à luy mesme ainsi
Qu'il attendroit ceste adventure.
Il luy disoit , pour tous debats ,
Qui payast l'escot bon alleure ;
Car son chant ne luy plaisoit pas.

L'ACCORD fut dict , l'accord fut fait ,
Devant tous , non pas en derriere.
Lors le Gallant tire de fait
De dedans sa gibeciere
Une bource d'argent legiere
Qui estoit pleine de mereaulx.
Et chanta par bonne maniere
Haultement ces motz tous nouveaulx ;
De sa bource dessus la table
Frappa , affin que je le notte ;
Et comme chose convenable
Chanta ainsi à haulte note :
Il fault très bien payer son hoste.
Tout au long chanta ce couplet.
Le varlet estant coste à coste ,
Respondit , Cela bien me plaist.
Toutesfois il n'entendoit pas
Qu'il ne fust de l'escot payé ;
Parquoy il failloit sur ce pas ;
De son sens fut moult desvoyé.
Devant tous fut notifié.

Qu'il estoit gentil compaignon,
Et qu'il avoit par son traité
Bien disné pour une chançon.

C'EST bien disné, quand on reschappe,
Sans desbourcer pas ung denier,
Et dire adieu au tavernier
En torchant son nez à la nappe.



CLEMENT MAROT.

CLEMENT MAROT, Poëte célèbre, fils de Jean Marot Poëte Normand, natif de Cahors en Quercy, vivoit dans le seizieme siecle, sous le regne de FRANÇOIS I. Il étoit Valet-de-Chambre de ce Prince, & fut blessé au bras, & prisonnier à la bataille de Pavie, comme il le dit lui-même par ces vers :

Là fut percé tout oultre rudement
Le bras de cil qui t'aime loyaument ;
Non pas le bras dont il a de coustume
De manier ou la lance ou la plume :
Amour encor le te garde & reserve,
Et par escripts veult que de loing te serve.
Finablement, avec le Roy mon maistre
De là les Monts prisonnier se vit être
Mon triste corps, navré en grand' souffrance
Quant est du cœur, long temps y a qu'en France
Ton prisonnier il est sans mesprison.

Il avoit l'esprit tellement né pour la Poësie, qu'encore qu'il n'eût aucune connoissance des langues ni des sciences, il ne laissa pas de surpasser tous les Poëtes Fran-

çois, tant ceux qui l'avoient précédé, que ceux de son tems. Il auroit eu plus de part aux bonnes graces du Roi François I, sous lequel il vivoit, s'il n'eût pas donné dans la nouvelle Religion des Protestans. La licence qu'il prit de parler des choses saintes à la maniere de ces hérétiques, fit reconnoître Marot pour ce qu'il étoit; on l'arrêta pendant que le Roi étoit prisonnier en Espagne; on l'enferma d'abord au Châtelet de Paris, & ensuite on le transféra à Chartres. Il semble qu'il accuse Diane de Valentinois d'avoir été la cause de son emprisonnement; au moins il y a de l'apparence que c'est cette Dame qu'il désigne par le nom de Luna, dans les vers où il décrit sa prison, qu'il intitule l'Enfer :

Bien avez leu, sans qu'il s'en faille un A,
Comme je fus, par l'instinct de Luna,
Mené au lieu plus mal sentant que soulfhre.

Mais Marot étant sorti de la prison par les sollicitations de ses amis, & ayant peur d'être arrêté une seconde fois, se retira
auprès

CLEMENT MAROT. 45

auprès de la Reine Marguerite de Navarre ,
Sœur de François I. Il alla de-là trouver
Renée de France Duchesse de Ferrare , fille
de Louis XII. L'amitié qu'il y contracta
avec Calvin , lui fit embrasser le Calvinisme ,
dont il fit profession , jusqu'à ce que
le Duc de Ferrare , sollicité par le Pape
Paul III de chasser tous les beaux esprits
suspects d'hérésie , pria la Duchesse sa femme
de donner congé à Marot. La Duchesse
de Ferrare ne sçachant où le renvoyer ,
parce qu'il n'avoit le génie propre que pour
la Cour de France , obtint du Roi qu'il y
retourneroit , qu'il y exerceroit sa Charge ,
à condition qu'il rentreroit dans la Religion
Romaine qu'il avoit quittée , & seroit plus
discret à l'avenir. Cependant il échappa
plusieurs fois à Marot de parler en Calviniste ;
lequel craignant qu'on ne lui pardonnât pas
ses rechûtes , alla à Genève , où ayant
commis un adultere avéré , il n'eût pas
manqué d'être pendu , si le crédit

de Calvin n'eût fait commuer cette peine en celle d'être fouetté par les carrefours de Genève, selon Caier. Mais Beze, par la considération qu'il avoit pour un homme qui a suivi les mêmes erreurs que lui, & dont il a rachevé les Pseaumes, n'a pas expliqué ce fait si nettement. Il s'en alla de-là à Turin, où il mourut dans une très-grande nécessité, âgé de 60 ans, l'an 1544, au tems de la fameuse bataille de Cerizoles. François I l'honora de sa protection; il estimoit ses Ouvrages; & fut si charmé de l'Epître que Marot lui envoya de sa prison pour demander sa liberté, que ce Prince écrivit lui-même à la Cour des Aydes pour la lui faire accorder. On dit que ce Poëte avoit la mine sérieuse & l'air grave; qu'il avoit plus la physionomie d'un Philosophe qui enseignoit la Morale, que celle d'un Poëte divertissant: cependant il n'y eut jamais d'esprit plus ingénieusement badin que le sien. Son style est net, facile, enjoué, & fort naïf. Il a même cet avantage, d'avoir été imité dans la suite par

CLEMENT MAROT. 56

Sous ceux qui ont voulu être plaisans, & d'avoir été pourtant toujours inimitable. A son retour de Ferrare en France, il paraphrasa une partie des Pseaumes en vers françois, sur la traduction que lui en donna le célèbre Vatable Professeur du Roi en Hébreu. Mais, soit que Marot favorisât le Calvinisme dans sa paraphrase, ou que la rime l'obligeât quelquefois de s'écarter du véritable sens, les Docteurs remontrèrent au Roi par une Requête, qu'il n'appartenoit point à un homme sans lettres & sans religion, de travailler à un ouvrage aussi important que celui des Pseaumes. Leur requête ne fut pas d'abord réponduë ; & on dit de plus que François I commanda à Marot de continuer sa paraphrase : mais ce Prince, quelque tems après, céda aux raisons importantes que les Docteurs lui avoient alléguées ; il défendit à Marot de rachever son ouvrage, & tâcha d'en faire supprimer l'impression ; il s'en vendit cependant une grande quantité, mal-

32 CLEMENT MAROT.

gré les défenses de ce Prince : on prétend même que les personnes de la Cour furent les plus curieuses de les apprendre par cœur ; chacun faisoit metre en chant le Pseaume qu'il aimoit le mieux. Le Dauphin chantoit à la chasse celui qui commençoit par ce vers ,

Comme on oit le cerf bruire.

Et la Sénéchalle de Normandie, sa Maîtresse, chantoit en dansant la Volte , celui

Du fonds de ma pensée.

Catherine de Medicis , que l'on appelloit alors Madame la Dauphine , chantoit sur l'air de la chanson des Bouffons , celui de

Ne veuillez pas , ô Sire.

Et Antoine de Bourbon , Roi de Navarre , chantoit en dansant le branle de Poitou , celui de

Revanche-moy , pren ma querelle.

Charles IX , en pensant aux Huguenots , chantoit celui qui commence par ce vers ,

Dès ma jeunesse , ils m'ont fait mille maux ,



C L. M A R O T.

E P I T R E S.

A U R O Y,

Pour le deslivrer de prison.

ROY des François, plein de toutes bontez,
Quinze jours ha (je les ay bien contez),
Et dès demain seront justement seize,
Que je fus fait confrere au diocese
De saint Marry, en l'église saint Pris:
Si vous dirai comment je fus surpris;
Et me desplaist qu'il faut que je le die.

T R O I S grans pendars vindrent à l'estourdie
En ce palais, me dire en desaroy,

E iij

54 CLEMENT MAROT.

Nous vous faisons prisonnier par le Roy.
 Incontinent, qui fut bien estonné ?
 Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné.
 Puis m'ont monstré un parchemin escrit,
 Où n'y avoit seul mot de Jesus-Christ ;
 Il ne parloit tout que de plaiderie,
 De conseillers & d'emprisonnerie.

V O U S souvient il (ce me dirent ilz lors)
 Que vous estiez l'autre jour là dehors ,
 Qu'on recourut un certain prisonnier
 Entre noz mains ? Et moy de le nier :
 Car soyez seur , si j'eusse dict ouy ,
 Que le plus sourd d'entr'eux m'eust bien ouy ;
 Et d'autre part j'eusse publiquement
 Esté menteur. Car pourquoy , & comment
 Eusse je peu un autre recourir ,
 Quand je n'ay sceu moy mesme secourir ?
 Pour faire court , je ne sceu tant prescher ,
 Que ces paillards ne voulussent lascher.
 Sur mes deux bras ilz ont leur main posée ,
 Et m'ont mené ainsi qu'une espousée :
 Non pas ainsi , mais plus roide un petit.
 Et toutesfois j'ai plus grand appetit
 De pardonner à leur folle fureur ,
 Qu'à celle là de mon beau Procureur.
 Que male-mort les deux jambes luy cassé :
 Il a bien prins de moi une beccasse ,

CLEMENT MAROT. 55

Une perdris & un levraut auffi ;
Et toutesfois je suis encore icy.
Encor je croy , si j'en envoyois plus ,
Qu'il le prendroit : car ils ont tant de glus
Dedans leurs mains , ces faiseurs de pippée ,
Que toute chose où touchent est grippée.

M A I S pour venir au point de ma sortie :
Tant doucement j'ai chanté ma partie
Que nous avons bien accordé ensemble ;
Si que n'ay plus affaire , ce me semble ,
Sinon à vous. La partie est bien forte :
Mais le droit point , où je me reconforte ,
Vous n'entendez procès , non plus que moi.
Ne plaidons point , ce n'est que tout esmoy.
Je vous en croy , si je vous ay mesfait ;
Encor posé le cas que l'eusse fait ,
Au pis aller n'y cherroit qu'une amende :
Prenez le cas que je la vous demande ;
Je prens le cas que vous me la donnez.
Et si plaideurs furent onc estonnez
Mieux que ceux ci , je veux qu'on me delivre ,
Et que soudain en ma place on les livre.

SI vous supply' (Sire) mander par lettre ,
Qu'en liberté voz gens me veuillent mettre :
Et si j'en fors , j'espere qu'à grand' peine
M'y reverront , si on ne m'y rameine.

CLEMENT MAROT.

T R E S humblement requerant vostre grace
 De pardonner à ma trop grand' audace,
 D'avoir emprins ce sot escrit vous faire :
 Et m'excusez, si pour le mien affaire
 Je ne suis point vers vous allé parler ;
 Je n'ay pas eu le loisir d'y aller.

A U R O Y.

Pour avoir esté desrobé.

ON dit bien vray ; la mauvaise fortune
 Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une ;
 Ou deux, ou trois, avecques elles (Sire),
 Vostre cœur noble en sçauroit bien que dire :
 Et moy chetif, qui ne suis Roy, ne rien,
 L'ay esprouvé : Et vous compteray bien,
 Si vous voulez, comment vint la besongne.

J' A V O I S un jour un vallet de Gasconne,
 Gourmant, yvrongne, & asseuré menteur,
 Pipeur, larron, jureur, blasphemateur,
 Sentant la hart de cent pas à la ronde ;
 Au demeurant, le meilleur filz du monde :
 Prisé, loué, fort estimé des filles
 Par les bordeaux, & beau joueur de quilles.

CLEMENT MAROT. 57

CE venerable hillot fut adverty
De quelque argent que m'aviez departy,
Et que ma bourse avoit grosse apostume :
Si se leva plustost que de coustume,
Et me va prendre en tapinois icelle :
Puis la vous met très-bien sous son esselle ;
Argent & tout (cela se doibt entendre).
Et ne croy point que ce fust pour la rendre ;
Car onques puis n'en ay ouy parler.

BR I E F, le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit ; mais encore il me happe
Saye, & bonnet, chausses, pourpoint, & cappe ;
De mes habits (en effect) il pillà
Tout les plus beaux : & puis s'en habilla
Si justement, qu'à le veoir ainsi estre,
Vous l'eussiez prins (en plain jour) pour son
maistre.

FI N A B L E M E N T, de ma chambre il s'en va
Droit à l'estable, où deux chevaux trouva ;
Laisse le pire, & sur le meilleur monte,
Pique, & s'en va. Pour abreger le conte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, fors à me dire adieu,

AI N S I s'en va chatouilleux de la gorge
Ledit vallet, monté comme un saint George ;

98 CLEMENT MAROT.

Et vous laissâ Monsieur dormir son saoul ,
Qui au resveil n'eust sceu finer d'un soul :
Ce Monsieur là (Sire) c'estoit moy mesme ,
Qui , sans mentir , fus au matin bien blesme ,
Quand je me vey sans honneste vesture ,
Et fort fasché de perdre ma monture :
Mais de l'argent que vous m'aviez donné ,
Je ne fus point de le perdre estonné ;
Car votre argent (très-debonnaire Prince)
Sans point de faute est sujet à la pince.

B I E N - T O S T après cette fortune-là ,
Une autre pire encores se mesla
De m'affaillir , & chascun jour m'affault ;
Me menaçant de me donner le faut ,
Et de ce faut m'envoyer à l'envers ,
Rithmer sous terre , & y faire des vers.

C' E S T une lourde & longue maladie
De trois bons mois , qui m'ha tout' esflourdie
La povre teste , & ne veut terminer ;
Ains me contraint d'apprendre à cheminer ,
Tant affoibly m'ha d'estrange maniere ;
Et si m'ha fait la cuyssé heronnierre ,
L'estomac sec , le ventre plat & vague ;
Quand tout est dit , aussi mauvaise bague
(Ou peu s'en faut) que femme de Paris ,
Saulvé l'honneur d'elles & leurs maris.

CLEMENT MAROT. 59

QUE diray plus ? Au miserable corps
(Dont je vous parle) , il n'est demouré , fors
Le povre esprit , qui lamente & souspire ,
Et en pleurant tasche à vous faire rire.

ET pour autant (Sire) que suis à vous ,
De trois jours l'un viennent taster mon pour
Messieurs Braillon , le Coq , Akaquia ,
Pour me garder d'aller jusqu'à quia.

TOUT consulté, ont remis au printemps
Ma guerison : mais à ce que j'entens ,
Si je ne puis au printemps arriver ,
Je suis taillé de mourir en yver ;
Et en danger , si en yver je meurs ,
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.

VOILA comment depuis neuf moys en ça
Je suis traicté. Or ce que me laissa
Mon larronneau , long-temps ha , l'ay vendu ,
Et sirops & julebs despendu.
Ce neantmoins , ce que je vous en mande ,
N'est pour vous faire ou requeste ou demande.
Je ne veux point tant de gens ressembler ,
Qui n'ont soucy autre que d'assembler ;
Tant qu'ilz vivront , ilz demanderont eux.
Mais je commence à devenir honteux ,
Et ne veux plus à vos dons m'arrester.

60 CLEMENT MAROT.

J E ne dy pas , si voulez rien prester ,
Que ne le prenne : Il n'est point de presteur
(S'il veut prester) qui ne face un debteur.
Et sçavez-vous (Sire) comment je paye ?
Nul ne le sçait , si premier ne l'essaye.
Vous me devrez (si je puis) de retour :
Et vous feray encore un bon tour ,
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle.
Je vous feray une belle cedula ,
A vous payer (sans usure il s'entend)
Quand on verra tout le monde content :
Ou , si voulez , à payer ce sera ,
Quand votre loz & renom cessera.

E T si sentez que sois foible de reins
Pour vous payer , les deux Princes Lorrains
Me plegeront. Je les pense si fermes ,
Qu'ilz ne faudront pour moy à l'un des termes.
Je sçay assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuye , ou que je sois trompeur :
Mais il fait bon asseurer ce qu'on preste.
Brief, votre paye , ainsi que je l'arreste ,
Est aussi seure , advenant mon trespas ,
Comme advenant que je ne meure pas.

A D V I S E Z donc , si vous avez desir
De rien prester : Vous me ferez plaisir :
Car puis un peu , j'ay basti à Clement ,

CLEMENT MAROT. 61

Là où j'ay fait un grand desboursement ;
Et à Marot, qui est un peu plus loing :
Tout tombera, qui n'en aura le soing.

VOILA le point principal de ma Lettre :
Vous sçavez tout ; il n'y faut plus rien mettre ;
Rien mettre, las ! Certes & si feray ;
Et ce faisant, mon style j'enfleray,
Disant : O Roy amoureux des neuf Muses ;
Roy, en qui sont leurs sciences infuses ;
Roy, plus que Mars, d'honneur environné ;
Roy, le plus Roy, qui fut onc couronné,
Dieu tout puissant te doint, pour t'estrener
Les quatre coings du monde gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que sur tous en es digne.

A un sien Amy sur ce propos.

PUISQUE le Roy a desir de me faire
A ce besoing quelque gracieux prest,
J'en suis content : car j'en ay bien affaire,
Et de signer ne fuz onques si prest.
Parquoy vous pry' sçavoir de combien c'est
Qu'il veult cedula, afin qu'il se contente ;
Je la feray tant seure (si Dieu plaist)
Qu'il n'y perdra que l'argent & l'attente.

A MONSIEUR LE DAUPHIN,

Du temps de son exil.

EN mon vivant , n'après ma mort avec ;
 Prince Royal , je ne tournay le bec
 Pour vous prier. Or devinez qui est-ce
 Qui maintenant en prend la hardiesse ?
 Marot banny , Marot mis en requoy ,
 C'est lui sans autre : & sçavez vous pourquoy
 Ce qu'il demande il ha voulu escrire ?
 C'est pour autant qu'il ne l'ose aller dire ;
 Voila le poinct , il ne faut pas mentir ,
 Que l'air de France il n'ose aller sentir.
 Mais s'il avoit sa demande impetrée ,
 Jambes ne teste il n'ha si empestree ,
 Qu'il n'y volast. En vous parlant ainsi ,
 Plusieurs diront que je m'ennuye icy ;
 Et pensera quelque caffart pelé
 Que je demande à estre r'appellé.
 Mais (Monseigneur) ce que demander j'ose
 De quatre pars n'est pas si grande chose :
 Ce que je quiers , & que de vous espere ,
 C'est qu'il vous plaise au Roy vostre cher pere
 Parler pour moy , si bien qu'il soit induict
 A me donner le petit sauf conduict ,

CLEMENT MAROT. 63

De demy an que la bride me lasche ,
Ou de six moys , si demy an luy fasche :
Non pour aller visiter mes chasteaux ,
Mais bien pour veoir mes petits Marotteaux ,
Et donner ordre à un faix qui me poise :
Aussi afin que dire Adieu je voyse
A mes amis & mes compagnons vieux ;
Car vous sçavez , si fais-je encores mieux ,
Que la poursuite & fureur de l'affaire
Ne me donna jamais temps de ce faire :
Aussi afin qu'encor un coup j'accolle
La Court du Roy , ma maistresse d'escolle.

SI je vois là , mille bonnets ostez ,
Mille bons jours viendront de tous costez ,
Tant de Dieu-gards , tant qui m'embrasseront .
Tant de saluts qui d'or point ne seront .
Puis ce dira quelque langue friande ,
Et puis Marot , est ce une grand' viande
Qu'estre de France estrangé & banny ?
Pardieu , Monsieur , ce diray je , nenny .
Lors de cheres & grandes accollées ,
Prendray les bons , laisseray les vollées ;
Adieu , Messieurs ; Adieu donc , mon mignon .
Et cela fait , verrez le compagnon .
Toft desloger ; car mon terme failly
Je ne craindrois , sinon d'estre assailly
Et empaumé . Mais si le Roy vouloit

64 CLEMENT MAROT.

Me retirer , ainsi comme il fouloit ,
 Je ne dy pas qu'en gré je ne le prinse :
 Car un vassal est subiect à son Prince.
 Il le feroit , s'il sçavoit bien comment
 Depuis un peu je parle sobrement :
 Car ces Lombards , avec qui je chemine ,
 M'ont fort appris à faire bonne mine ,
 A un mot seul de Dieu ne deviser ,
 A parler peu , & à poltronniser.
 Dessus un mot une heure je m'arreste ;
 S'on parle à moy , je respons de la teste.
 Mais , je vous pry' , mon sauf conduict ayons ,
 Et de cela plus ne nous esmayons :
 Assez avons espace d'en parler ,
 Si une fois vers vous je puis aller.

CONCLUSION : Royale geniture ,
 Ce que je quiers n'est rien qu'une escripture ,
 Que chascun jour on baille aux ennemis ;
 On la peult bien octroyer aux amis.
 Et ne faut jà qu'on ferme la Champagne
 Plustost à moy qu'à quelque Jean d'Espagne ;
 Car quoyque né de Paris je ne sois ,
 Point je ne laisse à estre bon François.
 Et si de moy , comme espere , l'on pense ;
 J'ay entrepris , pour faire recompense ,
 Un œuvre exquis , si ma Muse s'enflamme ,
 Qui , maugré temps , maugré fer , maugré flamme ,

Et

Et maugré mort, fera vivre sans fin
Le Roy François, & son noble Dauphin.

A SON AMY LYON.

JE ne t'escry de l'amour vaine & folle ;
Tu voys assez, s'elle fert, ou affolle.
Je ne t'escry ne d'armes, ne de guerre ;
Tu voys qui peult bien ou mal y acquerre.
Je ne t'escry de fortune puissante ;
Tu voys assez, s'elle est ferme ou glissante.
Je ne t'escry d'abus trop abusant ;
Tu en sçais prou, & si n'en vas usant.
Je ne t'escry de Dieu, ne sa puissance ;
C'est à lui seul t'en donner congnoissance.
Je ne t'escry des Dames de Paris ;
Tu en sçais plus que leurs propres maris.
Je ne t'escry qui est rude ou affable.
Mais je te veux dire une belle fable,
C'est à sçavoir, du Lyon & du Rat.

CESTUY Lyon plus fort qu'un vieulx Verrat,
Veit une fois que le Rat ne sçavoit
Sortir d'ung lieu, pour autant qu'il avoit
Mengé le lard, & la chair toute crue :

Mais ce Lyon (qui jamais ne fut grue)
 Trouva moyen , & maniere & matiere ,
 D'ongles , & dentz , de rompre la ratiere ;
 Dont maistre Rat eschappe vistement ;
 Puis mist à terre un genoul gentement ,
 Et en ostant son bonnet de la teste ,
 A mercié mille fois la grand' beste ,
 Jurant le Dieu des Souriz & des Ratz
 Qu'il lui rendroit. Maintenant tu verras
 Le bon du compte. Il advint d'aventure ,
 Que le Lyon , pour chercher sa pasture ,
 Saillit dehors sa caverne & son siège ;
 Dont (par malheur) se trouva pris au piège ,
 Et fut lié contre un ferme posteau.

A D O N C le Rat , sans serpe , ne cousteau ,
 Y arriva joyeux & esbaudy ;
 Et du Lyon (pour vray) ne s'est gaudy :
 Mais despita Chatz , Chates & Chatons ;
 Et pris a fort Ratz , Rates & Ratons ,
 Dont il avoit trouvé tems favorable
 Pour secourir le Lyon secourable ;
 Auquel a dict : Tays toy , Lyon lyé ;
 Par moy seras maintenant deslié ;
 Tu le vaulx bien ; car le cueur joly as.
 Bien y parut , quand tu me deslias :
 Secourus m'as fort lyonneusement ,
O r secouru seras rateusement.

LORS le Lyon ses dœulx grans yeulx vestit,
 Et vers le Rat les tourna un petit,
 En luy disant : O pauvre verminiere,
 Tu n'as sur toy instrument, ne maniere,
 Tu n'as cousteau, serpe, ne serpillon,
 Qui sçut couper corde, ne cordillon,
 Pour me jeter de ceste estroicte voye :
 Va te cacher, que le Chat ne te voye.

SIRE Lyon (dist le filz de Souris)
 De ton propos (certes) je me soubris ;
 J'ay des cousteaulx assez, ne te soucye,
 De bel os blanc plus tranchans qu'une fye ;
 Leur gaine, c'est ma gencive & ma bouche ;
 Bien couperont la corde, qui te touche
 De si très-près ; car je y mettray bon ordre.

LORS sire Rat va commencer à mordre
 Ce gros lyen : vray est qu'il y songea
 Assez long temps ; mais il le vous rongea
 Souvent & tant, qu'à la parfin tout rompt.
 Et le Lyon de s'en aller fut prompt,
 Disant en soy : Nul plaisir (en effect)
 Ne se pert point, quelque part où soit faict.
 Voila le compte en termes rithmassetz ;
 Il est bien long, mais il est vieil assez,
 Tesmoing Esope, & plus d'ung million.

OR viens me veoir, pour faire le Lyon ;

Et je mettray peine , sens & estude
D'estre le Rat , exempt d'ingratitude :
J'entends , si Dieu te donne autant d'affaire
Que au grand Lyon ; ce qu'il ne veuille faire.

D I A L O G U E

De deux Amoureux.

P R E M I E R.

M O N cœur est tout endormy ;
Réveille moy , belle.
Mon cœur est tout endormy ;
Réveille le my.

S E C O N D.

Hé , compaignon !

P R E M I E R.

Hé , mon amy ?
Comment te va ?

S E C O N D.

Corps bieu ! (beau sire)

CLEMENT MAROT. 69

Je ne te le daignerois dire
Sans t'accoller. Ça ceste eschine
De l'autre bras, que je t'eschine
De fine force d'accollades.

P R E M I E R.

Et puis ?

S E C O N D.

Et puis ?

P R E M I E R.

Rondeaux, ballades,
Chançons, dizains, propos menus
Compte moy qu'ilz sont devenus :
Se fait-il plus rien de nouveau ?

S E C O N D.

Si fait : mais j'en ay le cerveau
Si rompu & si alteré,
Qu'en effect j'ay deliberé
De ne m'y rompre plus la teste.

P R E M I E R.

Pourquoy cela ?

S E C O N D.

Que tu es beste!

Ne sçais tu pas bien , qu'il y ha
Plus d'un an qu'amour me lia
Dedans les prisons de m'amie ?

P R E M I E R.

Est ce encor de Barthelemie
La blondelette ?

S E C O N D.

Et de qui donc ?
Ne sçais tu pas , que je n'euz onc
D'elle plaisir ny un seul bien ?

P R E M I E R.

Nenny vraiment, je n'en sçay rien :
Mais si tu m'en eusses parlé ,
Tôn affaire en fust mieux allé.
Croy moy , que de tenir les choses
D'amours si couvertes & closes ,
Il n'en vient que peine & regret.
Vray est qu'il faut estre secret :
Et seroit l'homme bien coquart ,
Qui voudroit appeller un quart :
Mais en effet il fault un tiers.
Demande à tous ces vieux routiers ,
Qui ont esté vrays amoureux.

S E C O N D.

Si est un tiers bien dangereux ,
S'il n'est amy , Dieu sçait combien

C
CLEMENT MAROT. 71

P R E M I E R.

Hé, mon amy, choisi le bien :
Et quand tu l'auras bien choisi,
Si ton cueur se trouve faisi
De quelque ennuyeuse tristesse,
Ou bien d'une grande lieffe,
A l'ami te deschargeras.
Sçais tu comment t'allegeras ?
Tout ainsi, par le sang saint George,
Comme si tu rendois ta gorge
Le jour d'un carefme-prenant.

S E C O N D.

Il vault donc mieux, dès maintenant,
Que je t'en compte tout du long ?
N'est ce pas bien dit ?

P R E M I E R.

Or là donc.
Mais pour ce que je suis des vieux
En cas d'amours, il vauldra mieux
Que les demandes je-te face ;
Combien, de qui, en quelle place,
Des refus, des paroles franches,
Des circonstances, & des branches,
Et des rameaux : car les ay tous
Apprins de mes compaignons doux,

Allant avec eux à la Messe.
 Or vien ça , compte moy , quand est ce
 Que premicrement tu l'aymois ?

S E C O N D.

Il y a plus de seize mois ,
 Voire vingt , sans avoir jouy

P R E M I E R.

L'aymes tu encores ?

S E C O N D.

Ouy.

P R E M I E R.

Tu es un fol. Or , de par Dieu !
 Comment dois je dire ? En quel lieu
 Fut premier ta pensée esprise
 De son amour ?

S E C O N D.

En une esglise :
 Là commençai mes passions.

P R E M I E R.

Voilà de mes devotions !
 Et quel jour fut-ce ?

S E C O N D.

Par saint Jacques ,
 Ce

CLEMENT MAROT. 75

Ce fut le propre jour de Pasques :
(A bon jour bonne œuvre).

P R E M I E R.

Et comment!

Tu venois lors tout freschement.....
.....

S E C O N D.

Il est vray. Mais tu dois sçavoir
Que tousjours à ces grans journées
Les femmes sont mieux atournées
Qu'aux autres jours ; & cela tente
O mon Dieu, qu'elle étoit contente
De sa personne, ce jour là!
Avecques la grace qu'elle ha,
Elle vous avoit un corset
D'un fin bleu, lassé d'un lasset
Jaune, qu'elle avoit fait exprès ;
Elle vous avoit puis après,
Mancherons d'escarlade verte,
Robbe de pers large, & ouverte
(J'entens à l'endroit des tetins),
Chausses noires, petits patins,
Linge blanc, ceinture houpée,
Le chapperon fait en poupée,
Les cheveux en passfillon,
Et l'œil gay en esmerillon.

Tome I.

G

74 CLEMENT MAROT.

P R E M I E R.

Pour ce jour là que fus tu ?

S E C O N D.

Pris.

P R E M I E R.

Quelle visage eus tu d'elle ?

S E C O N D.

Gris.

P R E M I E R.

Ne te rit elle jamais ?

S E C O N D.

Point.

P R E M I E R.

Que veux tu estre à elle ?

S E C O N D.

Joint.

P R E M I E R.

Par mariage, ou autrement ?

Lequel veux tu ?

S E C O N D.

Par mon serment.

Tous deux sont bons , & si ne ſçay :
Je l'aymerois mieux à l'eſſay ,
Avant qu'entrer en mariage.

P R E M I E R.

Touche là , tu as bon courage ,
Et ſi n'es point trop dégouſté :
Tu l'auras : & d'autre coſté
On m'a dit qu'elle eſt amiable
Comme un mouton.

S E C O N D.

Elle eſt le Diable

A ſon corps je n'y touche mie.
Dès que je l'appelle m'amie ,
Voſtre amie n'eſt pas ſi noire ,
Fait elle. Vous ne ſçauriez croire
Comme elle eſt prompte à me deſdire
Du tout.

P R E M I E R.

Ainſi.

S E C O N D.

Laiſſe moi dire.
Si toſt que je la veux toucher ,
Ou ſeulement m'en approcher
C'eſt peine ; je n'ay nul credit.
Et ſçais tu bien qu'elle me dit ?

CLEMENT MAROT.

Un fascheux , & vous , c'est tout un ;
 Vous estes le plus importun
 Que jamais je vy. En effect ,
 J'en voudrois estre ja deffaict ,
 Et m'en croy.

P R E M I E R.

Que tu es belistre !
 Et n'as tu pas ton franc arbitre
 Pour sortir dond tu es entré ?

S E C O N D.

Arbitre ? c'est bien arbitré !
 Je le veux bien ; mais je ne puis
 Bien un an l'ay laissée ; & puis
 J'ay parlé aux Ægyptiennes ,
 Et aux forcieres anciennes ,
 D'y chercher jusqu'au dernier pince
 Le moyen de ne l'aymer point :
 Mais je ne m'en puis descoiffer.
 Je pense que c'est un enfer ,
 Dont jamais je ne sortiray.

P R E M I E R.

Par mon ame , je te dirai :
 Puis qu'il n'est pas en ta puissance
 De la laisser , sa jouissance
 Te feroit une grand' recepte.

CLEMENT MAROT. 77

SECOND.

Sa jouyffance ? je l'accepte :
Amenez la moi.

PREMIER.

Non : attens.
Mais , afin que ne perdons temps ;
Compte moy cy par les menuz
Les moyens que tu as tenuz ,
Pour parvenir à ton affaire.

SECOND.

J'ay fait tout ce qu'on sçauroit faire ;
J'ay soupiré , j'ay fait des cris ,
J'ay envoyé de beaux escrits ,
J'ay dansé , & ay fait gambades ;
Je luy ay tant donné d'œillades ,
Que mes yeux en sont tous lassez.

PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.

SECOND.

J'ay chanté , le Diable m'emporte ;
Des nuitz cent fois devant sa porte ,
Dont t'en veux prendre qu'à tesmoins
Trois pots à piffer , pour le moins ,
Que sur ma teste on ha cassez.

G iij

PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.

SECOND.

Quand elle venoit au monstier ;
 Je l'attendois au benoistier ,
 Pour luy donner de l'eau benite :
 Mais elle s'enfuyoit plus vifte
 Que lièvres , quand ilz sont chassés.

PREMIER.

Encore n'est ce pas assez.

SECOND.

Je luy ay dit qu'elle étoit belle ;
 J'ay baissé la paix après elle ;
 Je lui ay donné fruits nouveaux
 Achetez en la place aux veaux ,
 Disant que c'étoit de mon creu ;
 Je ne sçay si elle l'ha creu ;
 Et puis tant de bouquets & roses.
 Bref, elle ha mis toutes ces choses
 Au rang des pechez effacez.

PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.
 Il falloit être diligent
 De luy donner.

SECON D.

Quoy ?

PREMIER.

De l'argent ,
Quelque chaisne d'or bien pesante ,
Quelque esmeraude bien luisante ,
Quelques patenostres de pris.
Tout soudain cela seroit pris ;
Et en prenant elle s'oblige.

SECON D.

Ell' n'en prendroit jamais , te dis je ;
Car c'est une femme d'honneur.

PREMIER.

Mais tu es un mauvais donneur ,
Je le voy très bien.

SECON D.

Non suis point :
Mais croy qu'elle n'en prendroit point ;
En y eust il plein trois barils.

PREMIER.

Mon amy , elle est de Paris :
Ne t'y fie ; car c'est un lieu
Le plus gluant.

S E C O N D.

Par le corps bieu.
Tu me comptes de grans matieres.

P R E M I E R.

Quand les petites vilotieres
Trouvent quelque hardy amant,
Qui veuille mettre un diamant
Devant leurs yeux rians & vers,
Coac, elles tombent à l'envers.
Tu ris! Maudit soit il qui erre:
C'est la grand' vertu de la pierre
Qui esblouit ainsi les yeux.
Telz dons, telz presens servent mieuz,
Que beauté, sçavoir, ne prieres:
Ilz endorment les chambrieres;
Ilz ouvrent les portes fermées,
Comme s'elles estoient charmées;
Ilz font aveugles ceux qui voyent,
Et taire les chiens qui aboyent.
Ne me croy tu pas?

S E C O N D.

Si fais, si.
Mais de la tienne, Dieu mercy,
Compaignon, tu ne m'en dis rien.

P R E M I E R.

Et que veux tu? ell' m'ayme bien,

CLEMENT MAROT. 81

Je n'ay que faire de m'en plaindre.

S E C O N D.

Il est vrai : mais si peult on faindre
Aucunes fois une amitié,
Qui n'est pas si grand' la moytié
Comme on la demonstre par signes.

P R E M I E R.

Ouy bien , quant aux femmes fines :
Mais la mienne en si grand' jeunesse
Ne scauroit avoir grand' finesse :
Ce n'est qu'un enfant.

S E C O N D.

De quel aage ?

P R E M I E R.

De quatorze ans.

S E C O N D.

Ho ! voilà rage :
Elle commence de bonne heure !

P R E M I E R.

Tant mieux : elle en fera plus seure
Car avec le temps on s'affine.

S E C O N D.

Ouy , elle en fera plus fine.

N'est ce pas cela ?

PREMIER.

Que d'esmoy ?

Entens que son amour en moy
Croistra tousjours avec les ans.

SECON D.

Ne faisons pas tant des plaisans :
Par tout il y ha decevance.
De quoy la congnois tu ?

PREMIER.

D'enfance ;

D'enfance tout premierement.
La voyois ordinairement ;
Car nous estions prochains voyfins,
L'esté luy donnois des raisins ,
Des pommes, des prunes, des poires ;
Des pois verds, des cerises noires ,
Du pain benist, du pain d'espace ,
Des eschaudez, de la reclisse ,
De bon sucre, & de la dragée.
Et quand elle fut plus aagée ,
Je lui donnois de beaux bouquets ,
Un tas de petis affiquets
Qui n'estoient pas de grand' valeur ;
Quelque ceinture de couleur ,
Au temps que le Landit venoit.

CLEMENT MAROT. 83

Encor de moy rien ne prenoit
Que devant sa mere ou son pere ,
Disant que c'étoit vitupere
De prendre rien sans congé d'eux ;
D'huy à un bon an ou deux ,
Luy donneray & corps & biens ,
Pour les mesler avec les siens ,
Et à son gré en disposer.

SECONDE.

Tu l'aymes donc pour l'espouser ?

PREMIER.

Ouy ; car je sçay seurement
Que ceux qui ayment autrement
Sont volontiers tous marmiteux ;
L'un est fasché , l'autre est piteux ;
L'un brusle & ard , l'autre est transi.
Qu'ay je que faire d'estre ainsi ?
Ainsi comme j'aime m'amie ,
Cinq , six , sept heures , & demie,
L'entretiendray , voire dix ans ,
Sans avoir peur des mesdisans ,
Et sans danger de ma personne.

SECONDE.

Corps bieu ! ta raison est très bonne :
Car d'une bonne intention
Ne vient doute ne passion.

BALLADES.

DE FRERE LUBIN.

POUR courir en poste à la ville
 Vingt fois, cent fois, ne sçay combien ;
 Pour faire quelque chose vile,
 Frere Lubin le fera bien :
 Mais d'avoir honneste entretien,
 Ou mener vie salutaire,
 C'est à faire à un bon Chrestien ;
 Frere Lubin ne le peult faire.

POUR mettre (comme un homme habile) ;
 Le bien d'autruy avec le sien,
 Et vous laisler sans croix ne pile,
 Frere Lubin le fera bien :
 On a beau dire, Je le tien,
 Et le presser de satisfaire,
 Jamais ne vous rendra rien ;
 Frere Lubin ne le peult faire.

POUR desbaucher par un doux style
 Quelque fille de bon maintien,

Point ne faut de vieille subtile ,
Frere Lubin le fera bien :
Il presche en Theologien :
Mais pour boire de belle eau claire ,
Faites la boire à votre chien ;
Frere Lubin ne le peult faire.

ENVOY.

POUR faire plustost mal que bien ,
Frere Lubin le fera bien :
Mais si c'est quelque bon affaire ,
Frere Lubin ne le peult faire.

CONTRE CELLE QUI FUT S'AMIE.

UN jour j'escrivy à m'amie
Son inconstance seulement :
Mais elle ne fut endormie
A me le rendre chaudement ;
Car dès lors tint parlement
A je ne sçai quel papelard ,
Et luy ha di&t tout bellement :
Prenez-le , il ha mangé le lard.

LORS six pendars ne faille mie ;

A me surprendre finement :
 Et de jour , pour plus d'infamie ;
 Feirent mon emprisonnement.
 Ilz vindrent à mon logement.
 Lors-ce va dire un gros Paillard :
 Par la morbieu ! voila Clement ;
 Prenez le , il ha mangé le lard.

OR est ma cruelle ennemie
 Vengée bien amerement :
 Revengé n'en veux , ne demie.
 Mais quand je pense , voirement
 Elle ha de l'engin largement ,
 D'inventer la science & l'art
 De crier sur moy hautement :
 Prenez le , il ha mangé le lard.

E N V O Y.

PRINCE , qui n'eust dit plainement
 La trop grand' chaleur dont elle ard ,
 Jamais n'eust dit aucunement :
 Prenez le , il ha mangé le lard.



RONDEAUX.

A UN CREANCIER.

UN bien petit de près me venez prendre,
Pour vous payer : & si devez entendre
Que ne vey onc Anglois de vostre taille :
Car à tous coups vous criez , Baille , baille ;
Et n'ay dequoy contre vous me deffendre.

SUR moy ne faut telle rigueur estendre ;
Car de pecune un peu ma bourse est tendre :
Et toutesfois j'en ay , vaille que vaille ,
Un bien petit.

MAIS à vous veoir (ou l'on me puisse pendre)
Il semble advis qu'on ne vous vueille rendre
Ce qu'on vous doibt. Beau sire, ne vous chaille ;
Quand je seray plus garni de cliquaille ,
Vous en aurez : mais il vous faut attendre
Un bien petit.

D'AUCUNES NONNAINES.

HORS du convent l'autr'hyer sous la coul-
drette

Je rencontray mainte Nonne proprette,
Suivant l'Abbesse en grand' devotion :
Si cours après, & par affection
Vins aborder la plus jeune & tendrette.

J E l'arraisonne ; elle plaint & regrette :
Dont je cogneus (certes) que la povrette
Eust bien voulu autre vacation
Hors du convent.

T O U T E S avoient sous vesture secrette
Un tainct vermeil , une mine saffrette ,
Sans point avoir d'amour fruition.
Ha ! (dis-je lors) quelle perdition
Se fait icy de ce , dont j'ay souffrette
Hors du convent.



De l'Amour du siecle antique.

AU bon vieux tems, un train d'Amour
regnoit,
Qui fans grand art & dons se demenoit ;
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde ;
C'estoit donné toute la terre ronde ;
Car seulement au cueur on se prenoit.

ET si par cas à jouir on venoit,
Sçavez vous bien comm'on s'entrenoit ?
Vingt ans, trente ans : cela duroit un monde ;
Au bon vieux temps.

OR est perdu ce qu'Amour ordonnoit :
Rien que pleurs fains, rien que changes on
n'oit.
Qui voudra donc qu'à aymer je me fonde,
Il faut premier que l'Amour on refonde,
Et qu'on la mene ainsi qu'on la menoit
Au bon vieux temps.



Responſe au precedent : par Victor Brodeau.

AU bon vieux temps , que l'Amour par
bouquets
Se demenoit , & par joyeux caquets ,
La femme eſtoit trop ſotte , ou trop peu fine ;
Le temps depuis , qui tout fine & affine ,
Luy ha monſtré à faire ces acquets.

LORS les Seigneurs eſtoient petits Nacquets ;
D'aux & oignons ſe faiſoient les banquetts ;
Et n'eſtoit bruit de ruer en cuiſine ,
Au bon vieux temps.

DAMES aux huys n'avoient clefz ne loquets ;
Leur garderobe eſtoit petis paquets
De canevas ou de groſſe eſtamine :
Or , dyamans , on laiſſoit en leur mine ;
Et les couleurs porter aux perroquets ,
Au bon vieux temps.



CHANSON.

PUIS que de vous je n'ay autre visage ;
Je m'en vois rendre Hermite en un desert ,
Pour prier Dieu. Si un autre vous sert ,
Qu'autant que moy en vostre honneur soit sage.

ADIEU, Amours, adieu, gentil corsage ;
Adieu, ce tainct ; adieu, ces frians yeux.
Je n'ay pas eu de vous grand avantage :
Un moins aymant aura peult estre mieux.



EPIGRAMMES.

Au Roy. Pour commander un Aquit.

PL A I S E au Roy notre Sire
 De commander & dire,
 Qu'un bel aquit on baille
 A Marot, qui n'ha maille :
 Lequel aquit dira
 (Au moins on y lira)
 Telle, ou semblable chose :
 Mais ce fera en prose.

TR E S O R I E R, on entend
 Que vous payez content
 Marot, n'y faillez pas,
 Dès le jour du trespas
 De Jean Marot son pere.

AI N S I (Sire) j'espere ;
 Qu'au moyen d'un aquit,
 Cil qui povre nasquit,
 Riche se trouvera
 Tant qu'argent durera.

AU ROY. POUR AVOIR CENT ESCUS.

PL A I S E au Roy ne refuser point,
 Ou donner, lequel qu'il voudra,
 A Marot cent escus apoint :
 Et il promet qu'en son pourpoint,
 Pour les garder ne les coudra.
 Monsieur le Legat l'absoudra,
 Pour plus dignement recevoir :
 J'entens s'il veut faire devoir
 De seeller l'aquit à l'espergne.
 Mais s'il est dur à y pourveoir,
 Croyez qu'il aura grand pouvoir
 S'il me fait bien dire d'Auvergne.

Du Lieutenant Criminel, & de Samblançay.

LO R S que Maillart, juge d'enfer, menoit
 A Monfaucon Samblançay l'ame rendre,
 A vostre advis, lequel des deux tenoit
 Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,
 Maillart sembloit homme qui mort va prendre :
 Et Samblançay fut si ferme vieillart,
 Que l'on cuidoit, pour vray, qu'il menast pendre
 A Monfaucon le Lieutenant Maillart.

DE L'ABBÉ, ET DE SON VALET.

MONSIEUR l'Abbé, & monsieur son
Valet,

Sont faits égaux tous deux comme de cire :
L'un est grand fol, l'autre petit folet ;
L'un veut railler, l'autre gaudir & rire ;
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire ;
Mais un debat au soir entr'eux s'esmeut :
Car maistre Abbé toute la nuit ne veult
Estre sans vin, que sans secours ne meure :
Et son Valet jamais dormir ne peult,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

A DEUX FRERES MINEURS :

Par le jeune BRODEAU.

MES beaux peres Religieux,
Vous disnez pour un grammercy :
O gens heureux ! ô demy dieux !
Pleust à Dieu que je fusse ainsi !
Comme vous vivrois sans soucy :
Car le veu qui l'argent vous oste,
Il est cler qu'il deffend aussi,
Que ne payez jamais vostre hoste.

R E S P O N S E

*Par un Greffier de la maison de Monseigneur
d'Orleans, qui cuidoit que Marot eust fait
le precedent huitain.*

TU dis, Marot, par tes raisons
Qui ne valent le publier,
Que quand allons par les maisons,
Dissons sans bourse deslier.
D'un cas je te veux supplier :
Puis que tu n'as argent en poupe,
Comme moy, rends toy Cordelier ;
Tu disneras comme je soupe.

A U N Q U I D A M.

VE U X tu sçavoir à quelle fin
Je t'ay mis hors des Oeuvres miennes ?
Je l'ay fait tout exprès, affin
Que tu me mettes hors des tiennes.

DE HELENE DE TOURNON.

AU mois de May, que l'on saignoit la belle,
 Je vins ainsi son Medecin reprendre :
 Luy tires tu sa chaleur naturelle ?
 Trop froide elle est, bien me l'ha fait apprendre.
 Tay toy, dit il ; content je te vois rendre :
 J'oste le sang qui la fait rigoureuse ,
 Pour prendre humeur en amour vigoureuse ;
 Selon ce moys qui chasse tout esmoy.
 Ce qui fut fait , & devint amoureuse ;
 Mais le pis est , ce ne fut pas de moy.

D'UN IMPORTUN.

BREN, laissez moy , ce disoit une
 A un sot qui luy desplaisoit.
 Ce lourdaut tousjours l'importune :
 Puis j'ouy qu'elle luy disoit :
 La plus grosse beste qui soit ,
 Monsieur , comme est ce qu'on l'appelle ?
 Un élephant , madamoyselle ,
 Me semble qu'on la nomme ainsi.
 Pour Dieu ! élephant (ce dit elle)
 Va t'en donc , laisse moy icy.

DE

DE OUY ET NENNY.

UN doux Nenny , avec un doux souzrire ;
 Eit tant honneſte ; il le vous faut apprendre.
 Quant eſt d'Ouy , ſi veniez a le dire ,
 D'avoir trop dit je voudrois vous reprendre :
 Non que je ſois ennuyé d'entreprendre
 D'avoir le fruit , dont le deſir me poinct ;
 Mais je voudrois , qu'en le me laiſſant prendre
 Vous me diſiez , Non , vous ne l'aurez point.

AU ROY DE NAVARRE.

MON ſecond Roy , j'ay une haquenée .
 D'afſez bon poil , mais vieille comme moy ;
 A tout le moins long temps a qu'elle eſt née ;
 Dont elle eſt foible , & ſon maïſtre en eſmoy.
 La povre beſte , aux ſignes que je voy ,
 Dit qu'à grand' peine ira juſqu'à Narbonne.
 Si vous voulez en donner une bonne ,
 Sçavez comment Marot l'acceptera ?
 D'auffi bon cœur comme la ſienne il donne
 Au ſin premier qui la demandera.

EPIGRAMME

Qu'il perdit contre Heleine de Tournon.

POUR un dizain que gaignastes mardy,
 Cela n'est rien, je ne m'en fais que rire;
 Et fuz très aise alors que le perdy:
 Car aussi bien je vous voulois escrire,
 Et ne sçavois bonnement que vous dire,
 Qui est assez pour se taire tout coy.
 Or payez vous, je vous baille dequoy,
 D'aussi bon cueur que si je le donnoye.
 Que pleust à Dieu, que ceux à qui je doy
 Fussent contens de semblable monnoye!

LA ROYNE DE NAVARRE

Respond pour Heleine de Tournon.

SI ceux à qui devez, comme vous dites,
 Vous congnoissoient comme je vous congnois,
 Quitte seriez des debtes que vous faites
 Le temps passé, tant grandes que petites,
 En leur payant un dizain toutesfois

CLEMENT MAROT. 99

Tel que le vostre , qui vaut mieux mil fois
Que l'argent deu par vous , en conscience :
Car estimer on peult l'argent au poix ;
Mais on ne peult (& j'en donne ma voix)
Assez priser vostre belle science.

A LA ROYNE DE NAVARRE,

Qui avoit fait un dizain pour luy.

ME s creanciers, qui de dizains n'ont cure
Ont leu le vostre ; & sur ce leur ay dit :
Sire Michel , sire Bonaventure ,
La sœur du Roy a pour moy fait ce dit.
Lors eux cuidans que fusse en grand credit ,
M'ont appelé Monsieur à cry & cor ,
Et m'a valu vostre escrit autant qu'or.
Car promis ont , non seulement d'attendre ,
Mais d'en prester (foy de Marchant) encor ;
Et j'ay promis , foy de Clement , d'en prendre.



 A UNE QUI FAISOIT LA LONGUE:

QUAND je vous aime ardalement,
 Voitre beauté toute autre efface.
 Quand je vous aime froidement,
 Voitre beauté fond comme glace.
 Hastez vous de me faire grace,
 Sans trop user de cruauté;
 Car si mon amitié se passe,
 Adieu command' vostre beauté.

POUR MONSIEUR DE LA ROCHEPOT,

Qui gagea contre la Royne que le Roy coucheroit avec elle.

OR ça, vous avez veu le Roy;
 Ay je gagné? dites ma dame:
 Toute seule je vous en croy,
 Sans le rapport de luy, ne d'ame.
 Vray est qu'au propos que j'entame
 Le Roy seruiroit bien d'un tiers:
 Vous estes deux tesmoins entiers;
 Car l'une est Dame, & l'autre Maistre.

CLEMENT MAROT. 101

Mais j'en croirois plus volontiers
Un enfant qui viendroit de naistre.

DE SA DAME ET DE SOY MESME.

DE's que m'amie est un jour sans me veoir,
Elle me dit que j'en ay tardé quatre :
Tardant deux jours , elle dit ne m'avoir
Veu de quatorze , & n'en veult rien rabattre.
Mais pour l'ardeur de mon amour abbattre ,
De ne la veoir j'ay raison apparente.
Voyez , amans , nostre amour differente :
Languir la fais , quand suis loing de ses yeux ;
Mourir me fait , quand je la vois presente.
Jugez lequel vous semble aimer le mieux.

DE FRERE THIBAULT.

FRERE Thibault, pour souper en Karesne ;
Fait tous les jours sa lamproye rostir :
Et puis , avec une couleur fort blesne ,
En pleine chaire il nous vient advertir
Qu'il jeusne bien , pour sa chair amortir ;

Tout le Karesme en grand' devotion ;
 Et qu'autre chose il n'a , sans point mentir ;
 Qu'une rostie à sa collation.

 DU LIEUTENANT CRIMINEL DE B.

UN Lieutenant vuidoit plus volontiers
 Flascons de vin , tasses , verres , bouteilles ;
 Qu'il ne voyoit procez , sacs ou papiers
 De contredits , ou cautelles pareilles :
 Et je luy dis : Teste digne d'oreilles
 De pampre verd , pourquoy as fantasie
 Plus à t'emplir de vin & malvoisie ,
 Qu'en bien jugeant acquerir los & gloire ?
 D'espices (dit la face cramoyse)
 Friand je suis , qui me causent le boire.



A une Dame touchant un faux Rapporteur.

QUI peche plus, luy qui est esventeur
 Que j'ay de toy le bien tant souhaittable ?
 Ou toy, qui fais qu'il est tousjours menteur ;
 Et si le peus faire homme veritable ;
 Voire, qui peus d'une œuvre charitable
 En guerir trois, y mettant ton estude ;
 Luy de mensonge inique & detestable,
 Moy de langueur, & toy d'ingratitude ?

A UNE AMYE.

SI le loisir tu as, avec l'envie,
 De me revoir, ô ma jeune esperée,
 Je te rendray bon compte de ma vie,
 Depuis qu'à toy parlay l'autre serée :
 Ce soir fut court ; mais c'est chose assuree
 Que tu m'en peus donner un par pitié,
 Lequel seroit de plus longue durée,
 Et sembleroit plus court de la moitié.



A JANE.

VO S T R E bouche petite , & belle ;
 Et de gracieux entretien ,
 Puis un peu son Maistre m'appelle ;
 Et l'alliance je retien :
 Car ce m'est honneur & grand bien.
 Mais quand vous me prinstes pour Maistre ;
 Que ne disiez vous aussi bien ,
 Vostre Maistresse je veux estre ?

A MAURICE SCEVE, LYONNOIS.

EN m'oyant chanter quelque fois ,
 Tu te plains qu'estre je ne daigne
 Musicien , & que ma voix
 Merite bien que l'on m'enseigne ;
 Voire que la peine je prenne
 D'apprendre vt , re , my , fa , sol , la.
 Que Diable veux tu que j'apreigne ?
 Je ne bois que trop sans cela.



A MONSIEUR LE GRAND MAISTRE;

Pour estre mis en l'estat.

QUAND par aquitz les gaiges on assigne,
On est d'ennuy tout malade & fasché :
Mais à ce mal ne faut grand' medecine ;
Tant seulement faut estre bien couché,
Non pas en liêt, n'en linge bien seché,
Mais en l'estat du noble Roy. Chrestien.
Long-temps y ha que debout je me tien ;
Noble Seigneur : prenez donques envie.
De me coucher à ce coup si très-bien,
Que relever n'en puisse de ma vie.

DE SOI-MESME.

PLUS ne suis ce que j'ay esté,
Et ne le scaurois jamais estre ;
Mon beau printemps & mon esté
Ont fait le saut par la fenestre.
Amour, tu as esté mon maistre ;
Je t'ay servy sur tous les Dieux.

106 CLEMENT MAROT.

O si je pouvois deux fois naistre,
Comment je te servirois mieux ?

DU CONVENT ***

LES *** en leur convent
On fait rampart de longues felles,
Pour nuire à ceux qui vont souvent
Faire la court aux damoiselles.
Quand maris gardent leurs femelles,
Ilz ont droit, je m'en tay tout coy :
Mais ces cagots sont jaloux d'elles ;
Je sçaurois volontiers pourquoy.

DU PASSEREAU DE MAUPAS.

LAS ! il est mort : pleutez le , damoiselles ;
Le Passereau de le jeune Maupas.
Un autre oyseau , qui n'ha plumes qu'aux asles,
L'ha devoré : le congnoissez vous pas ?
C'est ce fascheux Amour , qui sans compas
Avecques luy se jettoit au giron
De la pucelle , & voloit environ

CLEMENT MAROT. 107

Pour l'enflamber & tenir en destresse :
Mais par despit tua le Passeron ,
Quand il ne sceut rien faire à la maistresse.

DU RIS DE MADAME D'ALLEBRET.

ELLE ha très-bien cette gorge d'albastre ;
Ce doux parler , ce cler tainct , ces beaux yeux ,
Mais , en effet , ce petit ris follastre ,
C'est , à mon gré , ce qui luy sied le mieux :
Elle en pourroit les chemins & les lieux
Où elle passe , à plaisir inciter .
Et si ennuy me venoit contrister ,
Tant que par mort fust ma vie abbatue ;
Il ne faudroit , pour me ressusciter ,
Que ce ris là , duquel elle me tue .



DE ANNE A CE PROPOS.

OUIR parler de ma dame & maistresse,
 M'est plus de bien que toutes autres veoir:
 Veoir son maintien, ce m'est plus de liesse
 Que bon propos des autres recevoir:
 Avecques elle un bon propos avoir,
 M'est plus grand heur que baiser une Heleine:
 Et ne croy pas, si j'avois son alaine,
 J'entens sa bouche, à mon commandement,
 Que ceux qui ont leur jouissance pleine
 N'eussent despit de mon contentement.

A SELVA, ET A HEROET.

DEMANDEZ vous qui me fait glorieux?
 Heleine ha dit, & j'en ay bien memoire,
 Que de nous trois elle m'aymoit le mieux:
 Voilà pourquoy j'ay tant d'aise & de gloire.
 Vous me direz qu'il est assez notoire
 Qu'elle se moque & que je suis deceu:
 Je le say bien; mais point ne le veux croire,
 Car je perdrois l'aise que j'ay receu.

DE CUPIDO, ET DE SA DAME.

AMOUR trouva celle qui m'est amere :
 (Et j'y estois , j'en sçay bien mieux le compte.)
 Bon jour , dit il , bon jour , Venus ma mere.
 Puis tout à coup il veoit qu'il se mescompte ;
 Dont la couleur au visage luy monte ,
 D'avoir failly honteux , Dieu sçait combien.
 Non , non , Amour (ce dis je) n'ayez honte ;
 Plus clair voyans que vous s'y trompent bien.

A MONSIEUR DE JUILLY.

L'ARGENT par terme recueilly
 Peu de prouffit souvent ameine.
 Parquoy , Monseigneur de Juilly ,
 Qui sçavez le vent qui me meine ,
 Plaise vous ne prendre la peine
 De diviser si peu de bien :
 Car ma boëte n'est pas si pleine ,
 Que cinq cens frans n'y entrent bien.



A Anne , luy declarant sa pensée.

PUIS qu'il vous plaist entendre ma pensée;
 Vous la saurez , gentil cueur gracieux :
 Mais , je vous pry , ne foyez offensée ,
 Si en pensant suis trop audacieux.
 Je pense en vous , & au fallacieux
 Enfant Amour , qui par trop sottement
 A fait mon cueur aymer si hautement.
 Si hautement , hélas ! que de ma peine
 N'ose esperer un brin d'allegement ,
 Quelque douceur de quoy vous foyez pleine.

AU ROY,

Pour estre remis en son Estat.

SI le Roy seul , sans aucun y commettre ,
 Met tout l'Estat de sa Maison à point ,
 Le cueur me dit que luy , qui m'y fait mettre ,
 M'y remettra , & ne m'ostera point.
 Crainte d'oubly pourtant au cueur me point ,
 Combien qu'il ait la memoire excellente ;
 Et n'ay pas tort : car si je perds ce point ,

CLEMENT MAROT. IIII

Adieu command' le plus beau de ma rente.
Or doncques soit Sa Majesté contente
De m'y laisser en mon premier arroy,
Soit de sa chambre, ou sa loge, ou sa tente;
Ce m'est tout un; mais que je fois au Roy.

HUITAIN.

J'A Y une lettre entre toutes eslite:
J'ayme un pays, & ayme une chanson:
M est la lettre en mon cueur bien escrite,
Et le pays est celuy d'Alençon.
La chanson est (sans en dire le son)
Allegez moy, douce, plaisant', brunette.
Elle se chante à la vieille façon;
Mais c'est tout un, la brunette est jeunette.



A Mademoyselle de la Greliere.

MES yeux font bons, Greliere; & ne voy
rien :

Car je n'ay plus la presence de celle,
Voyant laquelle au monde voy tout bien;
Et voyant tout je ne voy rien sans elle.
A ce propos souvent (Madamoiselle)
Quand vous voyez mes yeux de pleurs lavez;
Me venez dire : Amy , qu'est ce qu'avez ?
Mais , le disant , vous parlez mal apoinct ;
Et m'est advis que plustost vous devez
Me demander : Qu'est ce que n'avez point ?



IMITATIONS

IMITATIONS DE MARTIAL.

A GEOFFROY BRULARD,

Mentiris juvenem , &c. Lib. v. Ep. 90.

TU peins ta barbe , amy Brulard : c'est signé
Que tu voudrois pour jeune estre tenu :
Mais on t'ha veu n'aguere estre un cygne ,
Puis tout à coup un corbeau devenu.
Encor le pis qui te soit advenu ,
C'est que la Mort , plus que toy fine & sage ,
Congnoist assez que tu es tout cheuu ,
Et t'ostera ce masque du visage.

D'UNE QUI SE VANTE.

Bella es , novimus , &c. Lib. I. Ep. 32.

VOUS estes belle en bonne foy ;
Ceux qui dient que non , sont bestes.
Vous estes riche , je le voy ;
Tome I. K

Qu'est il besoin d'en faire enquestes ?
 Vous estes bien des plus honnestes ,
 Et qui le nie est bien rebelle.
 Mais quand vous vous louez , vous n'estes
 Honnestes , ne riche , ne belle.

De la Chienne de la Royne Eleonor.

Issa est passere , &c. Lib. I. Ep. 154.

MIGNONNE est trop plus affectée ,
 Plus fretillant' , moins arrestée
 Que le passeron de Maupas :
 Cinquante pucelles n'ont pas
 La mignardie si friande.

MIGNONNE nasquit aussi grande
 Quasi comme vous la voyez

MIGNONNE vaut (& m'en croyez)
 Un petit tresor : aussi est ce
 Le passetems & la lieffe
 De la Royne , à qui si fort plaist ,
 Que de sa belle main la paist.

CLEMENT MAROT. 115

MIGNONNE est la petite chienne
Et la Royne est la dame sienne.
Qui l'orroit plaindre aucunes fois,
On gageroit que c'est la voix
De quelque dolente personne :
Et a bien cet esprit Mignonne
De sentir plaisir & esmoy
Aussi bien comme vous & moy.

LA Royne, en sa couche parée,
Luy a sa place preparée :
Et dort la petite follastre
Dessus la gorge d'alabastr
De sa dame, si doucement
Qu'on ne l'oit souffler nullement.
Et si pisser veut d'avanture,
Ne gaste draps ny couverture ;
Mais sa maistresse gratte, gratte
Avecques sa flateuse patte,
L'advertissant qu'on la descende,
Qu'on l'essuye, & puis qu'on la rende
En sa place ; tant est honneste,
Et nette la petite beste !

LE jeu d'amour n'a éprouvé :
Car encóres n'avons trouvé
Un mary, digne de se prendre
A une pucelle si rendre.

116 CLEMENT MAROT

O R afin que du tout ne meure,
Quand de mourir viendra son heure ;
Sa maistresse en un beau tableau
L'ha fait peindre à Fontainebleau,
Plus semblable à elle (ce semble)
Qu'elle mesme ne se ressemble.

ET qui Mignonne approchera
De sa peinture , il pensera
Que toutes deux vivent sans faincte ;
Ou bien que l'une & l'autre est peinte.

DE SOY MESME.

Vitam quæ faciunt , &c. Lib. x. Ep. 47.

MAROT, voicy (si tu le veux savoir)
Qui fait à l'homme heureuse vie avoir :
Successions , non biens acquis à peine ;
Feu en tout temps ; maison plaisante & faine ;
Jamais procez ; les membres bien dispos ;
Et au dedans un esprit à repos ;
Contraire a nul , n'avoir aucuns contraires ;
Peu se mesler des publiques affaires ;
Sage simplesté ; amis à soy pareils ;

CLEMENT MAROT. 117

Table ordinaire, & sans grans appareils;
Facilement avec toutes gens vivre;
Nuiët sans nul soing, n'estre pas pourtant yvre;
Femme joyeuse, & chaste neantmoins;
Dormir qui fait que la nuit dure moins;
Plus haut qu'on n'est ne vouloir point at-
raindre;
Ne desirer la mort, ny ne la craindre.
Voila, Marot (si tu le veux sçavoir),
Qui fait à l'homme heureuse vie avoir.

A ANTOINE.

Semper eris pauper, &c. Lib. v. Ep. 1126

SI tu es povre, Antoine, tu es bien
En grand danger d'estre povre sans cesse:
Car aujourd'huy on ne donne plus rien,
Sinon à ceux qui ont force richesse.



DE JAN-JAN.

Prædia solus habes , &c. Lib. v. Ep. 73.

TU as tout seul , Jan-Jan , vignes & prez :
 Tu as tout seul ton cueur & ta pecune :
 Tus as tout seul deux logis diaprez ,
 Là où vivant ne prestend chose aucune :
 Tu as tout seul le fruit de ta fortune :
 Tu as tout seul ton boire & ton repas :
 Tu as tout seul toutes choses , fors une ,
 C'est que tout seul ta femme tu n'as pas.

A HILAIRE.

Occurris quocumque loco , &c. Lib. II. Ep. 67

DE's que tu viens là où je suis
 (Hilaire) c'est ta façon folle
 De me dire toûjours , Et puis
 Que fais tu ? Voilà tout ton rolle :
 Cent fois le jour cette parolle
 Tu me dis ; j'en suis tout battu.

CLEMENT MAROT. 119

Quand tout sera bien debattu ,
Je cuide par mon ame , Hilaire ,
Qu'avecques ton beau , Que fais tu ?
Tu n'as rien toy mesme que faire.

Non amo te , Sabidi , &c. Lib. I. Ep. 89.

JAN , je ne t'aime point , beau sire ;
Et ne sçay quell' mouche me poinct ,
Ne pourquoy c'est ; je ne puis dire ,
Sinon que je ne t'aime point.

D'UN ABBÉ.

Litigat , & podagrâ , &c. Lib. I. Ep. 66.

L'ABBÉ ha un procez à Rome ,
Et la goutte aux piedz , le povre homme ;
Mais l'Advocat s'est plaint à maints ,
Que rien au poing il ne luy boutte :
Cela n'est pas aux piedz la goutte ,
C'est bien plustost la goutte aux mains.

Amissum non flet , &c. Lib. I. Ep. 10.

JA M A I S Alix son feu mary ne pleure
 Tout à part soy , tant est de bonne sorte ;
 Et devant gens , il semble que sur l'heure
 De ses deux yeux une fontaine sorte.
 De faire ainsi (Alix) si te deporte :
 Ce n'est point deuil, quand louange on en veult ;
 Mais le vray deüil , sçais tu bien qui le porte ?
 C'est cestuy la qui sans tesmoin se deult.

D'UNE VIEILLE.

Si memini , fuerant tibi , &c. Lib. I. Ep. 76.

S'IL m'en souvient, vieille au regard hydeux ;
 De quatre dents je vous ay veu maïcher :
 Mais une toux dehors vous en mit deux ,
 Une autre toux deux vous en fait cracher.
 Or pouvez bien touffir sans vous fascher ;
 Car ces deux toux y ont mis si bon ordre ,
 Que si la tierce y veult rien arracher ,
 Non plus que vous n'y trouvera que mordre.

DE

DE PAULINE.

Nubere Paula cupit , &c. Lib. x. Ep. 8.

PAULINE est riche , & me veut bien
Pour mary. Je n'en feray rien ;
Car tant vieille est , que j'en ay honte.
S'elle estoit plus vieille d'un tiers,
Je la prendrois plus volontiers ;
Car la depesche en seroit prompte.

D'UN MAUVAIS RENDEUR.

Dimidium donare Lino , &c. Lib. 1. Ep. 47.

CIL qui mieux aime par pitié
Te faire don de la moitié ,
Que prester le tout rondement ,
Il n'est point trop mal gracieux :
Mais c'est signe qu'il aime mieux
Perdre la moitié seulement.



Nubere vis Prisco , &c. Lib. IX. Ep. 7.

C A T I N veut espoufer Martin ,
C'est fait en très fine femelle :
Martin ne veut point de Catin ,
Je le trouve auffi fin comme elle.

D'UN ADVOCAT IGNORANT.

Cùm clamant omnes , &c. Lib. I. Ep. 65.

T U veux que bruit d'Advocat on te donne ,
Et de ſçavant : mais jamais au parquet
Tu ne dis mot , ſinon quand le caquet
Des grans criars les eſcoutans eſtonne.
A faire ainſi , je ne ſçache perſonne
Qui ne puiſſe eſtre homme docte à le veoir.
Or , maintenant qu'un ſeul mot on ne ſonne ,
Dis quelque choſe ; oyons ce beau ſçavoir.



A MERLIN DE SAINT GELAIS.

Verficulos in me , &c. Lib. III. Ep. 9.

TA lettre, Merlin, me propose
Qu'un gros sot en rime compose
Des vers, par lesquelz il me poinct.
Tien toy seur qu'en rime n'en prose,
Celuy n'escrit aucune chose
Duquel l'ouvrage on ne lit point.

A GUILLAUME.

Nescio tam multis , &c. Lib. II. Ep 65.

A GUILLAUME, ainsi comme il dit,
Plaisent toutes belles femelles,
Et ont envers luy grand credit,
Tant bourgeoyses, que damoyelles.
Si luy plaisent les femmes belles
Autant qu'il dit, je n'en sçay rien:
Mais une chose sçay je bien,
Qu'il ne plaist à pas une d'elles.

Lij

ESTRENES.

A MADAME LA DAULPHINE.

A MADAME la Daulphine
Rien n'assigne :
Elle ha ce qu'il faut avoir.
Mais je la voudrois bien voir
En gefine.

A Madame la Princesse de Navarre.

LA mignone des deux Roys,
Je voudrois
Qu'euffiez un beau petit Frere,
Et deux ans de votre Mere,
Voiretrois.



A MADAME DE BRESSUYRE.

SON veult changer votre nom
De renom
A un meilleur, ou pareil,
Ne vueillez de mon conseil
Dire non.

A MELVRILLON.

SI quelcun pour son estreine
Vous emmeine,
Je vous donne, ou à peu près,
Au bout de neuf moys après
Pance pleine.



 EPITAPHES.

De Madame de Chasteau Briant.

SOUS ce tumbeau gist François de Foix,
 De qui tout bien tout chascun souloit dire :
 Et le disant, onc une seule voix
 Ne s'avança d'y vouloir contredire.
 De grand' beauté, de grace qui attire,
 De bon sçavoir, d'intelligence prompte,
 De biens, d'honneur, & mieux que ne ra-
 compte,
 Dieu éternel richement l'estoffa.
 O Viateur, pour t'abreger le compte,
 Cy gist un rien, là où tout triumpna.

DE JAN LE VEAU.

CY gist le jeune Jan le Veau,
 Qui en sa grandeur & puissance
 Fust devenu Bœuf ou Taureau.

Mais la Mort le print dès enfance,
 Il mourut Veau, par desplaisance,
 Qui fut dommage à plus de neuf :
 Car on dit (veu sa corporance)
 Que c'eust esté un maistre Bœuf.

DE JOUAN , FOL DE MADAME.

JE fuz Jouan , sans avoir femme ;
 Et fol jusque à la haute game.
 Tous Fols , & tous Jouans aussi ,
 Venez pour moi prier icy ,
 L'un après l'autre , & non ensemble ;
 Car le lieu feroit (ce me semble)
 Un petit bien estroit pour tous.
 Et puis , s'on ne parloit tout doux ,
 Tant de gens me rompoient mon somme.
 Au surplus : quand quelque sage homme
 Viendra mon Epitaphe lire ,
 J'ordonne (s'il se prend à rire)
 Qu'il soit des Fols maistre passé.
 Faut il rire d'un trespaslé ?



De Jan Serre , excellent Joueur de Farces :

CY deffous gist , & loge en ferre
 Ce très gentil fallot Jan Serre ,
 Qui tout plaisir alloit suivant ;
 Et grand joueur en son vivant ,
 Non pas joueur de dez ne quilles ;
 Mais de belles farces gentilles ;
 Auquel jeu jamais ne perdit ,
 Mais y gaigna bruit & credit ,
 Amour , & populaire estime ,
 Plus que d'escus , comme j'estime .

IL fut en son jeu si adextre ,
 Qu'à le veoir on le pensoit estre
 Yvrongne , quand il s'y prenoit ;
 Ou badin , s'il l'entreprenoit .
 Et n'eust sçeu faire en sa puissance
 Le sage : car en sa naissance
 Nature ne lui fait la trongne
 Que d'un badin ou d'un yvrongne .
 Toutesfoys je croy fermement ,
 Qu'il ne fait onc si vivement
 Le badin , qui rid ou se mord ;
 Comme il fait maintenant le mort .

CLEMENT MAROT. 125

SA science n'estoit point vile,
Mais bonne : car en ceste ville
Des tristes tristeur detournoit,
Et l'homme aise en aise tenoit

OR brief, quand il entroit en salle
Avec une chemise falle,
Le front, la jouë & la narine
Toute couverte de farine,
Et coiffé d'un beguin d'enfant,
Et d'un haut bonnet triumpant
Garni de plumes de chappons ;
Avec tout cela je respons,
Qu'en voyant sa grace niaise
On n'estoit pas moins gay ny aise,
Qu'on est aux champs Elisiens.

O vous, humains Parisiens,
De le pleurer pour récompense
Impossible est : car quand on pense
A ce qu'il souloit faire & dire,
On ne se peut tenir de rire.

QUE dy je ? on ne le pleure point ?
Si fait on ; & voicy le point :
On en rid si fort en maints lieux,
Que les larmes viennent aux yeux.

330 CLEMENT MAROT.

Ainsi en riant on le pleure :
Et en pleurant rid on à l'heure.

OR pleurez , riez vostre saoul ;
Tout cela ne lui sert d'un soul.
Vous feriez beaucoup mieux , en somme ,
De prier Dieu pour le povre homme.

DE ORTIS, LE MORE DU ROY.

S O U S cette Tumbe gist , & qui
Un qui chantoit Lacochiqui.
Cy gist , que dure Mort piqua ,
Un qui chantoit Lacochiqua.
C'est Ortis. O quelles douleurs !
Nous le vismes de trois couleurs.
Tout mort , il m'en souvient encore.
Premierement , il estoit More :
Puis , en habit de Cordelier
Fut enterré sous ce pilier :
Et avant qu'eust l'esprit rendu ,
Tout son bien avoit despendu.
Par ainsi , mourut le follastre ,
Aussi blanc comme un sac de plastre ,
Aussi gris qu'un foyer cendreau ,
Et noir comme un beau Diable ou deux.

S A I N T G E L A I S .

MELLIN DE SAINT GELAIS, originaire de Poitou, natif d'Angoulesme, Abbé de Recluz, célèbre Poëte François, vivoit dans le seizieme siecle. Il étoit fils naturel du Poëte Octavien de Saint Gelais, Sieur de Lanfac, Evêque d'Angoulesme; quelques autres veulent qu'il soit de la Maison de Saint Gelais. Il fut beaucoup estimé à la Cour des Rois François I & Henry II. Son pere, qui prit grand soin de son éducation, lui fit apprendre le Droit, la Théologie, la Philosophie, & les Mathématiques; ce qui le distingua beaucoup des autres Poëtes de son tems. Plusieurs ont pretendu que Saint Gelais a fait le premier des Sonnets François, & que c'est lui qui les a fait passer d'Italie en France. Mais son principal talent étoit pour l'Epigramme: il passoit pour l'esprit le plus raffiné de son siecle en ce genre d'écrire, selon Colletet, si bien qu'on ne sçavoit auquel de lui, ou de Marot, on devoit en adjuger le prix. Saint Gelais le disputoit à ce dernier en toutes sortes de petits Vers, pour la douceur, la naïveté, & le tour aisé: & ces

deux Poètes partageoient les esprits de la Cour & du Royaume, comme Marot lui-même le reconnoît dans une Eglogue au Roy :

Et ce jour-là à grand' peine on sçavoit
Lequel des deux gagné le prix avoit,
Ou de Merlin, ou de moy.

La jalousie qu'eut Saint Gelais, des applaudissemens qu'on donnoit à la Muse naissante de Ronfard, le fit retourner aux Vers Latins qu'il avoit autrefois abandonnés. Il fut Aumônier & Bibliothécaire du Roi, & mourut à Paris sous le Regne d'Henry II, l'an 1544. Son corps est enterré dans l'Eglise saint Thomas du Louvre. On dit que son inclination portée à une raillerie un peu trop libre, lui fit beaucoup d'ennemis; c'est ce qui fait dire à Ronfard, en s'adressant au Ciel dans un tems où Saint Gelais n'avoit pas encore recherché son amitié, comme il fit depuis :

Preserve-moy d'infamie,
De toute langue ennemie,
Et de tout esprit malin;
Et fais que, devant mon Prince,
Deformais plus ne me pince
La tenaille de Mellin.



SAINT GELAIS.

DOUZE BAISERS GAGNEZ AU JEU.

Imitation de Jean Second.

EN juste gain & loyalle promesse
Vous me devez, ô ma seule maistresse,
Douze baisers à mon choix bien affis;
Et je n'en ay seulement eu que six.
Et toutesfois, comme en nombre parfait,
Vous me voulez content & satisfait,
Disant chacun avoir de son quartier
Baisé six fois, & fait le compte entier.

AINSI par fraude, & droit mal entendu,
M'ostez un bien justement pretendu,
Et apprenez à chiche devenir,
A bien promettre, & a très mal tenir,
A vos faveurs distribuer par compte.

Je fais pour vous conscience, & ay honte
 Du larrecin, qui, sans votre avantage,
 A vos amis porte si grand dommage.

CAR pensez vous qu'une bouche vermeille,
 Bien qu'elle rende heureux l'œil & l'oreille
 Par un doux ris & parler gracieux,
 Puisse nourrir un cœur ambitieux
 De ce seul bien, sans quelque feureté
 De ce qu'amour a d'ailleurs mérité ?
 Et la donnant, son gage le plus cher
 Est par baisers de l'amy s'approcher ;
 Et, respirant, attiedir ses grand's flammes,
 Confondre en un deux différentes ames,
 Laisant leurs corps vifs & morts en mesme
 heure,
 Pour ailleurs vivre & changer de demeure.

SI ces biens là me sont donc interdits,
 Où est l'espoir de mes plus grands credits ?
 Qui me tient plus en cette prison vive,
 Si vostre amour est si lente & oisive ?
 Quand bien de mort pourrois fuir l'approche,
 Si ne voudrois je, après votre reproche,
 Demeurer vif, pour ne vous voir blasmer
 D'avoir mal sçeu reconnoistre & aimer.

NE laissez donc tomber (ô chere amie)

Moy en danger , & vous en infamie.
 Recompensez ce mal d'un plus grand heur ;
 Non pour mon bien , mais pour vostre grandeur ,

Qui perdrait trop de son autorité ,
 Si j'avois moins que je n'ay merité.
 Et ne pensez que le cas que j'en fois
 Soit pour ma dette , & baiser douze fois ;
 Douze est bien peu , au prix de l'infini
 Dont mon desir doit estre diffini ;
 Car quand j'aurois cent mille fois baisé ,
 Mon cœur encor ne seroit appaisé.

A M O U R est Dieu ; & nous , fumée & ombre ;
 Ne luy sçaurions satisfaire par nombre.
 Ce qui me meut , est que vous me semblez
 Connoistre mal les honneurs assemblez
 Du ciel en vous , & ce qui vous fait estre
 Loin pardeffus toute chose terrestre ;
 Vous proposant je ne sçay quels diffames ,
 Comme s'estiez du rang des autres femmes ;
 Suivant le peuple & son opinion ,
 Où vous n'avez part ne communion ,
 Fors qu'en ces peurs & respects obstinez
 Mal convenans au lieu que vous tenez.

RESPONDEZ moy : trouveriez vous plaisante
 Une forest , beaux arbres produisante ,

C'estoient ceux là, où par meilleur office
 Il vous falloit exercer avarice :
 Non aux baifers. Ou espargnant ceux cy,
 Les maux deviez nous espargner aussi.
 Faites le donc, & me récompensez
 Du deuil qui a mes sens trop offensez,
 Retribuant en volontés unies
 Infinis biens pour peines infinies.

A UN QUIDAM AVARICIEUX.

TU es chiche, & as bien de quoi,
 Je sçaurois volontiers pourquoy
 Tant d'escus ensemble tu mets,
 Puisque tu n'y touches jamais,
 Et vis auprès de ton argent
 En homme povre & indigent,
 Comptant & rognant tes morceaux,
 Pour des biens croistre les monceaux.

EST ce affin que ton héritier
 Ait mieux de quoy se festier,
 Jouïssant de tes abstinences ?
 Ou quelque autre en qui tu ne penses,
 Et peut estre ne t'ayme point,
 A tes despens soit bien en point ?

Tome I. M.

QUOY que ce soit, si tu m'en crois,
 Ne t'estens plus sur cette croix,
 Et monstre avoir ta vie chere,
 Faisant honneste & bonne chere.

 R E S P O N S E.

A M Y, maint homme estimé sage
 M'a tenu ce mesme langage ;
 Et, sans doubter, ton oraison
 N'est pas sans couleur de raison.
 Mais le temps m'a fait si sçavant,
 Que je vois un peu plus avant :
 Et sçay que la regle & police,
 Qu'en moy tu nommes avarice,
 Est un mors donné à mes sens,
 Auquel obéir je les sens,
 Tant qu'ils sçavent abominer
 Ce qu'on voit par tout dominer,
 Qui est le vivre somptueux
 Et le vestir presomptueux ;
 Sentant que nature prudente
 De petit assez se contente,
 Et que d'advis y a bien peu,
 En un corps largement repu.

QUANT à l'or, dont j'ay plus de soin
 Qu'il ne te semble estre besoin,
 Veu ma regle & retranchement ;
 Je te diray tout franchement
 Qui me meut, & l'occasion
 Pourquoi j'en fay provision.
 Ce n'est point, croy moy hardiment ;
 Un desir d'aggrandissement,
 Ne que je veüille un poulce acquerre
 Ontre les bornes de ma terre :
 Car qui voudroit du tout lascher
 La bride aux sens, & à la chair,
 Et au convoiteux appetit,
 Ce monde seroit trop petit.
 Au rebours ; à mettre ay appris
 L'or & l'argent à mesme prix ;
 Et ne voudrois m'y amuser,
 S'il n'estoit force d'en user.

MAIS j'ay tant veu de vilété ;
 Tant congnu d'infidelité,
 Et mes amis si negligez
 De tels qui m'estoient obligez ;
 Qu'avant que me veoir au meschef
 De les employer de rechef,
 Je me suis proposé de vivre,
 Ainsi que tu vois, à delivre,

Et plustost souffrir mille faims
Qu'un refus de ces hommes feints.

QUAND donc adviendra que je meure,
Si de moy quelque escu demeure,
Qui voudra s'en vienne saisir.
J'auray, mourant, plus de plaisir
De le veoir à mes ennemis,
Qu'entre mains de si froids amis.

D'UNE DAME.

ELLE est à moy si entierement toute,
Qu'elle ny autre en elle n'ont plus rien;
Et ne faudrois pas moins d'en faire doute,
Qu'elle faudroit de ne m'estimer sien.
Il n'est ennuy qui sceust troubler mon bien;
Mal n'ay present, ny peur de l'advenir.
Seul je voudrois point ne me souvenir
D'un qui l'avoit pour maistresse choisie,
Duquel pour moy elle s'est deffaisie.
Ny rien que mal n'a peu d'elle obtenir:
Mais mal & bien m'en doit appartenir.
S'il eust donc eu faveur & courtoisie,
Je devrois bien soucieux devenir,
Quand de ses maux je suis en jalousie.

DU ROUSSEAU ET DE LA ROUSSE.

UN jour, en s'esbattant,
Dieu crea le rousseau ;
Puis dit , en le tentant ,
Garçon , que tu es beau !
Le rousseau sans sejour
Dit , Beau comme le jour .
Dieu print mal ce langage ;
Et dit , Vois tu , rousseau ,
Tu prens gloire au pelage :
D'une vache ou d'un veau :
Le pied auras suant ,
Et le reste puant .

LE rousseau bien fasché
S'en vint à la rouffelle ,
Et lui trouva caché
Un bouc sous son aisselle ;
Puis , la fienne sentant ,
En trouva tout autant .
Onques puis roux ne rouffe
N'eurent accord parfait :
L'un tousjours se courrouffe ,
Et trouve l'autre infect ;
Ailleurs on n'en veut point .
Les voilà bien en point !

 MALEDICTION, CONTRE UN ENVYEUR.

I.

JE prie à Dieu, qu'il vous doint povreté,
 Hiver sans feu, vieillesse sans maison,
 Grenier sans bled en l'arriere saison,
 Cave sans vin tout le long de l'esté.

II.

JE prie à Dieu, qu'à bon droit & raison,
 N'ayez chez vous riens qui ne vous desplaise;
 Tant que, pour estre un peu mieux à vostre aise,
 Vous pourchassiez d'estre mis en prison.

III.

JE prie à Dieu, que vous rencontriez seize,
 Toutes les fois que vous livrerez dix;
 Et qu'il vous doint deux Maistres estourdis,
 Et un valet qui jamais ne se taise.

IV.

JE prie à Dieu, le Roy de Paradis,
 Que, mandiant, vostre pain alliez querre,
 Seul, inconnu, & en estrange terre,
 Non entendu par signes ne par dits.

V.

JE prie à Dieu, que vous puissiez attendre
 Qu'on ouvre l'huis une nuit toute entiere,
 Tout en pourpoint deffous une gouttiere,
 Et que la belle à vous ne veuille entendre.

VI.

JE prie à Dieu, que, pour honneur acquerre,
 Et meriter couronne de laurier,
 Vous ne pensiez qu'à vous tenir gourier,
 Brave en la paix, & couard en la guerre.

VII.

JE prie à Dieu, que, sans hoste ou fourrier,
 Vous poursuiviez en la cour quelque affaire;
 Et qu'il vous doit, pour diligence faire,
 Le trop rompu d'ung cheval de courrier.

VIII.

JE prie à Dieu, qui seul peut tout parfaire,
 Qu'à vous se vienne ung Marchand attacher,
 Qui nuit & jour ne fasse que prescher
 De vostre debte, & de luy satisfaire.

IX.

JE prie à Dieu, pour mieux vous empescher,
 De vous donner cinquante deux procez,

Forte partie , un juge sans accez ,
Foible advocat , fors à prendre & pescher.

X.

JE prie à Dieu , qu'il vous pregne un accez
De froide peur & longue jalousie
Qu'un autre n'ait vostre femme choisie
Pour l'espouzer après vostre decez.

XI.

JE prie à Dieu , que l'on ayt fantaisie
Qu'ayant les maux qu'ay ici recité ,
Vous ayez mieux que n'avez merité ,
Et qu'on vous fait faveur & courtoisie.

*Mis en des Heures , au devant d'une Instruction
pour se confesser.*

N'OUBLIEZ à vous confesser
De l'homicide cruauté ,
Que jamais ne fites cesser ,
De tormenter ma loyauté.

JE sçay bien qu'ayant tout compté
Et mis vos torts en esvidence ,

On chargera vostre beauté
D'une bien lourde penitence.

M A I S j'ay le moyen & science
De vostre coulpé aneantir ;
Et la prens sur ma conscience ;
Si voulez vous en repentir.

A M O U R le viendra consentir :
Et pour les maux qui vous sont deus ,
Prendra ceux qu'il me fait sentir ;
Car j'en ay assez pour nous deux.

A U S S I seroit il mal pieux ,
Qui , par penitence importune ,
Voudroit troubler de vos beaux yeux
La clarté douce & opportune.

M A I S pour ce que , par loy commune ,
Nul n'a du mal remission
Qui de l'autruy tient chose aucune ,
S'il n'en fait restitution ;

J' E N T E N S que l'usurpation
De mon cœur , qu'avez à present ,
N'empesche l'absolution ;
Car je vous en fay un present.

F O L I E S.

NO S T R E vicaire , un jour de feste ;
 Chantoit un agnus gringotté ,
 Tant qu'il pouvoit à pleine teste ,
 Pensant d'Annette estre escouté.
 Annette , de l'autre costé ,
 Plorait , attentive à son chant :
 Dont le vicaire , en s'approchant
 Luy dit , Pourquoi pleurez vous , belle ?
 Ha , messire Jean , ce dit elle ,
 Je pleure un asne qui m'est mort ,
 Qui avoit la voix toute telle
 Que vous , quand vous criez si fort.

F O L I E S.

UN charlatant disoit en plein marché ;
 Qu'il monstreroit le diable à tout le monde ;
 Si n'y eust nul , tant fust il empesché ,
 Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
 Lors une bourse assez large & profonde
 Il leur desploye , & leur dit : Gens debien ;

Ouvrez vos yeux, voiez ; y a il rien ?
 Non , dit quelqu'un des plus près regardans.
 Et c'est , dit il , le diable , oyez vous bien ?
 Ouvrir sa bourse , & ne voir rien dedans.

S O N N E T.

IL n'est point tant de barques à Venise ;
 D'huitres à Bourg , de lievres en Champaigne ,
 D'ours en Savoie , & de veaux en Bretagne ,
 De cignes blancs le long de la Tamise ,

NE tant d'amours se traitent en l'esglise ;
 De differents aux peuples d'Allemagne ,
 Ne tant de gloire à un Seigneur d'Espaigne ,
 Ne tant se trouve à la Cour de feintise ,

NE tant y a de monstres en Afrique ,
 D'opinions en une republique ,
 Ne de pardons à Romme aux jours de feste ,

NE d'avarice aux hommes de pratique ,
 Ne d'argumens en une Sorbonique ,
 Que m'amie a de lunes en la teste.

R O N D E A U.

EN cas d'amour c'est trop peu d'une Dame !
 Car si un homme aime une honneste femme ,
 Et s'il ne peut à son aise l'avoir ,
 Il fait très bien d'autre accointance avoir.
 Quoy ! voudriez vous qu'il ne parlaſt à ame ?

ET s'il luy parle , il eſt ſot , s'il n'entame
 Quelque propos de l'amoureuſe flamme ?
 Car chacun eſt tenu de ſe pourvoir
 En cas d'amour.

VOUS pourriez dire: On peut parler ſans blaſme,
 Mais non changer ſ'amie ſans diffame ;
 Quand , ſon corps loin , l'eſprit fait ſon devoir,
 Il eſt bien vray : mais ſi faut il ſçavoir,
 Qu'ayant le corps on eſt plus ſeur de l'ame ,
 En cas d'amour.



QUATRAIN PRINS DU GREC.

TOUTE femme est importune & nuisante,
 Et seulement en deux temps est plaisante :
 Le premier est de ses nopces la nuit ,
 Et le second quand on l'enfevelit.

BRODEAU A UNE DAME.

SI la beauté se perd en si peu d'heure ,
 Faites m'en don , tandis que vous l'avez :
 Ou s'elle dure , hélas ! vous ne devez ,
 Craindre à donner un bien qui vous demeure.

RESPONSE PAR S. GELAIS.

SI ma beauté doit perir en peu d'heure ,
 Aussi fera le desir qu'en avez :
 Ou s'elle dure , hélas ! vous ne devez
 Estimer bien si le mieux me demeure.

Au Pseaultier de Madame de Nemours.

SI Dieu mettoit les dons en vous & moy,
 Qu'avoit l'Auteur de cette œuvre parfaite,
 Pour vostre part seriez femme d'un Roy,
 Et par souhait j'en serois le Prophete.

*Au Kalendrier des Heures de S. Leger, l'une
 des Filles de la Royne.*

S'IL vous plaisoit marquer en teste
 Ung jour ordonné pour m'aimer,
 Je l'aurois pour une grand' feste;
 Mais point ne la voudrois chaumer.

QUATRAIN.

DEPUIS que j'eus l'heur de vous voir,
 J'ay veu du monde quelque espace;
 Mais point n'ay veu meilleure grace,
 Ny que j'aimasse mieux avoir.

QUATRAIN.

NE tardez plus à consentir ;
 Et à tel amy satisfaire.
 Mieux vaut faire , & se repentir ;
 Que se repentir , & rien faire.

QUATRAIN.

DY moy , ami , que vaut il mieux avoir ,
 Beaucoup de biens , ou beaucoup de sçavoir ?
 Je n'en sçay rien : mais les sçavans je voy
 Faire la cour à ceux qui ont dequoy.

SIXAIN.

IL est plus de sortes d'aimer ;
 Qu'il n'y a d'ondes en la mer.
 Les uns n'aiment que trois jours ;
 Les autres y sont pour toûjours ,
 Et d'autres de rien n'ont souci :
 Je veux estre de celles cy.

HUITAIN.

MADAME , au moins celle que j'aime ;
 Pour tenir nostre cas secret ,
 J'entens pour monstret à moy mesme
 Qu'elle ne me voit qu'à regret ,
 A fait un tour sage & discret ,
 Desguisant son amour profonde ;
 Mais il est un peu bien aigret :
 Elle m'a fait chasser du monde.

Des jeunes Damoiselles , aux vieilles mesdisantes.

VIEILLES , qui voulez caqueter
 De nos serviteurs gentilshommes ,
 S'en vous avoit que conquerer
 Pas n'en aurions si grandes sommes :
 Les flestris comme vieilles pommes
 Furent jeunes avecque vous ;
 Et les jeunes comme nous sommes
 Deviendront vieux avecque nous.

HUITAIN.

UN maistre ès arts, mal chauffé & vestu,
 Chez un passant demandant à repaistre,
 Disant qu'on doit honorer la vertu,
 Et les sept arts dont il fut passé maistre.
 Comment! sept arts, respond l'homme cham-
 pestre!
 Je n'en sçay nul, horsmis mon labourage:
 Mais je suis saoul, quand il me plaist de l'estre,
 Et si nourris ma femme & mon mesnage.

HUITAIN.

DE tant de peine endurée
 Je ne me plains nullement;
 Mais de l'avoir declairée
 Je me repens cherement.
 Mon mal passoit doucement,
 Sans de nul estre apperceu:
 Il est bien serf doublement,
 Qui sert & n'est point reçu.

De Maistre Jean Thibaut , Astrologue.

MAISTRE Jean Thibaut va jurans
 Qu'il n'est ny fol ny esventé,
 Et encores moins ignorant,
 Et qu'il a tout seul inventé
 L'escriit qu'un autre s'est vanté
 D'avoir fait du tourner des cieux.
 Maistre Jean Thibaut, faites mieux;
 Donnez luy le livre & l'estoffe:
 Et l'on tiendra vostre envieux
 Pour un très mauvais Philosophe.

DIXAIN.

MAGDELON s'en vient privement
 Me voir quand j'escriis ou compose,
 Et dit que ce n'est seulement
 Que pour apprendre quelque chose:
 Mais si rien de beau je propose
 A ses yeux, il est si bien pris,

Ung diamant d'assez bon prix ,
 Ung tableau où n'ait que reprendre :
 Je ne sçay s'elle a rien appris ,
 Mais je ne vis onc si bien prendre.

DOUZAIN.

JE ne sçaurois tant de fois la revoir ;
 Que ne luy treuve une beauté nouvelle ;
 Je ne sçaurois tant d'aïse recevoir
 De la douceur de sa voix non mortelle ,
 Que mon desir n'en croisse & renouvelle.
 Pour mieux la voir , je souhaite autant d'yeux
 Qu'en a le ciel ; & pour l'escouter mieux ,
 Servir voudrois d'oreilles tous mes sens ,
 Bien qu'a tant d'heur trop foibles je les sens :
 Mais pour penser à luy faire service ,
 Point n'ay besoin des autres cœurs absens ;
 Le mien tout seul fait assez cet office.



TREIZAIN.

N'A pas long temps fut faite une dispute
Des instrumens propres à la musique ;
Les uns louoient l'espinette & la flute ,
D'autres le luth , comme chose angelique.
Lors l'un d'entre eux le moins melancolique
Leur dit : Seigneurs , voulez vous que je die
Quel instrument a plus de melodie ?
C'est , à mon gré , le loquet d'une porte :
Car quand il faut que la commere sorte
De grand matin , fermant l'huis doucement ,
Une personne au travail demi-morte
A ce son là s'endort & reconforte :
Il n'est au monde un meilleur instrument.



TREZAIN.

TOUJOURS vous me semblastes belle ;
Mais encor' le congnyus-je mieux
Après que la flamme immortelle
D'amour m'eust ouvert les deux yeux ;
Puis quand les vostres gracieux
Receurent la mesme estincelle ,
Lors vostre beauté devint telle
Qu'il en est de moindres aux cieus ;
Soit donc vostre cœur soucieux
De m'aimer avec loyauté ;
Non que le mien ambitieux
Merite bien si precieux ,
Mais pour garder vostre beauté ;



Epitaphe pour un vieillard amoureux.

S'O N ne mouroit qu'en guerré ou par excez,
 Ce vieillard cy fust au nombre des vifs:
 Mais il fut pris d'un plus estrange accez,
 Quand ses esprits furent du corps ravis.
 Les medecins dirent tous d'un advis,
 Qu'il eust encor' bien longuement vescu,
 Si n'eust esté le regret d'un escu
 Qu'il avoit mis pour santé acquerir;
 Dont il reprint le mal qui l'a vaincu,
 Aymant trop mieux un escu que guerir.

EPIGRAMME.

*Pris de CLAUDIEN, d'ung vieillard d'auprès
 Veronne.*

O B I E N heureux qui a passé son aage
 Dedans le clos de son propre heritage,
 Et n'a de veue eslongné sa maison
 En jeunes ans & en vieille saison,
 Qui d'un baston & du bras secouru
 Va par les champs où jeune il a couru,

Les siècles longs pas à pas racontant
Du tect champestre où il est habitant.

N U L accident d'inconstante fortune
Luy a monstré sa fureur importune,
Ny n'a esté par peines & dangers
Sa soif estaindre aux fleuves estrangers.

I L n'a senti, suivant le faict des armes,
La froide peur des affaux & alarmes,
Ne marchandant a experimenté
D'estre en la mer des ondes tormenté,
Et de procez n'ouit onques le bruit
Qui empeschast de son aise le fruit :
Mais tout rural & inexercité
A peine a veu la prochaine cité,
Se contentant loin de mur & de tour
De voir à plein le beau ciel tout autour,

S'IL faut nombrer quelque tems, le bon homme
Ne compte point par les Consuls de Romme,
Mais seulement connoist les ans passez
Aux fruits qu'il a d'an à autre amassez.
Quand son jardin vert & fleuri devient,
Il connoist bien que le printemps revient ;
Et aux fruits meurs l'automne il certifie ;
Voila son art & sa philosophie.

Il voit lever & coucher le soleil
 Au mesme lieu de son somme & sommeil ;
 Et est le dos du rustique sejour
 Son zodiaque où mesure le jour.

TEL chesne est or' aux champs grand & superbe,
 Qu'il luy souvient avoir veu estre en herbe ;
 Et les forests a veu plantes menuës
 Qui , quant & luy , sont vieilles devenuës.
 Non plus congnoist sa voisine Veronne ,
 Qu'il fait Memphis que le Nil environne ;
 Et tant luy est le prochain Lac de Garde
 Que la Mer Rouge , & d'y aller n'a garde.

CE neantmoins le temps & ses efforts
 N'ont affoibly ses membres sains & forts ;
 Et ses neveux voyent en l'aage tiers
 De leur ayeul les bras durs & entiers.
 Un autre donc aille voir Hyberie ,
 Ou plus , s'il veut : car je tiens & parie
 Que ce vieillard , qui ne veut qu'on le voye ,
 Plus de vie a qu'un autre & plus de joye.



CHANSON.

ET quel grand diable est cecy ?
 Veut on que je couche icy ?
 Seray je encore long tems
 En ce maigre passetems ?
 Mynuiçt est pieça sonnè.
 Parbieu ! c'est bien promenè.
 Je fais bien de leur vallet
 D'icy trembler le grelet.
 Quelque autre monsieur est là ?
 Et je chante fa, sol, la,
 Et fais icy du niès.
 Au moins dy que tu n'y es.
 Qu'au diable la nation,
 L'heure & l'assignation,
 Ny qui jamais y viendra,
 Tant comme il me souviendra
 De ce visage de bois.
 Adieu, belle, je m'en vois :
 Parbieu ! vous n'aurez de l'an
 Moy ny ma guitterre : bran !



C H A N S O N.

J'OY l'hirondelle,
 Qui son chant
 Renouvelle.

J'ALLAY aux champs à la saison nouvelle ;
 Au temps qu'Amour les jeunes gens martelle.
 Si me trouvoy chez une Damoiselle
 Honneste , & jeune , & gracieuse , & belle :
 Maintien avoit de Deesse immortelle ,
 Dont fus espris d'amoureuse estincelle.
 Amour me dit , Prens accointance à elle :
 Si grand' beauté n'est jamais trop cruelle.
 Amour l'a dit ; mais son cœur en appelle :
 Car congnoissant ma blessure mortelle ,
 Elle se tient plus estrange & rebelle.
 Sa beauté croist , & mon mal renouvelle :
 L'un me reboutte , & l'autre me rappelle,
 Que plûst à Dieu estre de façon telle ,
 Qu'à mon souhait je devinse hirondelle !
 Je m'en irois au soir en sa ruelle
 Luy dire , Amie , entendez ma querelle :
 Le dieu Amour m'a porté sur son aile
 Pour vous offrir servitude éternelle.
 Et descouvrir le mal que tant je cele,

SAINT GELAIS. 163

Voudriez vous bien estre si criminelle
Que me voir vivre en mort continuelle ?
Je ne croy point qu'au cœur d'une pucelle
Il puisse avoir glaçon qui tant la gele
Qu'elle desdift un amant si fidele.

J'oy l'hirondelle,
Qui son chant
Renouvelle.

VILLANESQUE.

JE ne scay que c'est qu'il me faut ;
Froid ou chaud :
Je ne dors plus , ny je ne veille.
C'est merveille ,
De se voir sain & langoureux !
Je croy que je suis amoureux.

EN quatre jours je ne fais pas
Deux repas ;
Je ne voy ne beufs ne charrue ;
J'ay la rue
Pour me promener nuit & jour ,
Et fuy l'hostel & le sejour.

O ij

SAINT GELAIS

A U S S I il m'estoit grand besoin
 D'avoir soin
 Qui auroit des danfes le prix !
 J'y fus pris ;
 Et m'amufay tant à la feste,
 Qu'encores m'en tourne la teste.

J E ne scay où le mal me tient ;
 Mais il vient
 D'avoir dansé avec Catin.
 Son tetin
 Alloit au branfle : & maudit fois-je !
 Il estoit auffi blanc que neige.

ELLE avoit son beau collet mis
 De famis,
 Son beau furcot rouge, & ses manches
 Des dimanches,
 Un long cordon à petits nœuds
 Pendant sur ses fouliers tous neufs.

J E me vy jeter ses yeux verds
 De travers
 Dont je fis des fauts plus de dix ;
 Et luy dis,
 En luy ferrant le petit doigt :
 Catin, c'est pour l'amour de toy.

SUR ce point elle me laissa,
 Et cessa
 De faire de moy plus de conte :
 J'en eus honte
 Si grande , que , pour me boucher ,
 Je fis semblant de me moucher.

JE l'ay veu une fois depuis
 A son huys ,
 Et une autre allant au marché ;
 J'ay marché
 Cent pas pour lui dire deux mots ;
 Mais elle me tourne le dos.

SI cette contenance fiere
 Dure guere ,
 Adieu , grange ; adieu , labourage ;
 J'ay courage
 De me veoir gendarme un matin ,
 Ou moyne , en despit de Catin.



EPIGRAMME.

CHATELUS donne à desjeuner
A six, pour moins d'un carolus :
Et Jaquelot donne à dîner
A plus, pour moins que Chastelus.
Après tels repas dissolus,
Chacun s'en va gay & fallot.
Qui me perdra chez Chatelus,
Ne me cherche chez Jaquelot.

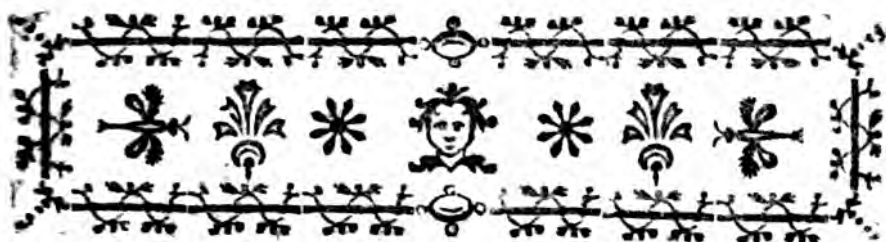


JOACHIM DU BELLAY.

JOACHIM DU BELLAY sieur de LIRÉ, natif de Liré dans les Mauges, à douze lieues du diocèse de Nantes, étoit Chanoine de l'Eglise de Paris, & de l'illustre Maison de *du Bellay*, une des plus nobles & des plus anciennes d'Anjou. Il étoit cousin du Cardinal de même nom, & fut beaucoup estimé à la cour des Rois François I & Henri II. On remarque dans ses vers beaucoup de facilité, d'abondance & de douceur; c'est ce qui l'a fait nommer le Catulle François. On y voit même une certaine élévation, qui a quelque chose d'héroïque. Ces qualités lui ont fait donner le second rang après *Ronsard*, parmi les Poètes de ce tems-là. On estimoit particulièrement ses Sonnets; & il a si bien réussi dans ce genre d'écrire, qu'un fameux Critique dit que, de ce grand nombre de Sonnets qui parurent le siècle passé,

il n'y a gueres que ceux de du Bellay qui aient forcé les tems. Il avoit abandonné la galanterie, & songeoit à remplir les devoirs d'un Ecclésiastique destiné à l'Archevêché de Bordeaux, auquel il avoit été nommé par la démission qu'avoit fait en sa faveur le Cardinal *du Bellay* son parent, lorsqu'il mourut, la nuit du premier janvier, l'an 1559, âgé de 35 ans selon Sainte-Marthe, ou de 37 selon M. de Thou. Son corps est enterré en l'Eglise de Notre-Dame de Paris, dans la chapelle S. Crépin, S. Crépinian.





DU BELLAY.

DU RETOUR DU PRINTEM.

DE l'hyver la triste froidure
Va sa rigueur adoucissant,
Et des eaux l'escorce tant dure
Au doux Zephyre amollissant :
Les oiseaux par les bois
Ouvrent à ceste fois
Leurs gosiers estrecis :
Et plus sous durs glassons
Ne sentent les poissons
Leurs manoirs racourcis.

LA froide humeur des monts chenus
Enfle déjà le cours des fleuves ;
Déjà les cheveux sont venus
Aux forests si longuement veuves :

170 JOACHIM DU BELLAY.

La terre au ciel riant
Va son teint variant
De mainte couleur vive :
Le ciel, pour luy complaire,
Orne sa face claire
De grand' beauté naïve.

V E N U S ose ja sur la brune
Mener danfes gaves & cointes
Aux palles rayons de la Lune,
Ses Graces aux Nymphes bien jointes,
Maint Satyre outrageux
Par les bois ombrageux,
Ou du haut d'un rocher,
(Quoy que tout brusle & arde)
Estonné les regarde,
Et n'en ose approcher.

O R' est tems que l'on se couronne
De l'arbre à Venus consacré,
Ou que sa teste on environne
Des fleurs qui viennent de leur gré ;
Qu'on donne au vent aussi
Cest importun soucy
Qui tant nous fait la guerre ;
Que l'on voise sautant,
Que l'on voise hurtant
D'un pié libre la terre.

JOACHIM DU BELLAY. 172

V O Y - C Y déjà , l'esté , qui tonne ,
Chasse le peu durable ver ,
L'esté le fructueux automne ,
L'automne le frilleux hyver.

Mais les Lunes volages
Ces celestes dommages
Reparent : & nous hommes ;
Quand descendons aux lieux
De noz ancestres vieux ,
Ombre & poudre nous sommes.

P O U R Q U O Y donc avons-nous envie
Du soing qui les cœurs ronge & fend ?
Le terme bref de nostre vie
Un plus long espoir nous defend.

Ce que les destinées
Nous donnent de journées
Estimons que c'est gaing.
Que sçais-tu si les Dieux
Ottroiront à tes yeux
De voir un lendemain ?

D Y à ta lyre qu'elle enfante
Quelques vers , dont le bruit soit tel ;
Que ta Vienne à jamais se vante
Du nom de Dorat immortel.

Ce grand tour violent
De l'an leger volant

172 JOACHIM DU BELLAY.

Ravit & jours & moys,
Non les doctes escripts
Qui font de noz esprits
Les perdurables voix.

LE POËTE COURTISAN.

JE ne veux point ici du maistre d'Alexandre;
Touchant l'art poëtic, les préceptes t'apprendre;
Tu n'apprendras de moy comment jouer il faut
Les miseres des Roys dessus un eschafaut:
Je ne t'enseigne l'art de l'humble Comedie,
Ny du Meonien la Muse plus hardie:
Bref je ne montre ici, d'un vers Horatien,
Les vices & vertus du poëme ancien:
Je ne depeins aussi le Poëte du Vide.
La Court est mon auteur, mon exemple & mon
guide.

Je te veux peindre ici, comme un bon artisan,
De toutes ses couleurs l'Apollon Courtisan;
Où la longueur sur tout il convient que je fuye,
Car de tout long ouvrage à la Court on s'ennuye.

CELUY donc qui est né (car il se faut tenter
Premier que l'on se vienne à la Court presenter)

D ce gentil mestier , il faut que de jeunesse
 Aux ruses & façons de la Court il se dresse.
 Ce précepte est commun ; car qui veut s'avancer
 A la Court , de bonne heure il convient com-
 mencer.

JE ne veux que long temps à l'estude il pallisse ;
 Je ne veux que resveur sur le livre il vieillisse ,
 Feuilletant studieux tous les soirs & matins
 Les exemplaires Grecs & les auteurs Latins.
 Ces exercicés là font l'homme peu habile ,
 Le rendant catarreux , maladif & débile ,
 Solitaire , fascheux , taciturne & songèard.
 Mais nostre Courtisan est beaucoup plus gaillard :
 Pour un vers allonger , ses ongles il ne ronge ;
 Il ne frappe sa table , il ne réve , il ne songe ,
 Se brouillant le cerveau de pensemens divers ,
 Pour tirer de sa tête un miserable vers ,
 Qui ne rapporte , ingrat , qu'une longue risée
 Par tout où l'ignorance est plus autorisée.

TOY donc , qui as choisi le chemin le plus court
 Pour être mis au rang des sçavans de la Court ,
 Sans mascher le laurier , ni sans prendre la peine
 De songer en Parnassè , & boire à la fontaine
 Que le cheval volant de son pié fit faillir ,
 Faisant ce que je dy , tu ne pourras faillir.

174 JOACHIM DU BELLAY.

J E veux , en premier lieu , que , sans suivre la
trace

(Comme font quelques-uns) d'un Pindare & Horace ;
Et sans vouloir , comme eux , voler si hautement ;
Ton simple naturel tu suives seulement.

Ce procès tant mené , & qui encore dure ,
Lequel des deux vaut mieux , ou l'art , ou la nature ;
En matiere de vers , à la Court est voidé :

Car il suffit icy que tu foyes guidé
Par le seul naturel , sans art & sans doctrine ;
Fors cet art qui apprend à faire bonne mine.
Car un petit Sonnet qui n'a rien que le son ,
Un Dixain à propos , ou bien une Chançon ,
Un Rondeau bien trouffé , avec une Ballade
(Du temps qu'elle couroit) vault mieux qu'une
Iliade.

Laisse-moy donques là ces Latins & Gregeois ;
Qui ne servent de rien au Poëte François ;
Et soit la seule Court ton Virgile & Homere ;
Puisquelle est (comme on dit) des bons esprits
la mere.

La Court te fournira d'argumens suffisans ,
Et feras estiné entre les mieux disans ,
Non comme ces reveurs , qui rougissent de honte
Fors entre les sçavans , desquels on ne fait compte.

O R si les grands Seigneurs tu veux gratifier ,
Argumens a propos il te faut espier :

Comme quelque victoire, ou quelque ville prise ;
 Quelque nopce, ou festin, ou bien quelque entre-
 prise

De masque, ou de tournoy ; avoir force desseins ;
 Desquels à cette fin tes coffres seront pleins,
 Je veux qu'aux grands Seigneurs tu donnes des de-
 vifes :

Je veux que tes chansons en musique soient mises ;
 Et, afin que les Grands parlent souvent de toy,
 Je veux que l'on les chante en la chambre du Roy.
 Un Sonnet à propos, un petit Epigramme
 En faveur d'un grand Prince, ou de quelque grand
 Dame,

Ne feras pas mauvais. Mais garde toy d'user
 De mots durs, ou nouveaux, qui puissent amuser
 Tant soit peu le lisant : car la douceur du stile
 Fait que l'indocte vers aux oreilles distille :
 Et ne faut s'enquerir s'il est bien ou mal fait ;
 Car le vers plus coulant est le vers plus parfait.

QUELQUE nouveau Poëte à la Court se presente ;
 Je veux qu'à l'aborder finement on le tente :
 Car, s'il est ignorant, tu sçauras bien choisir
 Lieu & temps à propos, pour en donner plaisir :
 Tu produiras par tout cette beste ; & , en somme,
 Aux dépens d'un tel sot, tu seras gallant homme.
 S'il est homme sçavant, il te faut dextrement
 Le mener par le nez, le louer sobrement,

176 JOACHIM DU BELLAY.

Et d'un petit soubris & branslement de teste
Devant les grands Seigneurs luy faire quelque feste,
Le presenter au Roy , & dire qu'il fait bien
Et qu'il a merité qu'on lui fasse du bien :
Ainsi, tenant tousjours ce povre homme soubz bride,
Tu te feras valoir , en luy servant de guide ;
Et combien que tu sois d'envie epoinçonné ,
Tu ne seras pour tel toutefois soubsonné.

J E te veux enseigner un autre poinct notable :
Pour ce que de la Court l'eschole c'est la table ,
Si tu veux promptement en honneur parvenir,
C'est où plus sagement il te fault maintenir.
Il fault avoir tousjours le petit mot pour rire ;
Il fault des lieux communs , qu'à tout propos on
tire ;
Passer ce qu'on ne sçait , & se monstrier sçavant
En ce que l'on a leu deux ou trois soirs devant.

M A I S qui des grands Seigneurs veult acquerir la
grace
Il ne fault que les vers seulement il embrasse ;
Il fault d'autres propos son stile deguifer ,
Et ne leur fault tousjours des lettres deviser.
Bref , pour estre en cest art des premiers de ton aage
Si tu veux finement jouer ton personnage ,
Entre les Courtisans du sçavant tu feras ,
Et entre les sçavans Courtisan tu seras.

P O U R ce te fault choisir matiere convenable ,
 Qui rende son autheur aux lecteurs agreable ,
 Et qui de leur plaisir t'apporte quelque fruit.
 Encores pourras tu faire courir le bruit ,
 Que si tu n'en avois commandement du Prince
 Tu ne l'exposerois aux yeux de ta Province ,
 Ains te contenterois de le tenir secret :
 Car ce que tu en fais est à ton grand regret.

E T à la verité la ruse coustumiere ,
 Et la meilleure , c'est , rien ne mettre en lumiere :
 Ains jugeant librement des œuvres d'un chacun ,
 Ne se rendre subject au jugement d'aucun ,
 De peur que quelque fol te rende la pareille ,
 S'il gagne comme toy des grands Princes l'oreille.

T E L estoit de son temps le premier estimé ,
 Duquel si on eust leu quelque ouvrage imprimé ,
 Il eust renouvelé (peut estre) la risée
 De la montaigne enceinte ; & sa Muse prisée
 Si hault auparavant , eust perdu (comme on dit)
 La reputation qu'on luy donne à credit.
 Retien donques ce poinct : & , si tu m'en veux
 croire ,

Au jugement commun ne hazarde ta gloire.
 Mais , sage , sois content du jugement de ceux
 Lesquels trouvent tout bon , auxquels plaire tu
 veux ,

478 JOACHIM DU BELLAY.

Qui peuvent t'avancer en estats & offices ,
Qui te peuvent donner les riches benefices ,
Non ce vent populaire , & ce frivole bruit
Qui de beaucoup de peine apporte peu de fruit.

CE faisant , tu tiendras le lieu d'un Aristarque ;
Et entre les sçavans seras comme un Monarque ;
Tu seras bien venu entre les grands Seigneurs ,
Desquels tu recevras les biens & les honneurs ;
Et non la pauvreté , des Muses l'heritage ;
Laquelle est à ceux là reservée en partage ,
Qui dedaignant la Court , fascheux & malplaisans ;
Pour allonger leur gloire accourcissent leurs ans.

S O N N E T.

VOYEZ , Amants , comment ce petit Dieu
Traicte nos cœurs. Sur la fleur de mon âge
Amour tout seul regnoit en mon courage ,
Et n'y avoit la Raison point de lieu :

P U I S quand cet âge , augmentant peu à peu ,
Vint sur ce poinct où l'homme est le plus sage ,
D'autant qu'en moy croissoit sens & usage ,
D'autant aussi decroissoit ce doux feu.

JOACHIM DU BELLAY: 179

O R E S mes ans tendans sur la vieillesse ,
(Voyez comment la Raison nous delaisse)
Plus que jamais je sens ce feu d'Amour.

L'OMBRE au matin nous voyons ainsi croistre ;
Sur le midy plus petite apparoitre ,
Puis s'augmenter devers la fin du jour.

S O N N E T.

P A N J A S , veuls-tu sçavoir quels sont mes pas-
se-temps ?

Je songe au lendemain ; j'ay soing de la despense
Qui se fait chacun jour ; & si fault que je pense
A rendre sans argent cent creditours contents ;

J E vays , je viens , je cours , je ne perds point le
temps ;

Je courtise un banquier , je prens argent d'avance ;
Quand j'ay depeesché l'un , un autre recommence ;
Et ne fais pas le quart de ce que je prétends :

Q U I me presente un compte , une lettre , un me-
moire ;

Qui me dit que demain est jour de consistoire ;

Qui me rompt le cerveau de cent propos divers ;

QUI se plaint, qui se deult, qui murmure, qui crie,
Avecques tout cela, dy (Panjas) je te prie,
Ne t'esbahis-tu point comment je fais des vers ?

S O N N E T.

J' A Y M E la liberté, & languis en service ;
Je n'ayme pas la Court, & me fault courtiser ;
Je n'ayme la feintise, & me fault desguiser ;
J'ayme simplicité & n'apprens que malice ;

J E n'adore les biens, & fers à l'avarice ;
Je n'ayme les honneurs, & me les fault priser ;
Je veulx garder ma foy, & me la fault briser ;
Je cherche la vertu, & ne trouve que vice ;

J E cherche le repos, & trouver ne le puis ;
J'embrasse le plaisir, & n'esprouve qu'ennuis ;
Je n'ayme à discourir, en raison je me fonde ;

J' A Y le corps maladif, & me fault voyager ;
Je suis né pour la Muse, on me fait mesnager.
Ne suis-je pas (Morel) le plus chetif du monde ?

S O N N E T.

VIVONS (Gordes) vivons, vivons; & pour
le bruit

Des vieillards, ne laissons à faire bonne chere;
Vivons, puis que la vie est si courte & si chere,
Et que mesmes les Rois n'en ont que l'usufruit.

LE jour s'esteint au soir, & au matin reluit,
Et les saisons refont leur course coustumiere:
Mais quand l'homme a perdu cette douce lumiere,
La mort luy fait dormir une eternelle nuit.

DONC imiterons-nous le vivre d'une beste?
Non mais devers le ciel levans tousjours la teste,
Gousterons quelque fois la douceur du plaisir.

CELUY vraiment est fol, qui changeant l'assurance,
Du bien qui est present, en douteuse esperance,
Veult tousjours contredire à son propre desir.



S O N N E T.

MARAUD, qui n'es maraud, que de nom
seulement,

Qui dit que tu es sage, il dit la verité :
Mais qui dit que le soing d'éviter pauvreté
Te ronge le cerveau, ta face le desment.

CELUY vraiment est riche & vit heureusement,
Qui, s'esloignant de l'une & l'autre extrémité,
Prescrit à ses desirs un terme limité ;
Car la vraye richesse est le contentement.

SU S donc (mon cher Maraud) pendant que nos-
tre maistre,
Que pour le bien publiq la nature a fait naistre,
Se torment l'esprit des affaires d'autruy,

VA devant à la vigne apprester la salade.
Que sçait-on qui demain fera mort, ou malade ?
Celui vit seulement, lequel vit aujourd'huy.



S O N N E T.

MONTIGNE' (car tu es aux procez usité)
Si quelqu'un de ces Dieux , qui ont plus de puissance ,

Nous promet de tous biens paisible jouissance ,
Nous obligeant par Styx toute sa deité ,

IL s'est mal envers nous de promesse acquitté ;
Et devant Jupiter en devons faire instance.
Mais si l'on ne peut faire aux Parques résistance
Qui jugent par arrest de la Fatalité ,

N O U S n'en appellerons ; attendu que ne sommes
Plus privilegiez que sont les autres hommes
Condamnez , comme nous , en pareille action.

M A I S si l'Ennuy vouloit sur nostre fantasia
Par vertu du Malheur faire quelque saisie ,
Nous nous opposerions à l'execution.



SONNET.

TU ne crains la fureur de ma plume animée ;
 Pensant que je n'ay rien à dire contre toy ,
 Sinon ce que ta rage a vommy contre moy ,
 Grinssant, comme un mastin, la dent envenimée.

TU crois que je n'en sçay que par la renommée ;
 Et que, quand j'auray dict que tu n'as point de foy ,
 Que tu es affronteur , que tu es traistre au Roy ,
 Que j'auray contre toy ma force consommée.

TU penfes que je n'ay rien de quoy me vanger ,
 Sinon que tu n'es fait que pour boire & manger.
 Mais j'ay bien quelque chose encores plus mordante.

ET quoi ? L'amour d'Orphée ? & que tu ne sçeus
 oncq
 Que c'est de croire en Dieu ? Non. Quel vice est
 donc ?
 C'est, pour le faire court, que tu es un pedant.



SONNET

S O N N E T.

ENCORES que l'on eust heureusement compris
 Et la doctrine Grecque, & la Romaine ensemble,
 Si est-ce (Gohory) qu'icy, comme il me semble,
 On peut apprendre encor', tant soit on bien appris :

NON pour trouver icy de plus doctes escripts
 Que ceulx que le François songneusement assemble ;
 Mais pour l'air plus subtil, qui doucement nous
 emble
 Ce qui est plus terrestre & lourd en noz esprits.

JE ne sçay quel Demon de sa flamme divine
 Le moins parfait de nous purge, esprouve & affine,
 Lime le jugement, & le rend plus subtil :

MAIS qui trop y demeure, il envoie en fumée
 De l'esprit trop purgé la force consumée ;
 Et, pour l'esmoudre trop, luy fait perdre le fil.



S O N N E T.

JE n'escris point d'amour , n'estant point amoureux ;

Je n'escris de beauté , n'ayant belle maistresse ;
 Je n'escris de douceur , n'esprouvant que rudesse ;
 Je n'escris de plaisir , me trouvant douloureux ;

JE n'escris de bon heur , me trouvant malheureux ;
 Je n'escris de faveur , ne voyant ma Princesse ;
 Je n'escris de trefors , n'ayant point de richesse ;
 Je n'escris de santé , me sentant langoureux ;

Je n'escris de la Court , estant loing de mon Prince ;
 Je n'escris de la France , en estrange province ;
 Je n'escris de l'honneur , n'en voyant point icy ;

JE n'escris d'amitié , ne trouvant que feintise ;
 Je n'escris de vertu , n'en trouvant point aussi ;
 Je n'escris de sçavoir , entre les gens d'Eglise ;



S O N N E T.

NOUS ne faisons la court aux filles de Memoire ;
Comme vous qui vivez libres de passion.
Si vous ne sçavez donc nostre occupation ,
Ces dix vers ensuivans vous la feront notoire :

SUIVRE son Cardinal au Pape , au consistoire ;
En cappelle , en visite , en congregation ;
Et pour l'honneur d'un Prince , ou d'une Nation ;
De quelque Ambassadeur accompagner la gloire ;

ESTRE en son rang de garde auprès de son seigneur ;
Et faire aux survenans l'accoustumé honneur ;
Parler du bruit qui court ; faire de l'habile homme ;

SE pourmener en houffe ; aller voir d'huis en huis
La Marthe , ou la Victoire ; & s'engager aux Juifz :
Voila, mes compagnons, les passetemps de Romme.



S O N N E T.

FLATTER un crediteur pour son terme allonger,
 Courtiser un banquier, donner bonne esperance,
 Ne suivre en son parler la liberté de France,
 Et pour respondre un mot un quart d'heure y
 songer,

NE gaster sa santé par trop boire & manger,
 Ne faire sans propos une folle despense,
 Ne dire à tous venans tout cela que l'on pense,
 Et d'un maigre discours gouverner l'estranger,

COGNOISTRE les humeurs, cognoistre qui demande,
 Et d'autant que l'on a la liberté plus grande
 D'autant plus se garder que l'on ne soit repris,

VIVRE avecques chascun, de chascun faire compte
 Voila, mon cher Morel (dont je rougis de honte)
 Tout le bien qu'en trois ans à Romme j'ay appris.



S O N N E T.

MARCHER d'un grave pas, & d'un grave fourci ;
 Et d'un grave soubris à chascun faire feste ;
 Ballancer tous ses mots ; répondre de la teste ,
 Avec un *Messer non* , ou bien un *Messer si* ;

ENTREMESLER souvent un petit & *costé* ;
 Et d'un *son Servitor*' contrefaire l'honneste ;
 Et , comme si l'on eust sa part en la conqueste ;
 Discourir sur Florence , & sur Naples aussi ;

SEIGNEURISER chascun d'un baisement de main ;
 Et suivant la façon du courtisan Romain ,
 Cacher sa pauvreté d'une brave apparence :

VOILA de ceste Court la plus grande vertu ;
 Dont souvent mal monté , mal fain , & mal vestu ;
 Sans barbe & sans argent on s'en retourne en France ,



S O N N E T.

HEUREUX celuy qui peut long tems suivre la
guerre ,

Sans mort , ou sans blessure, ou sans longue prison!
Heureux qui longuement vit hors de sa maison ,
Sans despendre son bien , ou sans vendre sa terre !

HEUREUX qui peut en Court quelque faveur ac-
querre ,

Sans crainte de l'envie , ou de quelque traïson !
Heureux qui peut long tems, sans danger de poison,
Jouir d'un chapeau rouge , ou des clefz de saint
Pierre ?

HEUREUX qui sans peril peut la mer frequenter !

Heureux qui sans procez le Palais peut hanter !

Heureux qui peut sans mal vivre l'âge d'un homme !

HEUREUX qui sans soucy peut garder son tresor ,

Sa femme sans soupçon ! Et plus heureux encor'

Qui a peu , sans peler , vivre trois ans à Romme !



S O N N E T.

QUAND je vais par la rue , où tant de peuple
abonde ,

De prestres , de prelats , & de moynes auffi ,
De banquiers , d'artisans ; & n'y voyant , ainsi
Qu'on void dedans Paris , la femme vagabonde :

PYRRHE , après le degast de l'universelle onde ;
Ses pierres (di-je alors) ne fema point icy ;
Et semble proprement , à voir ce peuple cy ,
Que Dieu n'y ait formé que la moitié du monde :

CAR la dame Romaine en gravité marchant' ,
Comme la conseilliere , ou femme du marchand ,
Ne s'y pourméne point ; & n'y voit on que celles

QUI se font de la Court l'honneste nom donné :
Dont je crains quelquefois qu'en France retourné ,
Autant que j'en voiray , ne me ressemblent telles.



S O N N E T.

QUE dirons-nous (Melin) de ceste Court
Romaine ,

Où nous voyons chascun divers chemins tenir ,
Et aux plus hauts honneurs les moindres parvenir ;
Par vice , par vertu , par travail , & sans peine ?

L'UN fait pour s'avancer une despense vaine ;
L'autre par ce moyen se voit grand devenir ;
L'un par severité se sçait entretenir ,
L'autre gagne les cœurs par sa douceur humaine ;

L'UN pour ne s'avancer se voit estre avancé ;
L'autre pour s'avancer se voit desavancé ;
Et ce qui nuit à l'un , à l'autre est profitable ;

QUI dit que le sçavoir est le chemin d'honneur ;
Qui dit que l'ignorance attire le bon heur.
Lequel des deux (Melin) est le plus veritable ?



S O N N E T.

QUAND je voy ces Messieurs, desquels l'auçtorité

Se voit ores icy commander en son rang,
D'un front audacieux cheminer flanc-à-flanc ;
Il me semble de voir quelque divinité.

MAIS les voyant pallir lors que sa Saincteté
Crache dans un bassin , & d'un visage blanc
Cautement espier s'il y a point de sang,
Puis d'un petit soubris feindre une seureté :

O combien (di-je alors) la grandeur que je voy,
Est miserable, au pris de la grandeur d'un Roy !
Malheureux qui si cher achette tel honneur !

VRAYEMENT le fer meurtrier & le rocher aussi
Pendent bien sur le chef de ces Seigneurs icy ,
Puisque d'un vieil filet depend tout leur bonheur.



S O N N E T.

CE pendant qu'au Palais de procez tu devises,
 D'advocats, procureurs, presidens, conseillers,
 D'ordonnances, d'arrests, de nouveaux officiers,
 De juges corrompus, & de telles surprises ;

NOUS devisons icy de quelques villes prises,
 De nouvelles de banque, & de nouveaux courriers,
 De nouveaux cardinaux, de mules, d'estaffiers,
 De chappes, de rochets, de masses, & valises ;

Et ores, Sibilet, que je t'escry cecy,
 Nous parlons de taureaux, & de bufles aussi,
 De masques, de banquets, & de telles despenses ;

DEMAIN nous parlerons d'aller aux stations,
 De *motu-proprio*, de reformations,
 D'ordonnances, de briefs, de bulles, & dispenses ;



S O N N E T.

TU fois la bien venue , ô bien-heureuse Trefve !
 Trefve , que le Chrestien ne peut assez chanter ,
 Puis que seule tu as la vertu d'enchanter
 De nos travaux passez la souvenance grefve !

TU dois durer cinq ans : & que l'envie en créve ;
 Car si le ciel bening te permet enfanter
 Ce qu'on attend de toy , tu te pourras vanter
 D'avoir fait une Paix , qui ne sera si brève.

MAIS si le favory en ce commun repos
 Doit avoir deormais le temps plus à propos
 D'accuser l'innocent , pour luy ravir sa terre ;

SI le fruit de la Paix du peuple tant requis
 A l'avare advocat est seulement acquis ;
 Trefve , va t'en en paix , & retourne la Guerre.



S O N N E T.

IL fait bon voir (Magny) ces coïons magnifiques,
 Leur superbe arsenal , leurs vaisseaux , leur abbord,
 Leur saint Marc , leur palais , leur Realte , leur
 port ,
 Leurs changes , leurs profits , leur banque , & leurs
 trafiques ;

IL fait bon voir le bec de leurs chapprons antiques,
 Leurs robes à grand' manche , & leurs bonnets
 fans bord ,
 Leur parler tout grossier , leur gravité , leur port,
 Et leurs sages advis aux affaires publiques ;

IL fait bon voir de tout leur Senat balloter ;
 Il fait bon voir par tout leurs gondolles flotter ,
 Leurs femmes , leurs festins , leur vivre solitaire ;

MAIS ce que l'on en doit le meilleur estimer ,
 C'est quand ces vieux cocus vont espouser la Mer ;
 Dont ils sont les maris , & le Turc l'adultere ,



S O N N E T.

CELUY qui d'amitié a violé la loy,
 Cerebant de son amy la mort & vitupere ;
 Celuy qui en procez a ruiné son frere ;
 Ou le bien d'un mineur a converti à foy ;

CELUY qui a trahi sa Patrie & son Roy ;
 Celuy qui, comme Oedipe, a fait mourir son pere ;
 Celuy qui, comme Oreste, a fait mourir sa mere
 Celuy qui a nié son baptesme & sa foy ;

MARSEILLE, il ne fault point que, pour la
 penitence
 D'une si malheureuse abominable offense,
 Son estomac plombé martelant nuit & jour,

IL voise errant nuds pieds ne six ne sept années ;
 Que les Gryfons, sans plus, il passe à ses journées ;
 J'entens s'il veult que Dieu luy doive du retour.



S O N N E T.

LA terre y est fertile , amples les edifices ;
 Les poales bigarrez , & les chambres de bois ,
 La police immuable , immuables les loix ,
 Et le peuple ennemy de forfaités & de vices.

IL s boivent nuit & jour en Bretons & Suyffes ;
 Ils font gras & refaits , & mangent plus que trois
 Voila les compagnons & correcteurs des Rois ,
 Que le bon Rabelais a surnommé Saulciffes ,

IL s n'ont jamais changé leurs habits & façons ,
 Ils hurlent comme chiens leurs barbares chansons ,
 Ils comptent a leur mode , & de tout se font croire ;

IL s ont force beaux lacs , & force sources d'eau ,
 Force prez , force bois. J'ay du reste (Belleau)
 Perdu le souvenir , tant ils me firent boire ,



S O N N E T.

G O R D E S , je sçaurois bien faire un conte à la
table ,

Et s'il estoit befoing , contrefaire le sourd :
J'en sçaurois bien donner , & faire à quelque lourd
Le vray ressembler faux , & le faux veritable.

J E me sçaurois bien rendre à chascun accointable ;
Et façonner mes mœurs aux mœurs du temps qui
court :

Je sçaurois bien prester , comme on dit à la Court ,
Auprès d'un grand seigneur quelque œuvre chari-
table.

J E sçaurois bien encor' , pour me mettre en avant ,
Vendre de la fumée à quelque poursuyvant ;
Et pour estre employé en quelque bon affaire ,

M E feindre plus ruzé cent fois que je ne suis :
Mais ne le voulant point , Gordes , je ne le puis ,
Et si ne blasme point ceulx qui le sçavent faire.



S O N N E T.

TU t'abuses (Belleau) si, pour estre sçavant ,
 Sçavant & vertueux , tu penses qu'on te prise ,
 Il fault, comme l'on dit, estre homme d'entreprise :
 Si tu veulx qu'à la Court on te pousse en avant.

CES beaux noms de vertu, ce n'est rien que du vent,
 Donques, si tu es sage, embrasse la feintise ,
 L'ignorance, l'envie, avec la convoitise :
 Par ces arts jusqu'au ciel on monte bien souvent.

LA science à la table est des seigneurs prisée ;
 Mais en chambre (Belleau) elle sert de risée :
 Garde, si tu m'en crois, d'en acquerir le bruit.

L'HOMME trop vertueux desplaît au populaire :
 Et n'est-il pas bien fol, qui, s'efforçant de plaire,
 Se melle d'un mestier que tout le monde fuit ?



S O N N E T.

VOUS diâtes (Courtifans) Les Poètes font fous ;
 Et diâtes verité : mais auffi dire j'ofe
 Que, telz que vous foyez, vous tenez quelque chofe
 De cefte douce humeur qui eft commune à tous.

MAIS celle-là (Messieurs) qui domine fur vous ;
 En autres actions diverfement s'expole :
 Nous fommes fous en rime, & vous l'eftes en profe ;
 C'eft le feul different qu'eft entre vous & nous.

VRAY eft que vous avez la Court plus favorable ;
 Mais auffi n'avez vous un renom fi durable :
 Vous avez plus d'honneurs ; & nous moins de fouci ;

SI vous riez de nous, nous faisons la pareille,
 Mais cela qui fe dit, s'en vole par l'oreille ;
 Et cela qui s'efcrit, ne fe perd pas ainfi.



S O N N E T.

THIARD, qui as changé en plus grave escriture
 Ton doux stile amoureux ; Thiard, qui nous as fait
 D'un Petrarque un Platon, & si rien plus parfait
 Se trouve que Platon, en la mesme nature :

QUI n'admire du ciel la belle architecture,
 Et de tout ce qu'on voit les causes & l'effect,
 Celuy vrayement doit estre un homme contrefait,
 Lequel n'a rien d'humain que la seule figure.

CONTEMPLONS donc (Thiard) ceste grand' voulte
 ronde,
 Puis que nous sommes faits à l'exemple du monde :
 Mais ne tenons les yeulx si attachez en hault,

QUE, pour ne les baïsser quelquefois vers la terre,
 Nous soyons en danger, par le hurt d'une pierre,
 De nous blesser le pied, ou de prendre le sault,



A V E N U S.

AYANT, après long desir,
Pris de ma douce ennemie
Quelques arrés du plaisir
Que sa rigueur me denie,

JE t'offre ces beaux œillets,
Venus, je t'offre ces roses,
Dont les boutons vermeillets
Imitent les lèvres closes

QUE j'ai baisé par trois fois,
Marchant tout beau deffoubs l'ombre
De ce buisson que tu vois :
Et n'ay sçeu passer ce nombre,

POURCE que la mere estoit
Aupres de là, ce me semble,
Laquelle nous aguettoit :
De peur encores j'en tremble.

OR' je te donne des fleurs.
Mais si tu fais ma rebelle
Autant piteuse à mes pleurs
Comme à mes yeux elle est belle,

204 JOACHIM DU BELLAY.

UN myrthe je dedieray
Dessus les rives de Loyre ,
Et sur l'escorse escriray
Ces quatre vers à ta gloire :

T E N O T , *sur ce bord icy ,*
A Venus sacre & ordonne
Ce myrthe , & luy donne aussi
Ses troppeaux & sa personne.

EPITAPHE D'UN PETIT CHIEN.

D E S S O U S ceste motte verte
De lis & roses couverte ,
Gist le petit Peloton ,
De qui le poil foleton
Frisoit d'une toyson blanche
Le doz , le ventre , & la hanche :

S O N nez camard , ses gros yeux
Qui n'estoient point chassieux ,
Sa longue oreille velue
D'une soye crespelue ,
Sa queue au petit floquet
Semblant un petit bouquet ,

Sa gembe gresse , & sa patte
 Plus mignarde qu'une chatte
 Avec ses petits chattons ,
 Ses quatre petits tetons ,
 Ses dentelettes d'ivoire ,
 Et la barbelette noire
 De son musequin friand ;
 Bref, tout son maintien riand
 Des pieds jusques à la teste ,
 Digne d'une telle beste ,
 Méritoient qu'un chien si beau
 Eust un plus riche tumbeau.

S O N exercice ordinaire
 Estoit de japper & braire ;
 Courir en hault & en bas ,
 Et faire cent mille esbas
 Tous estranges & farouches :
 Et n'avoit guerre qu'aux mousche
 Qui luy faisoient maint torment.
 Mais Peloton dextrement
 Leur rendoit bien la pareille :
 Car, se couchant sur l'oreille ,
 Finement il aguignoit
 Quand quelqu'une le poingnoit ;
 Lors, d'une habile souplesse
 Happant la mouche traistresse ,
 La serroit bien fort dedans ,

Faisant accorder ses dents
Au tintin de sa sonnette,
Comme un clavier d'espinette.

PELTON ne careffoit
Sinon ceux qu'il cognoissoit ;
Et n'eust pas voulu repaître
D'autre main que de son maistre ;
Qu'il alloit tousjours suyvant ;
Quelquefois marchoit devant ,
Faisant ne sçay quelle feste
D'un gay branlement de teste.

PELTON tousjours veilloit
Quand son maistre sommeilloit :
Et ne fouilloit point sa couche
Du ventre ni de la bouche ;
Car sans cesse il gratignoit
Quand ce desir le poignoit ;
Tant fut la petite beste
En toutes choses honneste !

LE plus grand mal , ce dict-on ;
Que feist nostre Peloton ,
(Si mal appellé doit estre)
C'estoit d'esveiller son maistre ;
Jappant quelquefois la nuit
Quand il sentoit quelque bruit ;

Ou bien, le voyant escrire,
Sauter, pour le faire rire,
Sur la table, & trepigner,
Follastrer, & gratigner;
Et faire tumber sa plume,
Comme il avoit de coustume.
» Mais quoy ! nature ne fait
» En ce monde rien parfait ;
» Et n'y a chose si belle,
» Qui n'ait quelque vice en elle.

PELTON ne mangeoit pas
De la chair à son repas ;
Ses viandes plus prisées
C'estoient miettes brisées ;
Que celuy qui le païssoit
De ses doigts amollissoit :
Aussi sa bouche estoit pleine
Tousjours d'une douce haleine.

MON Dieu ! quel plaisir c'estoit,
Quand Peloton se gattoit,
Faisant tinter sa sonnette
Avec sa teste folette !
Quel plaisir, quand Peloton
Cheminoit sur un baston !
Ou coiffé d'un petit linge,
Assis comme un petit singe.

Se tenoit mignardelet
 D'un maintien damoiselet!
 Ou sur les pieds de derriere,
 Portant la pique guerriere,
 Marchoit d'un front assuré,
 Avec un pas mesuré!
 Ou couché dessus l'eschine,
 Avec ne sçay quelle mine
 Il contrefaisoit le mort!
 Ou quand il couroit si fort,
 Qu'il tournoit comme une boule,
 Ou un peloton qui roule!

B R E F, le petit Peloton
 Sembloit un petit mouton:
 Et ne fut onc creature
 De si benigne nature.

L A S ! mais ce doux passetemps
 Ne nous dura pas long temps:
 Car la Mort ayant envie
 Sur l'ayse de nostre vie,
 Envoya devers Pluton
 Nostre petit Peloton,
 Qui maintenant se pourmeine
 Parmi ceste umbreuse plaine
 Dont nul ne revient vers nous.
 Que maudictes soyez-vous.

Filandiere

Filandieres de la vie ,
D'avoir ainsi par envie
Envoyé devers Pluton
Nostre petit Peloton ,
Peloton qui estoit digne
D'estre au ciel un nouveau signe ;
Temperant le chien cruel
D'un printemps perpetuel !



EPITAPHE D'UN CHAT.

MAINTENANT le vivre me fasche ;
Et afin , Magny , que tu sçache'
Pourquoy je suis tant esperdu ,
Ce n'est pas pour avoir perdu
Mes anneaux , mon argent , ma bourse ;
Et pourquoy est-ce donques ? Pource
Que j'ay perdu depuis trois jours
Mon bien , mon plaisir , mes amours.
Et quoy ? O souvenance grève !
A peu que le cueur ne me crève
Quand j'en parle ou quand j'en escrie
C'est Belaud , mon petit chat gris ;
Belaud , qui fut paraventure
Le plus bel œuvre que nature
Feit onque en matiere de chats ;
C'estoit Belaud , la mort aux rats ;
Belaud , dont la beauté fut telle ,
Qu'elle est digne d'être immortelle.

DONQUES Belaud premierement
Ne fut pas gris entierement ,
Ny tel qu'en France on les voit naistre ;
Mais tel qu'à Romme on les voit estre ;

JOACHIM DU BELLAY. 211

Couvert d'un poil gris argentin ,
Ras & poly comme satin ,
Couché par ondes sur l'eschine ,
Et blanc deffous comme une ermine ;

P E T I T museau , petites dents ;
Yeux qui n'estoient point trop ardents ,
Mais desquels la prunelle perse
Imitoit la couleur diverse
Qu'on voit en cet arc pluvieux
Qui se courbe au travers des cieux ;

L A teste à la taille pareille ,
Le col grasset , courte l'oreille ,
Et deffous un nez ebenin
Un petit musle lionnin ,
Autour duquel estoit plantée
Une barbelette argentée ,
Armant d'un petit poil folet
Son musequin damoiselet ;

G E M B E gresse , petite patte
Plus qu'une moufle delicate ,
Sinon alors qu'il desgaynoit
Cela dont il egratignoit ;
La gorge douillette & mignonne ;
La queue longue à la guenonne ,
Mouchettée diversement
D'un naturel bigarrement ;

Sij

Le flanc hauffé, le ventre large,
 Bien retrouffé deffous fa charge,
 Et le dos moyennement long,
 Vray Sourian, s'il en fut onq'.

T E L fut Belaud, la gente beste
 Qui des pieds jusques à la teste
 De telle beauté fut pourveu,
 Que son pareil on n'a point veu.
 O quel malheur ! ô quelle perte,
 Qui ne peult estre recouverte !
 O quel deuil mon ame en reçoit !
 Vray'ment la Mort, bien qu'elle soit
 Plus fiere qu'un ours, l'inhumaine,
 Si de voir elle eust pris la peine
 Un tel chat, son cueur endurcy
 En eust eu, ce croy-je, mercy ;
 Et maintenant ma triste vie
 Ne hayroit de vivre l'envie.

M A I S la cruelle n'avoit pas
 Gouffé les follastres esbas
 De mon Belaud, ny la souplesse
 De sa gaillarde gentillesse :
 Soit qu'il fautast, soit qu'il gratast ;
 Soit qu'il tournast, ou voltigeast
 D'un tour de chat, ou soit encores
 Qu'il print un rat, & or' & ores

JOACHIM DU BELLAY. 213.

Le relaschant pour quelque temps ,
S'en donnaft mille paffetemps ;

SOIT que , d'une façon gaillarde ;
Avec fa patte fretillarde
Il se frottaft le mufequin ;
Ou foit que ce petit coquin
Privé fautelaft fur ma couche ;
Ou foit qu'il ravift de ma bouche
La viande fans m'outrager ,
Alors qu'il me voyoit manger ;
Soit qu'il feift en diverses guifes
Mille autres telles mignardifes.

MON Dieu ! quel paffetemps c'estoit
Quand ce Belaud vire-voltoit
Follastre autour d'une pelote !
Quel plaisir , quand fa teste fotte ;
Suyvant fa queue en mille tours ,
D'un rouet imitoit le cours !
Ou quand , affis fur le derriere
Il s'en faisoit une jartiere ;
Et montrant l'estomac velu
De panne blanche crespelu ,
Sembloit , tant sa trongne estoit bonne
Quelque docteur de la Sorbonne !
Ou quand , alors qu'on l'animoit ,
A coups de patte il escrimoit ,

214 JOACHIM DU BELLAY.

Et puis appaisoit sa cholere
Tout soudain qu'on luy faisoit chere.

VOYLA, Magny, les passetemps
Où Belaud employoit son temps.
N'est il pas bien à plaindre donques ?
Au demeurant tu ne vis onques
Chat plus addroit, ny mieux appris
A combattre rats & fouris.

BELAUD sçavoit mille manieres
De les surprendre en leurs tefnieres ;
Et lors leur falloit bien trouver
Plus d'un pertuis, pour se sauver :
Car onques rat, tant fust il vifte,
Ne se vid sauver à la fuyte
Devant Belaud. Au demeurant
Belaud n'estoit pas ignorant :
Il sçavoit bien, tant fut traictable ;
Prendre la chair dessus la table ;
J'entens, quand on luy presentoit ;
Car autrement il vous grattoit,
Et avec la patte friande
De loing muguetoit la viande.

BELAUD n'estoit point mal-plaisant ;
Belaud n'estoit point mal-faisant ;

JOACHIM DU BELLAY. 215

Et ne fait onq' plus grand dommage
Que de manger un vieux fromage ,
Une linotte , & un pinson ,
Qui le faschoient de leur chanson.

» Mais quoy, Magny, nous-mesmes hommes
» Parfaicts de tous poincts nous ne som-
mes.

BELAUD n'estoit point de ces chats
Qui nuit & jour vont au pourchas ,
N'ayant soucy que de leur panse :
Il ne faisoit si grand despense ;
Mais estoit sobre à son repas ,
Et ne mangeoit que par compas.

A U S S I n'estoit-ce sa nature
De faire par tout son ordure ,
Comme un tas de chats , qui ne font
Que gaster tout par où ils vont.
Car Belaud , la gentile beste ,
Si de quelque acte moins qu'honneste
Contrainct possible il eut esté ,
Avoit bien ceste honnesteté
De cacher dessous de la cendre
Ce qu'il estoit contrainct de rendre.

BELAUD me servoit de jouet :
Belaud ne floit au rouet ,

216. JOACHIM DU BELLAY.

Grommelant une letanie
De longue & fascheuse harmonie;
Ains se plaignoit mignardement
D'un enfantin myaudement.

BELAUD (que j'aye souvenance)
Ne me fait onq' plus grand' offense
Que de me reveiller la nuit ,
Quand il entr'oyoit quelque bruit
De rats qui rongeoient ma pailleffe :
Car lors il leur donnoit la chasse ,
Et si dextrement les happoit ,
Que jamais un n'en eschappoit.

M A I S , las ! depuis que cette fiere
Tua de sa dextre meurtriere
La seure garde de mon corps ,
Plus en seureté je ne dors ;
Et or' , ô douleurs nompareilles !
Les rats me mangent les oreilles ;
Mesmes tous les vers que j'escris
Sont rongez de rats & souris.

V R A Y' M E N T les Dieux sont pitoyables
Aux pauvres humains miserables ,
Tousjours leur annonçant leurs maux ,
Soit par la mort des animaux ,

Ou

Ou soit par quelque autre presage,
Des cieux le plus certain message.

LE jour que la sœur de Cloton
Ravit mon petit Peloton,
Je dis, j'en ay bien souvenance,
Que quelque maligne influence
Menassoit mon chef de là-hault;
Et c'estoit la mort de Belaud:
Car quelle plus grande tempeste
Me pouvoit fouldroyer la teste?

BELAUD estoit mon cher mignon;
Belaud estoit mon compagnon
A la chambre, au liêt, à la table;
Belaud estoit plus accointable
Que n'est un petit chien friand,
Et de nuit n'alloit point criand
Comme ces gros marcoux terribles
En longs miaudemens horribles:
Aussi le petit mitouard
N'entra jamais en matouard;
Et en Belaud, quelle disgrâce!
De Belaud s'est perdu la race.

QUE pleust à Dieu, petit Belon,
Que j'eusse l'esprit assez bon,
Tome I.

218 JOACHIM DU BELLAY.

De pouvoir en quelque beau style
Blafonner ta grace gentile ,
D'un vers aussi mignard que toy !
Belaud , je te promets ma foy ,
Que tu vivrois , tant que sur terre
Les chats aux rats feront la guerre.



RON S A R D.

PIERRE RONSARD , fils de *Louis Ronsard* , Chevalier de l'Ordre de saint Michel , & de *Jeanne de Chaudrier* , étoit originaire de Hongrie & de Bulgarie. Un cadet de sa maison fit une Compagnie de jeunes Gentilshommes , qu'il amena au service de Philippe de Valois qui avoit guerre avec l'Angleterre ; & c'est de-là qu'est venue la branche de l'illustre *Ronsard*. Il naquit au château de la Poissonniere en Vendomois , le samedi 11 de septembre 1524. Il fut élevé au College de Navarre : mais ayant témoigné du dégoût pour l'étude , on le mit Page chez François , Dauphin , Fils aîné de François I. Il entra de-là au service du Duc d'Orleans second Fils de ce Prince, qui, pour le faire voyager, le donna à Jacques Stuard Roi d'Ecosse, qui étoit venu épouser Magdelaine de Fran-

ce : il demeura en Ecoſſe deux ans & ſix mois. A ſon retour en France , le Duc d'Orléans ſon ancien maître l'employa en diverſes Négociations. La converſation qu'il eut avec Baif à ſon voyage de Spire , & ſa propre inclination , le rengagerent dans l'étude. *Ronsard* gagna à Toulouſe , ſous le règne d'Henry II , le prix des Jeux-Floraux , qui ont été inſtitués par ſept bourgeois de la même ville en 1323 : mais comme le prix de l'Eglantine * parut trop petit pour un homme d'un auffi grand mérite que *Ronsard* , le Parlement de Toulouſe , conjointement avec tous les gens de qualité de ce tems-là , & le fameux Pibrac , firent faire une Minerve d'argent maſſif d'un fort grand prix , qu'ils lui envoyèrent. *Ronsard* la donna au Roi , qui la reçut avec plaifir. Il fit enfuite un voyage en Italie ; il y devint malade & un peu ſourd.

* Une fleur d'argent , qui reſſembloit à une roſe & qu'on appelle en Latin *Rosa canina*,

Le fameux Daurat, son cher ami, lui persuada de quitter la profession des armes, & de se donner entièrement à l'étude. Il apprit Virgile par cœur; il traduisit ensuite le *Plutus* d'Aristophane, & célébra durant dix ans les charmes de Cassandre sa première maîtresse, dont il devint amoureux à Blois étant auprès du Duc d'Anjou qui l'aimoit fort. Mais dans la suite de sa vie, la Reine ayant dis en sa présence qu'il falloit, à l'exemple de Petrarque, purifier ses amours; il chanta la gloire d'Helene de Sugerès, qui étoit une des Filles d'Honneur de la Reine, & pria le Cardinal du Perron de faire une préface au commencement de ces Poësies galantes-cy, dans laquelle il le conjuroit de dire qu'il avoit aimé cette fille honnêtement. Le Cardinal lui répondit qu'au lieu de préface il n'y avoit qu'à mettre le portrait * d'Helene de Sugerès au

* Parce qu'elle étoit laide.

commencement de son livre. Il fut beaucoup estimé d'Henry II, de François II, mais particulièrement de Charles IX qui aimoit la Poësie, s'entretenoit souvent avec lui, & lui écrivoit aussi en vers. Il suivit ce Prince à Bayonne, à la célèbre entrevue de la Reine Elizabeth, femme de Philippe II Roy d'Espagne, avec la Cour de France; & Charles IX, pour l'honorer davantage, voulut que *Ronsard* logeât dans son Palais, & le suivit par tout. Il accompagna ce Prince à sa dangereuse retraite de Meaux à Paris. La Reine d'Angleterre lui envoya un diamant de grand prix; & Marie Stuard Reine d'Ecosse, qui dans sa prison lisoit ses ouvrages pour charmer sa douleur, lui fit présent de plusieurs beaux vases d'orfèvrerie, entre lesquels il y en avoit un où le mont Parnasse étoit représenté, avec cette inscription :

A Ronsard l'Apollon de la source des Muses.

RONSARD étoit assez sçavant : mais comme il fut le premier en France qui entreprit de faire de grandes pièces de Poësie , il ne put donner à ses ouvrages toute la perfection nécessaire. L'affectation qu'il avoit de faire paroître de l'érudition dans ses vers, a beaucoup contribué à les rendre durs & peu intelligibles. Il mourut à son Prieuré de Saint Cosme-lès-Tours, qui étoit un de ses bénéfices, le 27 décembre 1585. Il jouissoit des Prieurés de Croixval & de Saint Cosme. C'est le Poëte de France qui a le plus fait de Poësie galante. Il a été loué de tous les Critiques de son tems , & on lui peut donner encore aujourd'hui la qualité de Prince des Poëtes qui ont paru jusqu'à *Malherbe*. Ses Hymnes & ses Odes sont les meilleures pieces de ses ouvrages. On prétend que c'est lui qui a introduit le premier en France ce genre de Poësie. Le sçavant *Jules Scaliger* lui a dé-

dié un ouvrage , comme au premier Poëte de France. Ce qui a contribué beaucoup à l'estime générale que tout le monde avoit pour *Ronsard*, c'est qu'il étoit beau, bien fait, de bonne mine ; & outre ces belles qualités , il aimoit la Musique , chantoit agréablement , & étoit fort libéral.





RONSARD.

S O N N E T.

DE D A N S un pré je veis une Naïade ,
Qui comme fleur marchoit dessus les fleurs ,
Et mignottoit un bouquet de couleurs ,
Echevelée , en simple verdugade.

DE son regard ma raison fut malade ,
Mon front pensif, mes yeux chargez de pleurs ;
Mon cœur transi : Tel amas de douleurs
En ma franchise imprima son œillade.

LA je senty dedans mes yeux couler
Un doux venin , subtil à se mesler ,
Où l'ame sent une douleur extrême.

PO U R ma santé je n'ay point immolé
Bœufs ny brebis : mais je me suis brulé
Au feu d'Amour , victime de moy-mesme.

S O N N E T.

QUAND ma maistresse au monde print naissance,
 Honneur, Vertu, Grace, Sçavoir, Beauté,
 Eurent debat avec la Chasteté,
 Qui plus auroit sur elle de puissance.

L'UNE vouloit en avoir jouissance,
 L'autre vouloit l'avoir de son costé:
 Et le debat immortel eust esté
 Sans Jupiter qui fit faire silence.

FILLES, dit-il, ce ne seroit raison
 Qu'une vertu tinst toute une maison:
 Pour-ce je veux qu'appointement on face.

L'ACCORD fut fait : & plus soudainement
 Qu'il ne l'eut dit, toutes également
 En son beau corps pour jamais eurent place.



S O N N E T.

EN ma douleur , malheureux , je me plais,
Soit quand la nuit les feux du ciel augmente ,
Ou quand l'Aurore en-jonche d'amaranthe
Le jour mêlé d'un long fleurage espais

D'UN joyeux dueil mon esprit je repais ;
Et quelque part où seulet je m'absente ,
Devant mes yeux je voy tousjours présente
Celle qui cause & ma guerre & ma paix.

P O U R l'aimer trop , également j'endure
Or' un plaisir , or' une peine dure ,
Qui d'ordre égal viennent mon cœur saisir :

BREF, d'un tel miel mon absinthe est si pleine,
Qu'autant me plaist le plaisir que la peine ,
La peine autant comme fait le plaisir.



S O N N E T.

VOICY le bois que ma sainte Angelette
 Sur le printemps resjouist de son chant :
 Voicy les fleurs où son pied va marchant
 Quand à soy mesme elle pense seulette :

VOICY la prée & la rive mollette ,
 Qui prend vigueur de sa main la touchant ,
 Quand pas à pas en son sein va cachant
 Le bel émail de l'herbe nouvelette.

ICY chanter , là pleurer je la vy ,
 Icy sourire ; & là je fu ravy
 De ses discours par lesquels je des-vie :

ICY s'asseoir , là je la vy danser.
 Sus le mestier d'un si vague penser
 Amour ourdit les trames de ma vie.



S O N N E T.

AMOUR & Mars sont presque d'une sorte,
L'un en plein jour, l'autre combat de nuit ;
L'un aux rivaux, l'autre aux gendarmes nuit ;
L'un rompt un huis, l'autre rompt une porte ;

L'UN finement trompe une ville forte ;
L'autre coïment une maison seduit ;
L'un le butin, l'autre le gain poursuit ;
L'un des-honneur, l'autre dommage apporte ;

L'UN couche à terre, & l'autre gît souvent
Devant un huis à la froideur du vent ;
L'un boit mainte eau, l'autre boit mainte larme ;

MARS va tout seul, les Amours vont tous seuls ;
Qui voudra donc ne languir paresseux,
Soit l'un ou l'autre, amoureux ou gendarme ;



S O N N E T.

DÉPUIS le jour que captif je souspire,
 Comme un serpent l'an s'est tourné sept fois;
 (Sous astre tel je pris l'haim) toutesfois
 Plus qu'au premier ma fièvre me martyre.

QUAND je soulois en mon estude lire
 Du Florentin les lamentables vois,
 Comme incredule alors je ne pouvois,
 En le mocquant, me contenir de rire.

JE ne cuidoy, tant novice j'estoy,
 Qu'homme eust senti ce que je ne sentoy,
 Pensant l'amour estre œuvre d'escritoire.

MAIS l'archerot qui de moy se fascha,
 Pour me punir, un tel traict me cacha
 Dedans le cœur, qu'il me le fit bien croire.



SONNET.

MA Muse estoit blasinée à son commencement
 D'apparoistre trop haute au simple populaire :
 Maintenant des-enflée on la blasme au contraire ,
 Et qu'elle se desinent parlant trop bassement.

TOY de qui le labour enfante doctement
 Des livres immortels , dy-moy , que doy-je faire ?
 Dy-moy (car tu sçais tout) comme doy-je com
 plaire
 A ce monstre testu divers en jugement ?

QUAND je tonne en mes vers , il a peur de me lire ,
 Quand ma voix se rabaisse , il ne fait qu'en mesdire
 Dy moy de quel lien , force , tenaille , ou clous ,

TIFNDRAY-je ce Proté qui se change à tous coups ?
 Tyard , je t'enten bien ; il le faut laisser dire ,
 Et nous rire de luy comme il se rit de nous.



S O N N E T.

JE veux , me souvenant de ma gentille amie ,
Boire ce soir d'autant : & pour ce , Corydon ,
Fay remplir mes flacons , & verse à l'abandon
Du vin pour resjouir toute la compagnie.

SOIT que m'amie ait nom ou Cassandre ou Marie ;
Neuf fois je m'en vay boire aux lettres de son nom ,
Et toy , si de ta belle & jeune Madelon ,
Belleau , l'amour te poind , je te pri' , ne l'oublie.

A P P O R T E ces bouquets que tu m'avois cueillis ;
Ces roses , ces œillets , ce jasmin & ces lis ;
Attache une couronne à l'entour de ma teste.

GAIGNONS ce jour icy , trompons nostre trespas :
Peut estre que demain nous ne reboirons pas.
S'attendre au lendemain n'est pas chose trop prestee



SONNET.

S O N N E T.

JE ne suis variable , & si ne veux apprendre
Le mestier d'inconstance ; aussi ce n'est qu'esmoy.
Je ne dy pas , si Jane estoit prise de moy ,
Que tost je n'oubliaffe & Marie & Cassandre.

JE ne suis pas celuy qui veut Pâris reprendre
D'avoir manqué si tost à Pegasis de foy ,
Plustost que d'accuser ce jeune enfant de Roy
D'avoir changé d'amour , je voudrois le defendre.

POUR ne garder long tems sa fotte loyauté ,
Il fit bien de ravir cette jeune beauté ,
Bien qu'à sa propre ville elle fust malheureuse.

L'A M A N T est bien novice , & son art il apprend ,
Quand il trouve son mieux si son mieux il ne prend ,
Sans grisonner au sein d'une vielle amoureuse.



SONNET.

AMOUR est un charmeur : Si je suis une année
 Avecques ma maistresse à babiller tousjours,
 Et à luy raconter quelles sont mes amours,
 L'an me semble plus court qu'une courte journée.

SI quelque tiers survient, j'en ay l'ame gênée,
 Ou je deviens muet, ou mes propos sont lourds,
 Au milieu du devis s'esgarent mes discours,
 Et tout ainsi que moy ma langue est estonnée.

MAIS quand je suis tout seul auprès de mon plaisir,
 Ma langue interpretant le plus de mon desir,
 Alors de caqueter mon ardeur ne fait cesse ;

JE ne fais qu'inventer, que conter, que parler :
 Car pour estre cent ans auprès de ma maistresse,
 Cent ans me sont trop cours, & ne m'en puis aller.



SONNET.

POUR retenir un amant en servage ,
Il faut aimer , & non diffimuler ;
De mesme flamme amoureuse bruler ;
Et que le cœur soit pareil au langage ;

TOUSJOURS un ris , tousjours un bon visage ;
Tousjours s'escrire & s'entre-consoler :
Ou qui ne peut escrire ny parler ,
A tout le moins s'entre-voir par message.

IL faut avoir de l'amy le portraict ,
Cent fois le jour en rebaiser le traict ;
Que d'un plaisir deux ames soient guidées .

DEUX corps en un rejoincts en leur moitié .
Voila les poincts qui gardent l'amitié ,
Et non pas vous qui n'aimez qu'en idées .



Elegie du Printemps à la sœur d'Astrée.

PRINTEMPS, fils du Soleil, que la Terre arroufée
 De la fertile humeur d'une douce rousée,
 Au milieu des œillets & des roses conçeut,
 Quand Flore entre ses bras nourrice vous receut,
 Naïfsez, croïfsez, Printemps, laissez vous apparoiſtre.
 En voyant Ifabeau, vous pourrez vous cognoiſtre:
 Elle eſt voſtre mirouer, & deux lis assemblez
 Ne ſe reſſemblent tant que vous entre-ſemblez:
 Tous les deux n'eſtes qu'un, c'eſt une meſme choſe,
 La roſe que voicy reſſemble à ceſte roſe,
 Le diamant à l'autre, & la fleur à la fleur:
 Le Printemps eſt le frere, Ifabeau eſt la ſœur.

ON dit que le Printemps, pompeux de ſa ri cheſſe,
 Orgueilleux de ſes fleurs, enflé de ſa jeuneſſe,
 Logé comme un grand prince en ſes vertes maiſons,
 Se van to it le plus beau de routes les ſaiſons,
 Et ſe glorifiant le conto it à Zephyre.
 Le Ciel en fut marry, qui ſoudain le vint dire
 A la mere Nature. Elle, pour r'abaïſſer
 L'orgueil de cet enfant, va par tout r'amaffer
 Les biens qu'elle ſerroit de mainte & mainre année.

QUAND elle eut ſon eſpargne en ſon moule or
 donnée,

La fit fondre, & versant ce qu'elle avoit de beau,
 Miracle ! nous fit naistre une belle Isabeau,
 Belle Isabeau de nom, mais plus belle de face,
 De corps belle & d'esprit, des trois Graces la grace.
 Le Printemps estonné, qui si belle la voit,
 De vergongné la fièvre en son cœur il avoit :
 Tout le sang luy bouillonne au plus creux de ses
 veines ;

Il fit de ses deux yeux saillir mille fontaines ;
 Souspirs dessus souspirs, comme feu, luy sortoient ;
 Ses muscles & ses nerfs en son corps luy batoient :
 Il devint en jaunisse ; & d'une obscure nue
 La face se voila, pour n'estre plus connue.

ET quoy ! disoit ce Dieu, de honte furieux,
 Ayant la honte au front & les larmes aux yeux,
 Je ne fers plus de rien ; & ma beauté premiere
 D'autre beauté vaincue a perdu sa lumiere !
 Un autre tient ma place ; & ses yeux en tout temps
 Font aux hommes, sans moy, tous les jours un
 Printemps !

Et mesme le Soleil plus longuement retarde
 Ses chevaux sur la terre, à fin qu'il la regarde ;
 Il ne veut qu'à grand' peine entrer dedans la mer ;
 Et se faisant plus beau fait semblant de l'aimer !
 Elle m'a desrobé mes graces les plus belles,
 Mes œillets & mes lis, & mes roses nouvelles,
 Ma jeunesse, mon teint, mon fard, ma nouveauté ;

Et diriez, en voyant une telle beauté,
 Que tout son corps ressemble une belle prairie
 De cent mille couleurs au mois d'avril fleurie.
 Bref, elle est toute belle; & rien je n'apperçoy
 Qui la puiffè égaler, seule semblable à foy.
 Le beau trait de son œil seulement ne me touche;
 Je n'aime seulement ses cheveux & sa bouche,
 Sa main qui peut d'un coup & bleffer & guarir:
 Sur toutes ses beautez son fein me fait mourir.
 Cent fois ravy je pense, & si ne fçaurois dire
 De quelle veine fut emprunté le porphyre
 Et le marbre poli dont Amour l'a basti;
 Ny de quels beaux jardins son œillet est sorti,
 Qui donna la couleur à sa jeune mammelle,
 Dont le bouton ressemble une fraize nouvelle,
 Verdelot, pommelé, des Graces le fejour.
 Venus & ses enfans volent tout à l'entour,
 La douce Mignardise, & les douces Blandices,
 Et tout cela qu'Amour inventa de delices.
 Je m'en vay, furieux, fans raison ny conseil:
 Je ne fçaurois souffrir au monde mon pareil.

AINSI disoit ce Dieu tout remply de vergongne.
 Voila pourquoy de nous si long temps il s'eflongne.
 Craignant vostre beauté dont il est surpassé,
 Ayant quitté la place à l'Hyver tout glacé,
 Il n'ose retourner. Retourne, je te prie,
 Printemps, pere des fleurs. Il faut qu'on te marie

A la belle Ifabeau : car vous apparier ,
 C'est aux mêmes beautez les beautez marier ,
 Les fleurs avec les fleurs : de si belle alliance
 Naistra de siecle en siecle un Printemps en la
 France.

P O U R douaire certain tous deux vous promettez
 De vous entre-donner vos fleurs & vos beautez,
 Afin que vos beaux ans , en despit de vieillesse ,
 Ainsi qu'un renouveau soient tousjours en jeunesse.

S O N N E T.

TANT de fois s'appointer , tant de fois se fa-
 cher ;
 Tant de fois rompre ensemble , & puis se renouer ;
 Tantost blasmer amour , & tantost le louer ;
 Tant de fois se fuir , tant de fois se chercher ;

 TANT de fois se monstrier , tant de fois se cacher ;
 Tantost se mettre au joug , tantost le secouer ;
 Advouer sa promesse , & la desadvouer ,
 Sont signes que l'amour de près nous vient tou-
 cher.

L'INCONSTANCE amoureuse est marque d'amitié :
 Si donc , tout à la fois avoir haine & pitié,
 Jurer , se parjurer , serments faitts & deffaitts ,

ESPERER sans espoir , confort sans reconfort ,
 Sont vrais signes d'amour , nous entr'aimons bien
 fort :

Car nous avons tousjours ou la guerre ou la paix.

S O N N E T.

PUIS qu'elle est toute hyver , toute la mesme
 glace ,

Toute neige , & son cœur tout armé de glaçons ,
 Qui ne m'aime , sinon pour avoir mes chansons ,
 Pourquoi suy-je si fol que je ne m'en délance ?

DEQUOY me sert son nom , sa grandeur & sa race ,
 Que d'honneste servage & de belles prisons ?
 Maistresse , je n'ay pas les cheveux si grisons ,
 Qu'une autre de bon cœur ne prenne vostre place.

AMOUR , qui est enfant , ne cele verité :
 Vous n'estes si superbe ou si riche en beauté ,
 Qu'il faille desdaigner un bon cœur qui vous aime.

R'ENTRER

R'ENTRER en mon avril desormais je ne puis :
 Aimez-moy, s'il vous plaist, grison comme je suis ;
 Et je vous aimeray quand vous serez de mesme.

S O N N E T.

VOICY le mois d'avril, où nasquit la merveille
 Qui fait en terre foy de la beauté des cieux ,
 Le miroer de vertu , le soleil de mes yeux ,
 Seule phenix d'honneur qui les ames resveille.

LES œillets & les lis & la rose vermeille
 Servirent de berceau ; la Nature & les Dieux
 La regarderent naistre ; & d'un soin curieux
 Amour, enfant comme elle, alaiçta sa pareille.

LES Muses, Apollon & les Graces estoient
 Tout à l'entour du list, qui à l'envy jettoient
 Des fleurs sur l'Angleterre. Ah ! ce mois me convie

D'ESLEVER un autel, & suppliant Amour
 Sanctifier d'avril le neufiesme jour,
 Qui m'est cent fois plus cher que celuy de ma vie

S O N N E T.

DOUX desdains ; douce amour d'artifice cachée ;
 Doux courroux enfantin , qui ne garde son cœur ;
 Doux d'endurer passer un long tems en langueur ,
 Sans me voir , sans m'escire , & faire la faschée ;

DOUCE amitié , souvent perdue & recherchée ;
 Doux de tenir d'entrée une douce rigueur ,
 Et sans me saluer me tenir en langueur ,
 Et feindre qu'autre part on est bien empeschée ;

DOUX entre le despit & entre l'amitié ,
 Dissimulant beaucoup , ne parler qu'à moitié ,
 Mais m'appeller volage & prompt de fantaisie ;

BLASMER ma conscience , & douter de ma foy ;
 Injure plus mordante au cœur je ne reçoÿ :
 Car douter de ma foy , c'est crime d'herésie.



S O N N E T.

AMOUR a tellement ses flèches enfermées
 En mon ame, & ses coups y sont si bien enclos,
 Qu'Helene est tout mon cœur, mon sang & mes
 propos,
 Tant j'ay dedans l'esprit ses beautez imprimées.

SI les François avoient les ames allumées
 D'amour ainsi que moy, nous serions à repos :
 Les champs de Montcontour n'eussent pourry nos os,
 Ny Dreux, ny Jazeneuf n'eussent veu nos armées.

VENUS, va mignarder les moustaches de Mars ;
 Conjure ton guerrier par tes benigns regards,
 Qu'il nous donne la paix, & de tes bras l'enferre :

PREND pitié des François, race de tes Troyens,
 Afin que nous faisons, en paix, la mesme guerre
 Qu'Anchise te faisoit sur les monts Idéens.



MADRIGAL.

SI c'est aimer, Madame, & de jour & de nuit
 Resver, songer, penser le moyen de vous plaire,
 Oublier toute chose, & ne vouloir rien faire
 Qu'adorer & servir la beauté qui me nuit;

SI c'est aimer, de suivre un bonheur qui me fuit;
 De me perdre moy-mesme, & d'estre solitaire,
 Souffrir beaucoup de mal, beaucoup craindre &
 me taire,
 Pleurer, crier mercy, & m'en voir esconduit :

SI c'est aimer, de vivre en vous plus qu'en moi-
 mesme,
 Cacher d'un front joyeux une langueur extrême,
 Sentir au fond de l'ame un combat inegal,
 Chaud, froid, comme la fièvre amoureuse me traite,
 Honteux, parlant à vous, de confesser mon mal ;

SI cela e'est aymer, furieux je vous ayme,
 Je vous ayme; & sçay bien que mon mal est fatal:
 Le cœur le dit assez, mais la langue est muette,



SONNET.

AMOUR est sans milieu, c'est une chose extrême
Qui ne veut (je le sçai) de tiers ny de moitié :
Il ne faut point trancher en deux une amitié.
Un est nombre parfait , imparfait le deuxiesme.

J'AIME de tout mon cœur : je veux aussi qu'on
m'aime.

Le desir au desir d'un nœud ferme lié
Par le temps ne s'oublie , & n'est point oublié ;
Il est tousjours son tout contenté de soy-mesme.

MON ombre me fait peur ; & jaloux je ne puis
Avoir un compagnon , tant amoureux je suis ,
Et tant je m'essencie en la personne aimée.

L'AUTRE amitié ressemble aux enfans sans raison :
C'est se feindre une flame , une vaine prison ,
Où le feu contrefait ne rend qu'une fumée.



S O N N E T.

AU milieu de la guerre , en un siecle sans foy,
 Entre mille procez , est-ce pas grand folie
 D'escrire de l'Amour ? De manotes on lie
 Les fols qui ne sont pas si furieux que moy.

GRISON & maladif , r'entrer deffous la loy
 D'Amour , ô quelle erreur ! Dieux , merci je vous
 crie.

Tu ne m'es plus Amour ; tu m'es une Furie ,
 Qui me rend fol , enfant , & sans yeux comme toy.

VOIR perdre mon pays , proye des adversaires ,
 Voir en nos estendars les fleurs de liz contraires,
 Voir une Thebayde , & faire l'amoureux !

JE m'en vais au Palais : adieu , vieilles Sorcieres ;
 Muses , je prens mon sac. Je seray plus heureux
 En gagnant mes procez , qu'en suivant vos rivieres.



S O N N E T.

SI la beauté se perd, fais en part de bonne heure,
 Tandis qu'en son printemps tu la vois fleuronner :
 Si elle ne se perd, ne crain point de donner
 A tes amis le bien qui tousjours te demeure.

VENUS, tu devrois estre en mon endroit meilleure,
 Et non dedans ton camp ainsi m'abandonner :
 Tu me laisses toy mesme esclave emprisonner
 Ez mains d'une cruelle où il faut que je meure ;

TU as changé mon aise & mon doux en amer.
 Que devoij-je esperer de toy, germe de mer,
 Sinon toute tempeste ? & de toy qui es femme

DE Vulcan, que du feu ? de toy, garce de Mars,
 Que couteaux, qui sans cesse environnent mon ame
 D'orages amoureux, de flâmes & de dars ?



SONNET.

QUAND vous serez bien vieille au soir, à la
 chandelle,
 Assise auprès du feu, devisant & filant,
 Direz, chantant mes vers, en vous esmerveillant :
 Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.

LORS vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
 Desja sous le labour à demi sommeillant,
 Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle resveillant,
 Benissant vostre nom de louange immortelle.

J E seray sous la terre, & fantosme sans os
 Par les ombres myrtheux je prendray mon repos :
 Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

REGRETTANT mon amour & vostre fier desdain.
 Vivez, si m'en croyez ; n'attendez à demain :
 Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.



SONNET.

C**ELLE** de qui l'Amour vainquit la fantaisie ;
Que Jupiter conceut sous un Cygne emprunté ,
Ceste sœur des Jumeaux , qui fit par sa beauté
Opposer toute Europe aux forces de l'Asie ,

DISOIT à son miroir , quand elle vit faisie
Sa face de vieillesse & de hyeuseté :
Que mes premiers maris^s insensez ont esté
De s'armer pour jouir d'une chair si moisie !

DIEUX , vous estes jaloux & pleins de cruauté !
Des dames sans retour s'en-vole la beauté :
Aux serpens tous les ans vous ostez la vieillesse.

AINSI disoit Helene , en remirant son teint.
Cest exemple est pour vous ; cueillez vostre jeunesse :
Quand on perd son avril, en octobre on s'en plaint.



S O N N E T.

JE ne serois marry, si tu contoïs ma peine,
De conter tes degrez recontez tant de fois.
Tu loges au sommet du palais de nos Rois :
Olympe n'avoit pas la cime si hautaine.

JE pers à chaque marche & le pouls & l'haleine ;
J'ay la sueur au front, j'ay l'estomac penthois,
Pour ouyr un nenny, un refus, une vois
De desdain, de froideur, & d'orgueil toute pleine.

TU es, comme Déesse, affise en très-haut lieu ;
Pour monter en ton ciel je ne suis pas un Dieu.
Je feray de la cour ma plainte coustumiere,

T'ENVOYANT jusqu'en haut mon cœur devotieux.
Ainsi les hommes font à Juppiter priere :
Les hommes font en terre, & Juppiter aux cieux.



E L E G I E.

SIX ans estoient coulez , & la septiesme année
 Estoit presque entiere en ses pas retournée ,
 Quand , loin d'affection , de desir & d'amour ,
 En pure liberté je passois tout le jour ;
 Et , franc de tout soucy qui les ames devore ;
 Je dormois dès le soir jusqu'au poinct de l'Aurore.
 Car , seul maistre de moy , j'allois , plein de loisir,
 Où le pied me portoit , conduict de mon desir ,
 Ayant tousjours ès mains , pour me servir de guide ,
 Aristote , ou Platon , ou le docte Euripide ,
 Mes bons hostes muets , qui ne faschent jamais .
 Ainsi que je les prens , ainsi je les remais :
 O douce compagnie & utile & honneste !
 Un autre , en caquetant , m'estourdiroit la teste .

PUIS du livre ennuyé , je regardois les fleurs ;
 Feuilles , tiges , rameaux , especes , & couleurs ,
 Et l'entrecouplement de leurs formes diverses
 Peintes de cent façons , jaunes , rouges & perses ;
 Ne me pouvant saouler , ainsi qu'en un tableau ,
 D'admirer la Nature , & ce qu'elle a de beau :
 Et de dire , en parlant aux fleurettes escloses :
 Celuy est presque Dieu qui cognoist toutes choses ,

Esloigné du vulgaire , & loin des courtizans ;
De fraude & de malice impudens artizans.

TANTOST j'errois feulet par les forests sauvages ;
Sur les bords enjonchez des peinturez rivages ,
Tantost par les rochers reculez & deserts ,
Tantost par les taillis , verte maison des cerfs.

J'AIMOIS le cours suivy d'une longue riviere ;
Et voir onde sur onde allonger sa carriere ,
Et flot à l'autre flot en roulant s'attacher ;
Et pendu sur le bord me plaisoit d'y pescher ;
Estant plus resjouy d'une chassè muette
Troubler des escaillez la demeure secrette ,
Tirer avecq' la ligne en tremblant emporté
Le credule poisson prins à l'haim apasté ,
Qu'un grand prince n'est aise ayant prins à la chassè
Un cerf qu'en haletant tout un jour il pourchassè.
Heureux , si vous eussiez , d'un mutuel esmoy ,
Prins l'apast amoureux aussi bien comme moy ,
Que tout seul j'avallay , quand par trop desireuse
Mon ame en vos yeux beut la poison amoureuse !

PUIS alors que Vesper vient embrunir nos yeux ;
Attaché dans le ciel je contemple les cieux ,
En qui Dieu nous escrit en notes non obscures
Les sorts & les destins de toutes creatures.

Car luy , en desdaignant (comme font les humains)
D'avoir encre & papier & plume entre les mains ,
Par les astres du ciel , qui font ses caracteres ,
Les choses nous predict & bonnes & contraires :
Mais les hommes , chargez de terre & du trespas ,
Mesprisent tel escrit , & ne le lisent pas.

OR le plus de mon bien , pour decevoir ma peine .
C'est de boire à longs traits les eaux de la fontaine
Qui de vostre beau nom se brave , & en courant
Par les prez vos honneurs va tousjours murmurant ,
Et la Royne se dit des eaux de la contrée :
Tant vaut le gentil soin d'une Muse sacrée ,
Qui peut vaincre la mort , & les sorts inconstans ,
Sinon pour tout jamais , au moins pour un long
temps.

Là , couché dessus l'herbe , en mes discours je pense
Que pour aimer beaucoup j'ay peu de recompense ;
Et que mettre son cœur aux dames si avant ,
C'est vouloir peindre en l'onde , & arrester le
vent :

M'asseurant toutefois qu'alors que le vieil âge
Aura comme un forcier changé vostre visage ,
Et lors que vos cheveux deviendront argentez ,
Et que vos yeux d'Amour ne seront plus hantez ,
Que tousjours vous aurez , si quelque soin vous
touche ,

En l'esprit mes escrits, mon nom en vostre bouche

MAINTENANT que voicy l'an septiesme venir,
 Ne pensez plus, Helene, en vos laqs me tenir.
 La raison m'en delivre, & vostre rigueur dure;
 Puis il faut que mon âge obeisse à nature.

S O N N E T.

QUE me servent mes vers & les sons de ma lyre,
 Quand nuit & jour je change & de mœurs & de peau,
 Pour aimer sottement un visage si beau?
 Que l'homme est mal-heureux qui pour l'amour
 souspire!

JE pleure, je me deuls, je suis plein de martyre,
 Je fay mille Sonnets, je me romps le cerveau,
 Et ne suis point aimé. Un amoureux nouveau
 Gagne tousjours ma place; & je ne l'ose dire.

M A D A M E en toute ruse a l'esprit bien appris,
 Qui tousjours cherche un autre, après qu'elle m'a
 pris.

Quand d'elle je bruslois, son feu devenoit moindre:

M A I S ores que je feins n'estre plus enflamé,
 Elle brusle de moy. Pour estre bien aimé,
 Il faut aimer bien peu, beaucoup promettre & feindre.

O D E.

MIGNONNE, allons voir si la Rose
Qui ce matin avoit descloſe
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceſte veſprée
Les plis de ſa robe pourprée,
Et ſon teint au voſtre pareil.

LAS ! voyez , comme en peu d'eſpace ,
Mignonne , elle a deſſus la place ,
Las ! las ! ſes beautez laiſſé cheoir !
O vrayement maraſtre Nature ,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin juſques au ſoir !

DONC , ſi vous me croyez , Mignonne ;
Tandis que voſtre âge fleuronne
En ſa plus verte nouveauté,
Cueillez , cueillez voſtre jeuneſſe :
Comme à ceſte fleur , la vieilleſſe
Fera ternir voſtre beauté.



A C A L L I O P E.

DESCEND du ciel Calliope, & repousse
 Tous les ennuis de moy ton nourrisson,
 Soit par ton luth, ou soit par ta voix douce,
 Et mes soucis charme de ta chanson.

Par toy je respire,
 Par toy je desiré
 Plus que je ne puis :
 C'est toy, ma Princesse,
 Qui me fais sans cesse
 Fol comme je suis.

DEDANS le ventre, avant que né je fusse,
 Pour t'honorer tu m'avois ordonné :
 Le ciel voulut que ceste gloire j'eusse
 D'estre ton chantre avant que d'estre né,
 La bouche m'agrée,
 Que ta voix sucrée
 De son miel a peu,
 Et qui sur Parnase
 De l'eau de Pegase
 Gloutement a beu.

HEUREUX celuy que ta folie affole !
 Heureux qui peut par tes traces errer !
 Celuy-

Celui-là doit d'une docte parole
Hors du tombeau tout vif se déterrer :

Pour t'avoir servie ,
 Tu as de ma vie
 Honoré le train :
 Suivant ton escole ,
 Ta douce parole
 M'eschauffa le sein.

DIEU est en nous , & par nous fait mira-
 cles :

D'accords meslez s'égaye l'Univers :
Jadis en vers se rendoient les oracles ,
Et des hauts Dieux les hymnes font en vers.

Si dès mon enfance
 Le premier de France
 J'ay pindarizé ,
 De telle entreprise
 Heureusement prise
 Je me vois prisé,

CHACUN n'a pas les Muses en partage ,
 Et leur fureur tout estomac ne poind :
A qui le Ciel a fait tel avantage ,
Veinqueur des ans son nom ne mourra
 point.

Durable est sa gloire ;
 Tousjours la mémoire

RONSARD

Sans mourir le suit ;
 Comme vent , grand erre
 Par mer & par terre
 S'escarte son bruit.

C'EST toy qui fais que j'aime les fontaines,
 Tout esloigné du vulgaire ignorant ,
 Tirant mes pas par les roches hautaines
 Après les tiens que je vais adorant.

Tu es ma lieffe ,
 Tu es ma Déesse ,
 Tu es mes souhaits :
 Si rien je compose ,
 Si rien je dispose ,
 En moy tu le fais.

DEDANS quel antre , en quel desert
 sauvage

Me guides-tu ? & quel ruisseau sacré ,
 Fils d'un rocher , me sera doux breuvage ,
 Pour mieux chanter ta louange à mon gré ?

Çà , page , ma lyre :
 Je veux faire bruire
 Ses languettes d'or ;
 La divine grace
 Des beaux vers d'Horace
 Me plaist bien encor.

MAIS tout soudain d'un haut style plus rare
 Je veux sonner le sang Hectorean ,
 Changeant le son du Dircean Pindare
 Au plus haut bruit du chantre Smyrnean.

A S A M A I S T R E S S E .

» **L**A Lune est coustumiere
 » De naistre tous les mois :
 » Mais quand nostre lumiere
 » Est éteinte une fois ,
 » Sans nos yeux resveiller
 » Faut long tems sommeiller.

TANDIS que vivons ores ,
 Un baiser donnez-moy ,
 Donnez-m'en mille encores ;
 Amour n'a point de loy :
 A sa divinité
 Convient l'infinité.

É N vous baisant , maistresse ,
 Vous m'avez entamé
 La langue chanteresse
 De vostre nom aimé.
 Quoy ! est-ce là le prix
 Du travail qu'elle a pris ?

E L L E par qui vous estes
 Déesse entre les Dieux ,
 Qui vos beautez parfaites
 Celebroit jusqu'aux cieux ,
 Ne faisant l'air sinon
 Bruire de vostre nom ?

D E vostre belle face ,
 Le beau logis d'Amour ;
 Où Venus & la Grace
 Ont choisi leur séjour ;
 Et de vostre œil , qui fait
 Le Soleil moins parfait ;

D E vostre sein d'yvoire
 Par deux ondes secous
 Elle chantoit la gloire ,
 Ne chantant rien que vous :
 Maintenant , en seignant ,
 De vous se va plaignant.

L A S ! de petite chose
 Je me plains sans raison ;
 Non de la playe enclose
 Au cœur sans guérison ,
 Que l'archer ocieux
 M'y tira de vos yeux.

O D E.

CELUY qui est mort aujourd'huy ;
Est aussi bien mort que celuy
Qui mourut aux jours du deluge ,
Autant vaut aller le premier ,
(Que de sejourner le dernier)
Devant le parquet du grand Juge.

INCONTINENT que l'homme est mort ;
Ou jamais ou long-temps il dort
Au creux d'une tombe enfouie ,
Sans plus parler , ouïr , ne voir :
» Hé ! quel bien sçauroit-on avoir
» En perdant les yeux & l'ouïe ?

OR l'ame , selon le bien fait
Qu'hostesse du corps elle a fait ,
Monte au ciel , sa maison natale :
Mais le corps , nourriture à vers ,
Dissouls de veines & de nerfs ,
N'est plus qu'une ombre sepulcrale

IL n'a plus esprit , ny raison
Emboiture , ne liaison.

Artere , poux , ny veine tendre :
 Cheveul en teste ne luy tient :
 Et qui plus est , ne luy souvient
 D'avoir j'adis aimé Cassandre.

LA Mort ne desire plus rien :
 Donc cependant que j'ay le bien
 De desirer , vif je demande
 Estre tousjours sain & dispos :
 Puis , quand je n'auray que les os ,
 Le reste à Dieu je recommande.

HOMERE est mort , Anacreon ,
 Pindare , Hesiodé & Bion ;
 Et plus n'ont souci de s'enquerre
 Du bien & du mal qu'on dit d'eux :
 Ainsi , après un siecle ou deux ,
 Plus ne sentiray rien sous terre.

MAIS dequoy sert le desirer ,
 Sinon pour l'homme martirer ?
 Le desir n'est rien que martire.
 Content ne vit le desireux ;
 Et l'homme mort est bien-heureux.
 Heureux qui plus rien ne desire !

O D E.

POURQUOY , chetif Laboureur ;
 As-tu peur d'un Empereur ,
 Qui doit bien tost , legere ombre ,
 Des morts accroistre le nombre ?
 » Ne sçais-tu qu'à tout chacun
 » Le port d'Enfer est commun ?
 » Et qu'une ame imperiale
 » Aussi tost là bas devale
 » Dans le bateau de Charon ,
 » Que l'ame d'un Bucheron ?

COURAGE , coupeur de terre !
 Ces grands foudres de la guerre ,
 Non plus que toy , n'iront pas
 Armez d'un plastron là bas
 Comme ils alloient aux batailles :
 Autant leur vaudront leurs mailles ;
 Leurs lances & leur estoc ,
 Comme à toy vaudra ton foc.

LE bon Juge Rhadamante
 Aseuré ne s'espouvante.
 Non plus de voir un harnois
 Là bas , qu'un levier de bois ;

Ou voir une fouquenie,
 Qu'une robbe bien garnie,
 Ou qu'un riche accoustrement
 D'un Roy mort pompeusement.

L'ALOUETTE.

HÉ, Dieu! que je porte d'envie
 Aux plaisirs de ta douce vie,
 Alouette, qui de l'amour
 Degoizes dès le point du jour,
 Secouant en l'air la rosée
 Dont ta plume est toute arroufée!
 Devant que Phœbus soit levé,
 Tu enleves ton corps lavé
 Pour l'essuyer près de la nue.
 Tremouffant d'une aile menue,
 Et te fourdant à petits bonds,
 Tu dis en l'air de si doux sons
 Composez de ta tirelire,
 Qu'il n'est amant qui ne desire,
 T'oyant chanter au renouveau,
 Comme toy devenir oiseau.

QUAND ton chant t'a bien amusée,
 De l'air tu tombe en fusée

Qu'une

Qu'une jeune pucelle au soir
 De sa quenouille laisse choir ,
 Quand au foyer elle sommeille ,
 Frappant son sein de son oreille ;
 Ou bien quand, en filant le jour ,
 Void celuy qui luy fait l'amour
 Venir près d'elle à l'impourveue ,
 De honte elle abaisse la veue ,
 Et son tors fuseau delié
 Loin de sa main roule à son pié.
 Ainsi tu roules , Alouette ,
 Ma doucelette mignonnette ,
 Qui plus qu'un Rossignol me plais ,
 Qui chante en un bocage espais .

T U vis sans offencer personne :
 Ton bec innocent ne moissonne
 Le froment , comme ces oiseaux
 Qui font aux hommes mille maux ,
 Soit que le bled rongent en herbe ,
 Ou soit qu'ils l'egrainent en gerbe :
 Mais tu vis , par les sillons vers ,
 De petits fourmis & de vers ;
 Ou d'une mouche , ou d'une achée
 Tu portes aux tiens la bechée ,
 A tes fils non encor ailez ,
 D'un blond duvet emmentelez .

A tort les fables des Poëtes
 Vous accusent vous, Alouettes ;
D'avoir vostre pere hay
 Jadis, jusqu'à l'avoir trahy,
 Coupant de sa teste royale
 La blonde perruque fatale,
En laquelle un poil il portoit
 En qui toute sa force estoit.
Mais quoy ! vous n'estes pas seulettes
A qui la langue des Poëtes
A fait grand tort : dedans le bois
 Le Rossignol à haute vois,
 Caché deffous quelque verdure,
 Se plaint d'eux, & leur dit injure,
 Si fait bien l'Arondelle aussi,
 Quand elle chante son coffi.
Ne laissez pas pourtant de dire
 Mieux que devant la tirelire,
 Et faites crever par despit
 Ces menteurs de ce qu'ils ont dit.

NE laissez pour cela de vivre
 Joyeusement, & de poursuivre
A chaque retour du printemps
 Vos accoustumez passetemps :
Ainsi jamais la main paillarde
D'une pastourelle mignarde,

Parmi les fillons espiant
 Vostre nouveau nid pepiant,
 Quand vous chantez, ne le desrobe,
 Ou dans sa cage, ou sous sa robe.

V I V E Z, Oiseaux, & vous hauffez
 Tousjours en l'air, & annoncez
 De vostre chant & de vostre aile
 Que le printemps se renouvelle.

S O N N E T.

B I E N que vous surpassiez en grace & en richesse
 Celles de ce pays, & de toute autre part,
 Vous ne devez pourtant, & fussiez-vous princesse,
 Jamais vous repentir d'avoir aimé Ronsard.

C'EST luy, Dame, qui peut, avecque son bel art,
 Vous afranchir des ans, & vous faire Déesse:
 Il vous promet ce bien; car rien de luy ne part
 Qui ne soit bien poli; son siecle le confesse.

VOUS me responderez, qu'il est un peu sourdaut,
 Et que c'est déplaisir en amour parler haut.
 Vous dites verité: Mais vous celez après,

QUE luy, pour vous ouyr, s'aproche à vostre oreille;
 Et qu'il baise à tous coups vostre bouche vermeille
 Au milieu des propos, d'autant qu'il en est près.

S O N N E T.

JE ne sçaurois aimer autre que vous;
 Non, Dame, non, je ne sçaurois le faire:
 Autre que vous ne me sçauroit complaire,
 Et fust Venus descendue entre nous.

VOZ yeux me sont si gracieux & dous,
 Que d'un seul clin ilz me peuvent défaire,
 D'un autre clin tout soudain me refaire,
 Me faisant vivre ou mourir en deux coups.

QUAND je serois cinq cens mille ans en vie,
 Autre que vous, ma mignonne, m'amie,
 Ne me feroit amoureux devenir :

Il me faudroit refaire d'autres veines,
 Les miennes sont de vostre amour si pleines,
 Qu'un autre amour n'y sçauroit plus tenir.



B A I F.

JEAN ANTOINE BAIF, Secrétaire de la Chambre du Roi, originaire d'Anjou, naquit à Venise l'an 1531. Il étoit fils naturel de *Lazare Baïf*, Abbé de Charoux & de Grenetiere, Maître des Requêtes, & d'une damoiselle Vénitienne, que son pere avoit connue lorsqu'il étoit Ambassadeur à Venise. Il fut élevé avec beaucoup de soin par son pere, qui le fit légitimer ; mais l'ayant perdu fort jeune, il fut abandonné à sa conduite. *Baïf* fit ses études avec *Ronsard*, & fut fort considéré de ce Poëte & des autres beaux esprits de ce tems là. Mais ce qui le distingua particulièrement, ce fut l'Académie de Musique, qu'il établit dans une maison de plaisance qu'il avoit dans un des fauxbourgs de Paris : il y faisoit ordinairement des concerts, qui lui attirerent l'estime de toute la cour ; les per-

sonnes de la première qualité se faisoient un plaisir d'y assister, & Henri III les honora de sa présence. Quoique *Baïf* eût beaucoup d'esprit & d'étude, néanmoins les critiques conviennent que son style est rude & peu naturel. Il tâcha d'introduire en France l'usage de faire des vers mesurés sans rime, à la manière des anciens Grecs & Romains; & l'Académie de Musique qu'il tenoit dans sa maison, étoit pour prendre la mesure, les nombres & la cadence de ces sortes de Vers: mais les guerres civiles & les difficultés de cet ouvrage, dissipèrent tous ces beaux projets. Il mourut l'an 1591.





B A I F.

DU MENIL LA BELLE AGNES SORELLE.

Au Seigneur Sorel.

SOREL, à qui pourroit venir plus agreable
Cette rime qu'à toy, né du sang amiable
Dont Sorelle sortit, qui me donne argument
Quand je voy sa demeure après son monument ?
Je sçay, tu l'aimeras : car ta race honorée
Reluit de la beauté d'un grand Roy désirée :
Puis (si j'ay quelque force) on verra vivre icy
Et Sorelle & Sorel, dont ma Muse a soucy.

C'EST icy le Menil, qui encore se nomme
Du nom d'Agnès la belle, & qu'encore on renomme
Pour l'amour d'un Roy Charle, & pour la mort
aussi
D'Agnès qui luy causa cet amoureux soucy.

Icy l'air gracieux & les ombres segrettes
 Temoignent aujourd'huy leurs vieilles amourettes :
 Le manoir desolé temoigne un deconfort ,
 Comme plaignant tousjours la trop hastive mort .
 Quand le dernier soupir sortit d'Agnès Sorelle ,
 Qui pour sa beauté grande eut le surnom de Belle ,
 Et peut tant meriter pour sa perfection
 Que de gagner à soy d'un Roy l'affection.

CE Roy , comme un Paris affollé d'une Heleine ,
 Du feu chaud de l'amour portant son ame pleine ,
 Estimoit presque moins perdre sa royauté ,
 Que de sa douce amie éloigner la beauté .
 Ce Roy , bien que l'Anglois troublast tout son
 Royaume ,

Jamais qu'à contre-cœur n'affubloit le heaume :
 Volontiers nonchalant de son peuple & de soy ,
 Pour mieux faire l'amour , eust quitté d'estre Roy ,
 Contant d'estre berger avecque sa bergere .
 Ce qu'en troubles si grands ne pouvant du tout faire
 Autant qu'il le pouvoit , fuyant toute grandeur ,
 Il se desrobe aux siens , & ne veult plus grand
 heur ,

Mais que sa belle Agnès ou l'embrasse ou le baise
 Ou d'amoureux devis l'entretienne à son aise :
 Tant peut une beauté, depuis qu'Amour veinqueur
 (Voire aux plus braves Rois) l'empreint dedans le
 cœur !

Soudain un bruit courut qu'une molle paresse
 L'attachoit au giron d'une belle maistresse,
 Par qui de son bon gré souffroit d'estre mené;
 Ayant perdu le cœur du tout effeminé.
 Agnès ne peut celer, en son courage digne
 De l'amie d'un Roy, reproche tant indigne;
 Mais (comme la faconde & la grace elle avoit)
 L'advertit en ces mots du bruit qui s'esmouvoit :

SIRE, puisqu'il vous plaist me faire tant de grace
 Que loger vostre amour en personne si basse,
 Sire, pardonnez moy, s'il me faut présumer
 Tant sur vostre amitié que j'ose vous aimer.
 Vous aimant, je ne puis souffrir que l'on médise
 De vostre majesté, que, pour estre surprise
 De l'amour d'une femme, on accuse d'avoir
 Mis en oubli d'un Roy l'honneur & le devoir.
 Donques, Sire, armez vous; armez vos gens de guerre;
 Delivrez vos sujets; chassez de vostre terre
 Vostre vieil ennemy. Lors bien-heureuse moy,
 Qui auray la faveur d'un magnanime Roy!
 D'un Roy victorieux estant la bien aimée,
 Je seray pour jamais des François estimée.
 Si l'honneur ne vous peut de l'amour divertir;
 Vous puisse au moins l'amour de l'honneur avertir.

ELLE tint ce propos; & sa voix amoureuse
 Du gentil Roy toucha la vertu genereuse.

Qui long temps , comme éteinte , en son cœur cro-
piffoit

Sous la flamme d'Amour , qui trop l'assoupiffoit.

A la fin la vertu s'enflamma , renforcée
Par le mesme flambeau qui l'avoit effacée.

Ainsi jadis Amour domta bien Achillès ,
Et domta bien aussi l'indomtable Herculès.

Mais après les Troyens sentirent leur puissance :

L'un de son amy mort fit cruelle vengeance ;

L'autre à Laomedon aprit qu'il ne devoit

Souiller la sainte foy que promise il avoit.

Aussi l'amour du Roy n'empescha que la gloire

De l'Anglois ne perist : car dès lors la victoire ,

Qui d'un vol incertain varioit çà & là ,

Se declarant pour nous , plus vers eux ne vola ;

Et depuis qu'il s'arma , peu-à-peu toute France

Se remit sous le joug de son obeissance.

OR ayant de nouveau deffous sa main reduit

Les Normans reconquis , pour prendre le deduit

De la chasse & des bois , de son camp se destourne ,

Et retiré l'hyver à Gemieges sejourne.

Là où la belle Agnès , comme lors on disoit ,

Vint pour luy découvrir l'emprise qu'on faisoit

Contre sa majesté : La trahison fut telle ,

Et tels les conjurez , qu'encores on les cele :

Tant y a que l'advis qu'adonc elle en donna

Fit tant , que leur dessein rompu s'abandonna.

Mais , las ! elle ne put rompre sa destinée ,
 Qui pour trancher ses jours l'avoit icy menée ;
 Où la mort la surprit. Las ! amant , ce n'estoit
 Ce qu'après tes travaux ton cœur te promettoit !
 Car tu pensois adonc recompenser au double
 L'heur , dont t'avoit privé des guerres le long
 trouble ,
 Quand la Mort t'en frustra. O Mort , celle beauté
 Devoit de sa douceur flechir ta cruauté !
 Mais la luy ravissant en la fleur de son âge ;
 Si grand que tu cuidois n'a esté ton outrage :
 Car si elle eust fourni l'entier nombre des jours
 Que luy pouvoit donner de nature le cours ,
 Ses beaux traits , son beau teint & sa belle charnure
 De la tarde vieillesse aloyent sentir l'injure ;
 Et le renom de Belle , avecque sa beauté ,
 Luy fust pour tout jamais par les hommes osté.
 Mais jusques à la mort l'ayant vu tousjours telle ,
 Ne luy peurent oster le beau renom de Belle ;
 Agnès de Belle Agnès retiendra le surnom ,
 Tant que de la beauté beauté sera le nom .



LES ROSES.

Au Sieur Guibert.

GUIBERT, qui la vertu cheris,
 Afin que l'âge avenir sçache
 Que ma Muse ingrate ne cache
 Le nom de ses plus favoris,
 Pren de ces Roses le chapeau,
 A qui ne chaleur ne gelée
 N'ostera ce qu'il a de beau,
 Pour honorer ta renommée.

AU mois que tout est en vigueur,
 Un jour que la blanche lumiere
 Poignoit, comme elle est coustumiere,
 Soufflant la piquante frescheur
 D'un petit vent qui devançoit
 Le char de l'Aube ensafranée,
 Et devancer nous avançoit
 Le chaud prochain de la journée;

L'UN chemin, puis l'autre prenant,
 Autour des planches compassées,
 A travers les sentes dressées,
 Je m'en alloy' me pourmenant.

Au point du jour m'étant levé ,
A fin que me regaillardisse ,
Dans un jardinet abreuvé
De mainte rigole fetisse.

J E vy la rosée tenir
Pendant sous les herbes penchantes ,
Et sur les simes verdissantes
Se concreer & contenir.
Je vy , dessus les choux fueillus ,
Jouster les gouttes rondelettes ,
Qui de l'eau tombant de là-sus ,
Se faisoient déjà grosselettes.

J E vy les rosiers s'ejour
Cultivez d'une façon belle.
Je vy sous la clarté nouvelle
Les fresches fleurs s'épanouir.
Des perles blanches qui pendoyent
Aux raincelets rosoyans nées ,
Leur mort du Soleil attendoyent
A ses premieres rayonnées.

L E S voyant , vous eussiez douté
Si l'Aurore son teint colore
De ces fleurs , ou si de l'Aurore
Les fleurs leur teint ont emprunté.

B A I F.

Sur la belle étoile & la fleur
 Venus pour dame est ordonnée,
 Une rosée, une couleur,
 Et une mesme matinée.

PEUT-ESTRE qu'elles n'ont qu'un flair.
 Nous sentons celuy qui est prouche:
 A nostre sens l'autre ne touche;
 Car il se perd là haut dans l'air.
 De la belle étoile & la fleur
 Venus la Déesse commune,
 Veut que l'odeur & la couleur
 En l'une & l'autre soit tout une.

ENTRE peu d'espace de tems
 Les fleurons des Roses naissantes
 Diverfement s'épaniffantes,
 Par compas se vont departans:
 L'un, de l'étrouit bouton couvert,
 Se cache sous la verde fueille;
 L'autre, par le bout entrouvert,
 Pouffe l'écarlatte vermeille:

CETUI-CY plus au large met
 La haute fime de sa pointe,
 Et l'ayant à demy déjointe
 Decouvre son pourprin sommet:

Cetuy-là se desafubloit
 Le chef de sa tenve coiffure ;
 Et déjà tout prest il sembloit
 D'étaller sa belle fueillure ;

BIEN-TOST après il a declos
 Du bouton riant l'excellence ;
 Decelant la drue semence
 Du saffran qu'il tenoit enclos.
 Luy qui tantost resplendissant
 Monstroit toute sa chevelure ,
 Le voicy , palle & flettrissant ,
 Qui perd l'honneur de sa fueillure.

J E m'emerveilloy, en pensant
 Comme l'âge ainsi larronnesse
 Ravit la fuitive jeunesse
 Des Roses, vieilles en naissant ;
 Quand voicy l'incarnate fleur ,
 Ainsi que j'en parle, s'esveille ;
 Et couverte de sa rougeur
 La terre en éclate vermeille.

D E toutes ces formes l'effet ;
 Et tant de soudaines muances ,
 Et telles diverses naissances ,
 Un jour les fait & les defait.

B A I F.

O Nature ! nous nous pleignons,
 Que des fleurs la grace est si breve,
 Et qu'aussi tost que les voyons
 Un malheur tes dons nous enleve.

AUTANT qu'un jour est long, autant
 L'âge des Roses a durée :
 Quand leur jeunesse s'est montrée,
 Leur vieillesse accourt à l'instant.
 Celle que l'étoile du jour
 A ce matin a veu naissante,
 Elle-mesme au soir de retour
 A veu la même vieillissante.

UN seul bien ces fleurettes ont :
 Combien qu'en peu de temps perissent,
 Par succès elles refleurissent,
 Et leur saison plus longue font.
 Fille, vien la Rose cueillir,
 Tandis que sa fleur est nouvelle :
 Souvien-toy qu'il te faut vieillir,
 Et que tu fletiras comme elle.



A MONSIEUR DE MAURU.

MAURU, si quelque Prométhée,
 Avec la puissance arrestée
 Par le conseil de tous les Dieux,
 De tels mots venoit me poursuivre :
 Quand seras mort, te faut revivre ;
 Il est conclu dedans les cieux :

ET quand tu viendras à renaître ;
 Tu seras lequel voudras estre ,
 Bouc , ou belier , ou chat , ou chien ;
 Homme , ou cheval , ou autre beste :
 Choisi-la sans plus , & l'arreste ;
 Et tel que tu voudras , revien :

TU n'en pourras estre delivre ;
 Car de rechef il te faut vivre ,
 C'est du Destin la dure loy :
 Choisi donc ce que tu veux estre .
 Ma foy je luy diroy : Mon maistre ,
 Tout , pourveu qu'homme je ne soy .

CAR de tous les animaux , l'homme
 Est le plus misérable , comme
 Tu l'entendras par mes raisons .
 Plus injustement il se tréte

Que nulle beste à luy fugéte ;
Malheureux en toutes saisons.

LE cheval le meilleur on pense
Avecque soing & diligence,
Plustost que celuy qui moins vaut ;
On l'espouffete, on le bouchonne ;
Avéne, foin, paille on luy donne ;
Et jamais rien ne luy défaut.

SI fusses un bon chien de chasse,
D'un seigneur tu aurois la grace,
Qui t'estimant t'honoreroit
Plus qu'un autre qui seroit pire ;
Et sçachant ta valeur élire,
Hors du chenil te tireroit.

Un coc, s'il a de l'excellance
De sa race ou de sa vaillance ;
Est mieux qu'un lâche coc traité,
Que l'on egorge ou que l'on donne :
Au bon la court on abandonne,
Où l'orge à plein poing est jetté.

MAIS l'homme, tant bon qu'il puisse estre ;
Sage, vaillant, sçavant, adestre,
Pour cela n'est plus haut monté.
Car soudain sur luy court l'envie ;
Et traifnant sa maudite vie
Gist par sa vertu rebouté.

UN flatteur d'avant tous se pousse,
 Qui, traître, de sa bouche douce
 Pipe par un langage doux.
 Le medisant après s'avance.
 Un bon artisan de mechance
 Se fait rechercher entre tous.

J'AIME donc mieux, s'il faut revivre ;
 Estre asne, que d'avoir à vivre
 Homme, dont la vertu n'a pris ;
 Pour voir devant mes yeux le pire
 Avoir tous les biens qu'il desire,
 Et le meilleur vivre à mépris.

S O N N E T.

SI ce n'est pas Amour, que sent donques mon
 cœur ?

Si c'est Amour aussi, pour dieu ! quelle chose est-ce ?
 S'elle est bonne, comment nous met elle en detresse ?
 Si mauvaise, qui fait si douce sa rigueur ?

SI j'ars de mon bon gré, d'où me vient tout ce pleur ?
 Si maugré moy, que fert que je pleure sans cesse ?
 O mal plein de plaisir ! ô bien plein de tristesse !
 O joye douloureuse ! ô joyeuse douleur !

Aa ij

O vive mort, comment peus-tu tant sur mon ame ?
Si je n'y consen point ? Mais si je m'y consen,
Me plaignant à grand tort, à grand tort je t'en blame.

AMOUR bon & mauvais, bon gré maugré, je souffre :
Heureux & malheureux & bien & mal je sen :
Je me plain de servir où moy-mesme je m'ouffre.

S O N N E T.

D AVANT qu'Amour se fist roy de mon cœur,
Je me mocquoyis & de l'arc & des fleches,
Et du carquois, des flambeaux & flammèches,
Par qui de nous on le vantoit vainqueur.

M A I S, las ! hélas ! je sen bien sa rigueur :
Or sçay-je bien, de ses traits quelles breches
Il fait aux cœurs ! dedans nos veines seches,
Or sçay-je bien, combien peut son ardeur !

AMOUR est tel que les Poëtes le feignent :
Il est tout tel que les Peintres le peignent.
Las ! j'en ay fait un miserable essay !

J E me dedy. Pardon, Amour : ta gloire
J'annonceray ; je criray ta victoire,
Chantant par tout ton pouvoir que je sçay.

S O N N E T.

ENNUYE' du travail que je souffre pour elle ;
J'estoy deliberé luy remonter le tort ,
Le tort qu'elle me fait , me refusant la mort ,
Et deniant la vie , en son amour cruelle.

MAIS si tost que je fu devant ma fiere belle ;
Elle jetta sur moy un seul regard si fort ,
Qu'il eust bien fait lacher , par son puissant effort ;
Le dard à Jupiter de sa main immortelle.

Je m'arrestay tout court : son gracieux parler ;
Et de ses yeux brillans un clair estinceler ,
M'épama devant elle en une froide image.

JE ne luy peu rien dire , & ne l'eusse voulu :
Et depuis ce moment , qui à moy m'a tollu ,
Mon mal mon bien j'estime , & mon gain mon do-
mage.



S O N N E T.

LAs ! ny pour moy les Zefirs ne ventellent ;
 Las ! ny pour moy ne gazouillent les eaux ;
 Ny pour moy , las ! maintenant les oyseaux
 Se degoisans plaifamment ne querellent :

CE n'est pour moy que les prez renouvelent ;
 Ny de verdure pour moy les arbrisseaux
 Ne parent pas leurs fleuriffans rameaux ;
 Aux champs pour moy les chevreaux ne saute-
 lent :

NY le berger de ses gayer chansons
 Sur son flageol ne reveille les sons
 Pour moy , chetif , que nul plaisir ne flate :

MA I S , fans avoir confort de mes douleurs ;
 J'ufe ma vie en cris , fouspirs & pleurs ,
 Fait ferviteur d'une maiftresse ingrate.



S O N N E T.

LE dieu Mome chagrin admiroit de Francine,
 Tôt les yeux azurins, deux astres amoureux,
 Tôt de son teint vermeil le naïf vigoureux,
 Tôt de son front benin la magesté divine,

Tôt de ses beaux sourcis la courbure ebenine ;
 Tôt son ris qui me fait heureux & malheureux,
 (Malheureux, s'elle rit de me voir langoureux ;
 Heureux, s'elle me rit d'une faveur benine.)

T A N T Ô T sa douce bouche & son divin parler,
 Tôt son corsage beau, tantôt son bel aller,
 Ses bras, ses belles mains, son sein, sa gorge rendre ;

Q U A N D se tournant vers moy : Si à ta loyauté
 Elle n'usoit (dit-il) de si grand' cruauté,
 Sur elle tout confus je n'auroy que reprendre.



S O N N E T.

O BEAUX yeux azurins ! ô regards de douceur !
 O cheveux , mes liens , dont l'estoffe j'ignore ,
 Mais dont je sen l'étreinte ! O beau front que j'adore !
 O teint qui éteindroit des roses la fraîcheur !

O ris doux & serain , qui me fondoit le cœur ;
 Doux ris , qui son beau teint modestement colore !
 O chant , qui me ravist quand je le rememore ;
 Chant , qui du plus cruel pourroit estre vaincueur !

O parler deceleur des graces de son ame ,
 Qui trop court tant de fois m'a fait sembler le jour !
 O bouche toute pleine & de sucre & de bame !

O baisers , qui m'ont fait porter bien peu d'envie
 A ce qui paist les dieux au celeste sejour !
 Vous retiendray-je point une fois en ma vie ?



S O N N E T.

S O N N E T.

MAIS, sans m'en aviser, serois-je miserable ?
 Si me tien-je content : car onques de ma vie
 Je ne senty mon cœur enpoisonné d'envie,
 Et je loue les dieux qui me font enviable.

UN plus heureux que moy, en un œuvre admirable
 De legitimes vers, son grand sçavoir deplie ;
 Et face une chanson de luy mesme accomplie,
 Autant à l'ignorant qu'au sçavant agreable.

QUAND est de moy, Nicot, je n'entrepren de faire
 Plus que Dieu ne feroit, qui ne sçauroit complaire
 A tous, soit qu'ou la pluye ou le beau temps il face.

MON but est de me plaire aux chansons que je
 chante.

Je suis bien fort content que chacun s'en contante :
 Si nul ne s'en contante, il faut que je m'en passe.



O M A belle rebelle !
 Las ! que tu m'es cruelle ,
 Ou quand d'un doux souris ,
 Larron de mes esprits ,
 Ou quand d'une parole
 Mignardetement molle ,
 Ou quand d'un regard d'yeux
 Fierement gracieux ,
 Ou quand d'un petit geste
 Tout divin , tout celeste ,
 En amoureuse ardeur
 Tu plonges tout mon cœur .

O ma belle rebelle !
 Las ! que tu m'es cruelle ,
 Quand la cuisante ardeur
 Qui me brusle le cœur
 Fait que je te demande
 A sa bruslure grande
 Un rafraichissement
 D'un baiser seulement !
 O ma belle rebelle !
 Las ! que tu m'es cruelle ,
 Quand d'un petit baiser
 Tu ne veux m'apaiser ;

Mais par tes fines ruses ,
Tousjours tu m'en refuses ,
Au lieu d'allegement
Acroissant mon tourment !

M E puisse-je un jour , dure ,
Vanger de ton injure !
Mon petit maistre Amour
Te puisse outrer un jour ;
Et pour moy langoureuse
Il te face amoureuse ,
Comme il m'a langoureux
Pour toy fait amoureux !
Alors , par ma vengeance ,
Tu auras connoissance
Quel mal fait , du baiser
Un amant refuser.
Et si je te le donne ,
Ma farouche mignonne ,
Quand plus fort le desir
S'en viendroit te saisir ,
Lors , après ma vengeance ,
Tu auras connoissance
Quel bien c'est , du baiser
L'amant ne refuser.

FRANCINE a si bonne grace,
Elle a si belle la face,
Elle a les sourcis tant beaux,
Et dessous deux beaux flambeaux,
De qui la clarté seréne
Tout heur ou m'oste ou m'améne.
La belle n'a rien de fiel;
Elle est tout sucre & tout miel;
Et l'aéine qu'elle tire
Rien que parfuns ne respire.
Son baiser délicieux,
C'est un vray nectar des dieux.
Elle est tant propre & tant nette,
Elle est en tout si parfette,
Elle devise tant bien,
Elle ne se coupe en rien.
Ce n'est qu'amours & blandices,
Mignardises & delices.
Elle sçait, pour m'enchanter,
Si doucetterment chanter,
Atrempant sa voix divine,
Les baisers de ma Meline,
Et tout cela que Ronsard
A chanté de plus mignard.
Elle sçait les mignardises
Qu'elle a de nouvel aprises.

De Tahureau tendrelét
Plus que vous mignardelét,
Elle sçait ces mignardises,
El' les a par cœur apprises,
Du chant en ravit les cieux,
Et, je croy, les feroit mieux.
Il n'est histoire ancienne
Dont elle ne se souviene;
En amours il n'y a rien
Qu'elle ne sçache fort bien.
Nulle ne fait plus d'estime
De quelque excellante rime,
Nulle ne voit mieux un vers
Quand il cloche de travers.
Qui choisiroit une amie
De graces mieux acomplie,
Quand si heureux il feroit
Qu'elle le contraindrait ?
Toutefois tousjours Peruse
Envèrs moi tousjours l'acuse;
Et m'engarder il voudroit
D'aimer en si bon endroit.
Quoy! s'il me vouloit reprendre,
Quoi! s'il me vouloit deffendre
(Mais en vain) d'aimer mes yeux,
Ou chose que j'aime mieux ?

PAUVRE BAÏF, mé fin à ta sotise ;
 Cesse d'estre amoureux ;
 Garde qu'Amour de son feu ne t'atise ;
 Et tu vivras heureux.
 Puis que Francine
 Te fait la mine
 Et te dedaigne,
 Ainçois se baigne,
 Pour son amour , à te voir langoureux ;

Laisse-la là comme chose perdue ,
 Sans en faire plus cas ;
 Et sans espoir qu'elle te soit rendue ;
 Tout soucy més en bas.
 Veux-tu contreindre
 Son cœur de feindre ,
 Qu'elle te porte
 Une amour forte ,
 Quand tu vois bien qu'elle ne t'ayme pas ?

UN temps estoit que du jour la lumiere
 Heureuse te luysoit ,
 Quand ta maistresse à t'aymer coutumiere
 Avec toy devoit :

Maîtresse aymée,
 D'ame enflâmée
 Autant qu'une ame
 D'amour s'enflâme,
Par toy à qui sur tout elle plaisoit.

L O R S se faisoient dix mille gentilleses
 En tout heur & tout bien :
S i tu voulois de jeux dix mille especes,
 Elle les vouloit bien.
 Lors la lumiere
 Te fut bien chiere,
 Alors ta vie
 Te fut amie,
Quand vous viviez en un si doux lien.

L A volonté de l'ingrate est changée ;
 Change la tienne aussi :
C o m m e de toy elle s'est étrangée,
F a y de l'étrange ainsi :
 Après sa fuyte
 Ne fay poursuite :
 S'elle ne t'ayme,
 Fay luy de mesme,
Sans vivre plus langoureux & transi.

F R A N C I N E, adieu, Ton Baïf se depite
 Tout prest de t'oublier ;

Et ne veut plus (car depit il te quitte)

Maugré toy te prier.

Sans qu'on te prie ,

Triste & marrie ,

Tu dois poursuivre

Ton triste vivre.

Et qui voudroit aussi te supplier ?

ET qui voudroit , malheureuse traitresse ,

Te faire plus l'amour ?

Qui voudroit bien te faire sa maistresse ,

Sçachant ton lâche tour ?

Et qui est l'homme ,

Qui sçachant comme

Baïf tu chasses

Par tes audaces ,

Te voudroit bien servir un petit jour ?

TE servir , toy ? Quelle sera ta vie ?

Et qui te hantera ?

Dorenavant qui te dira s'amie ?

Qui te mignardera ?

Pour qui , rebelle ,

Seras-tu belle ?

Qui n'aura honte

De faire conte

De toy qu'ainsi Baïf delaissera ?

PAUVRETE, à qui dois-tu la barbe tordre ?

Qui dois-tu caresser ?

A qui dois-tu les levres moles mordre,

A qui les yeux fucer ?

Et qui sa dame ,

Et qui son ame ,

Et qui s'amie ,

Et qui sa vie

Te surnommant , voudra plus t'embrasser ?

TANDIS, Baïf, mé fin à ta sottise

Cesse d'estre amoureux ;

Garde qu'Amour de son feu ne t'atise ;

Et tu vivras heureux.

Puis que Francine

Te fait la mine

Et te dedaigne ,

Ainçois se baigne ,

Pour son amour , à te voir langoureux.



S O N N E T.

AMOUR desja cessoit de me faire la guerre :
 Et les feux de Meline & de Francine esteints ,
 Relachoyent mes esprits plus libres & plus sains :
 Et de ma liberté j'alloy reprendre l'erre.

MA I S en celle saison , que le ciel & la terre
 S'entre-vont caressant , d'un doux desir atteints ;
 Madalene je vy. Las ! Amour , que je creins
 Que ton feu ne me bruste , & ton las ne m'enferme !

QUAND je vy ses beaux yeux , je dy , C'est ma Meline,
 Tant ils sembloient aux siens : Quand sa bouche
 je vy ,
 Et son ris qui me prit , je dy , C'est ma Francine.

AINSI voyant Meline & Francine en vous , belle ;
 Ne faut s'emerveiller si vous m'avez ravy ,
 Et si Amour au double en moy se renouvelle.



S O N N E T.

L'AMOUREUX est chasseur, l'Amour est une
chasse.

L'un est après ses chiens & ne songe autre chose ,
L'autre après ses pensers sans relache compose ;
A la pluye & au vent & l'un & l'autre chasse ;

PLUSTOST que se fouler , l'un & l'autre se lasse ;
Le chasseur est au guet , l'amoureux ne repose ;
L'un & l'autre une prise à la fin se propose ,
Et souvent tout leur temps à la queste se passe ;

DIANE chasseresse au veneur donne aide ,
Et Venus flateresse à l'amoureux preside ;
Diane porte l'arc , Venus aussi le porte.

Ils different d'un point : Le chasseur est le maistre
De la prise qu'il fait ; l'amoureux le pense estre ,
Mais sa prise tousjours demeure la plus forte.



PAR promesse gentille,
Belle, tu me devois
De comte fait, deux mille
Bons baisers à mon choix.
Mille j'en avoy pris,
Mille j'en ay rendus,
Sans que, d'Amour surpris,
Deux j'en aye perdus.

AUTANT que l'accord monte
Tu m'en as peu fournir.
Amour à certain comte
Ne se doit pas tenir.
Et qui trouveroit bon
Que de comte arresté
Des espics la moisson
Se levast en esté ?

QUI voudroit sçavoir dire
Les fleurs du renouveau
Que Flore sous Zephire
Montre au moys le plus beau ?
Qui les voudroit comter ?
Qui, pour avoir des vins,
Voudroit bien souhaitter
Cent grappes de raisins ?

Q U I nombre de l'automne
 Les innombrables fruits
 Que la riche Pomone
 Aux fruitiers a produits ?
 Si peu les dons des cieux
 Ne doyvent pas monter
 Venans des mains des Dieux,
 Qu'on les puisse comter.

DES grands Dieux la largesse
 Ne veut pas se borner,
 Ny les presents, Déesse,
 Qu'il te plaist me donner.
 Presents bons ou mauvais
 Des Dieux, n'ont point de fin :
 Si Déesse tu es,
 Ne borne un fait divin.

MELINE, ma Déesse,
 En un bloc qui ait fin,
 Ne me fay point largesse
 De ton baiser divin.
 Chiche, te comtes donc
 Tes baisers precieux ?
 Et tu ne comptas onc
 Les larmes de mes yeux.

COMBIEN le bloc se monte
De tes baisers je voy :
Tu ne vois pas le comte
Des maux que j'ay pour toy.
Si tu sçavois combien
Se montent mes pensers,
Vrayment je prendroy bien
Par conte tes baisers.

MES tristes pensers, belle,
Sont sans conte & sans fin :
Sans conte, Melinelle,
Soyent tes baisers, à fin
Que jaye allegements
Infinis tour à tour,
Aux infinis tourments
Que j'ay pour ton amour.



JODELLE.

ESTIENNE JODELLE sieur DE LIMODIN, Poëte Latin & François, natif de Paris, vivoit dans le seizième siècle. Il s'est distingué dans l'une & dans l'autre Poësie. C'est le premier de tous les François, qui nous ait donné dans notre langue la Tragédie & la Comédie en leur forme ancienne. Il composoit ses vers avec une facilité si étonnante, qu'il ne méditoit rien, & sa main avoit peine à suivre la rapidité de son esprit. Il mourut à Paris au mois de juillet de l'an 1573, âgé de quarante - un ans. Quelques - uns veulent que ce soit lui, & non Baif, qui fit le premier des vers François mesurés sans rime; & qu'on voit, au commencement des œuvres d'Olivier Magny, ce distique de sa façon,

Phæbus , Amour , Cypris veut sauver nourrir &
orner

Ton Vers cœur & chef d'ombre , de flame , de
fleur.

Mais Mornac a fort bien dit en Latin ,

Hocce patrius

Vetat Genius , ipsaque Minerva Gallica.





JODELLE.

S O N N E T.

IL faut qu'un cours du ciel estrangement contraire
Au climat de la Gaule , & qui oncques , je croy ,
Autre part ne s'est veu tel qu'au vray je le voy ,
Vienne en nos faits ainsi qu'en un jouet se plaire.

TOUT ce que chafque estat veut & doit & croit faire,
Se fait mesme au rebours : Quand on pense du Roy
Retrencher la despence , on voit venir dequoy
Rengager , rembrouiller , deplorer son affaire :

PLUS la noblesse veut mesnager , plus se croist
Par pompe son fardeau : mainte grandeur decroist ,
Voire & se fait vilaine , en pensant faire gloire

D'AVARICE & d'acquest : plus se croist la foison
D'officiers & d'edicts , moins se fait de raison :
Plus de Dieu l'on dispute , & moins l'on en fait
croire.

S O N N E T.

PIQUEZ d'une acre humeur, n'ayans dequoy
se plaire

Aux lieux de leur exil, l'un sur l'autre entassez,
De nombre, de diserte, & de remors pressez,
Faschez de rien, de trop, de mesme chose faire :

CAR en divers j'ay veu ce triple dueil contraire,
Hais des leurs souvent, des leurs mesmes chassez,
D'esperance s'enflans, du joug facheux lassez,
Sous des loix qu'en ces lieux donne mesme un vul-
gaire :

Tous hargneux, tous jaloux l'un de l'autre, obstinez
Pourtant, & ennemis des lieux où ils sont nez,
Bien que d'y-retourner leur desir fut extreme,

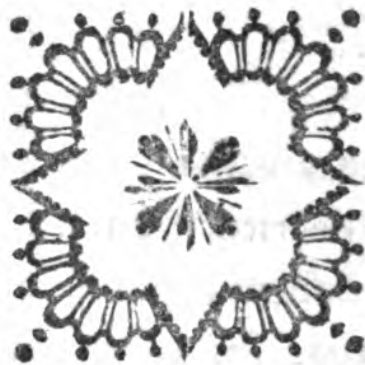
ONT en se ralliant tous conseils assemblez,
Pour rendre tous endroits du royaume troublez,
A tout hazard du Roy, du pays, & d'eux mesme.

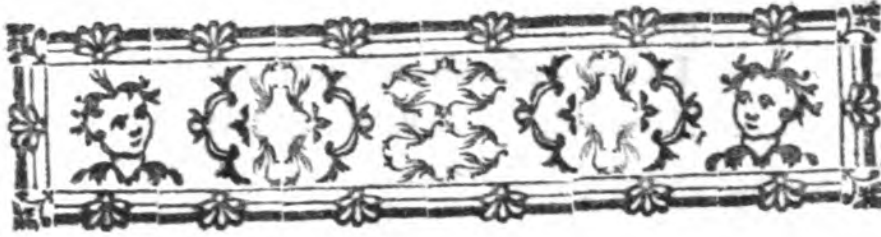


BELLEAU.

REMY BELLEAU, Poëte François, natif de Nogent le Rotrou, ville du Perche, avoit joint à un génie excellent pour la Poësie, un courage & une honnêteté, dont René de Lorraine Marquis d'Elbœuf, Général des Galeres de France, fut si charmé, qu'il lui confia la conduite de Charles de Lorraine son fils, premier Duc d'Elbœuf & grand Ecuyer de France. Sainte Marthe dit de lui, que quand il falloit exprimer naïvement les choses, il le faisoit de si bonne grace & avec tant d'adresse, qu'il sembloit être une vivante peinture des choses qu'il vouloit décrire. Ronfard l'appelloit le Poëte de la nature, parce que la nature regne dans tous ses ouvrages, qu'elle y peint & y anime tout. Il fut un des plus considérables des sept Poëtes de même ca-

bale, qu'on appelloit *la Pleiade*, à l'exemple de la Grecque. On dit de lui qu'il s'étoit bâti un tombeau de pierres précieuses; parce qu'à l'imitation d'un Poëte Grec, il écrivit sur ce sujet. Il a traduit les Odes d'Anacréon; mais il n'a pas conservé dans cette traduction toutes les graces naturelles de cet auteur, qui semblent ne pouvoir être détachées de leur expression. Il mourut à Paris dans la maison du Duc d'Elbœuf, où l'on eut toujours beaucoup de considération pour son mérite. Ce fut le sixième mars de l'an 1577.





BELLEAU.

Ode à la Roynne , pour la Paix.

LAISSE le ciel , belle Astrée
En France tant désirée ;
Vien faire ici ton sejour
A ton tour.

Assez les flammes civiles
Ont couru dedans nos villes
Sous le fer & la fureur ;
Assez la palle famine ,
Et la peste & la ruine
Ont esbranlé ton bon-heur.

LE rocher ne la tempeste
Tousjours ne pend sur la teste
Du pilote pallissant ,
Fremissant :

BELLEAU.

La nue , espeſſe en fumée ,
 Tousjours ne ſe fond , armée
 De feu , de ſoulphre & d'eclair ;
 Quelquesfois , après l'orage ,
 Elle fourbiſt le nuage ,
 Et le rend luiſant & clair.

MONSTRE-nous ta face belle
 En ceſte faiſon nouvelle ;
 En pitié regarde nous
 D'un œil doux :
 Fay un cœur de tous nos Princes ;
 Et raffecure nos provinces ,
 Nous découvrant ton beau fein ,
 Et ton bel œil que j'honore ,
 Et l'eſpy qui ſe redore
 Toutes les nuits en ta main.

QUE ton feu , gente Deeſſe ,
 Nous apporte d'allegreſſe !
 Mon Dieu ! que d'heur pour jamais,
 Douce Paix ,
 Porte ta face honorable ;
 Ta face plus venerable
 Et plus gracieuſe encor
 Que n'eſt l'eſtoile qui guide
 Le ſoleil , quand par le vuide
 Il eſtend ſon creſpe d'or !

JE voy desja nostre France ,
Qui souspire l'esperance
De se revoir en faveur

Du bon-heur :

Je la voy dessus les traces
Et des Vertus & des Graces ,
Si tu peux guider ses pas ,
Loing bannissant la querelle
Qui s'estoit mise contre elle
De flanc , de teste , & de bras.

QUE le ciel à ta venue
Espanche une douce nue
De parfums & de senteurs ,
Et d'odeurs ,
De miel , de manne sucrée ,
Tant que la France enyvrée
Soit grosse d'un beau printemps ,
D'un printemps qui tousjours dure ,
Et qui surmonte l'injure
Et les eschanges du temps.

HA ! que je t'estime heureuse ,
Fille du Ciel gracieuse !
Hâ ! que j'estime icy bas
Tes saints pas ,
Ayant choisi pour hostesse
Une tant sage Princesse ,

Qui te fait tant de faveur ;
 Qu'a jamais elle t'assure ,
 De t'ouvrir pour ta demeure
 France , son œil , & son cœur.

A V R I L.

A V R I L , l'honneur & des bois ;
 Et des mois ;
Avril , la douce esperance
 Des fruits qui sous le coton
 Du bouton
 Nourrissent leur jeune enfance ;

A V R I L , l'honneur des prez verds ;
 Jaunes , pers ,
 Qui d'une humeur bigartée
 Emaillent de mille fleurs
 De couleurs
 Leur parure diaprée ;

A V R I L , l'honneur des soupirs
 Des Zephyrs ,
 Qui sous le vent de leur aile
 Dressent encor ès forests
 Des doux rets ,
 Pour ravir Flore la belle ;

A V R I L.

AVRIL, c'est ta douce main
 Qui du sein
 De la nature defferre
 Une moisson de senteurs
 Et de fleurs,
 Embasmant l'air & la terre.

AVRIL, l'honneur verdissant,
 Florissant
 Sur les tresses blondelettes
 De ma dame, & de son sein
 Toujours plein
 De mille & mille fleurettes;

AVRIL, la grace & le ris
 De Cypris,
 Le flair & la douce haleine;
 Avril, le parfum des Dieux,
 Qui des cieux
 Sentent l'odeur de la plaine;

C'EST toy, courtois & gentil,
 Qui d'exil
 Retires ces passageres,
 Ces arondelles qui vont,
 Et qui sont
 Du printemps les messageres.

BELLEAU.

L'AUBESPINE , & l'aiglantin ,
 Et le thym ,
 L'œillet , le lis , & les roses ,
 En ceste belle saison ,
 A foison ,
 Monstrent leurs robes écloses.

LE gentil rossignolet
 Doucelet ,
 Decoupe deffous l'ombrage
 Mille fredons babillars ,
 Fretillars ,
 Au doux chant de son ramage.

C'EST à ton heureux retour
 Que l'Amour
 Souffle , à doucettes haleines ,
 Un feu croupi & couvert ,
 Que l'hyver
 Receloit dedans nos veines.

TU vois en ce temps nouveau
 L'essain beau
 De ces pillardes ayettes
 Volleter de fleur en fleur ,
 Pour l'odeur
 Qu'ils müssent en leurs cuissettes.

M A Y vantera ses fraifcheurs ;
 Ses fruitts meurs ,
 Et fa feconde rofée ,
 La manne & le fucré doux ;
 Le miel roux ,
 Dont fa grace eft arrofée :

MAIS moy , je donne ma voix
 A ce mois ,
 Qui prend le furnom de celle
 Qui de l'efcumeufe mer
 Veit germer
 Sa naiffance maternelle.

M A Y.

PENDANT que ce mois renouvelle
 D'une courfe perpetuelle
 La vieilleffe & le tour des ans ;
 Pendant que la tendre jeunefle
 Du ciel remet en allaigrefle
 Les hommes , la terre , & le temps ;

PENDANT que l'humeur printaniere
 Enfle la mammelle fruitiere

De la terre, en ces plus beaux jours ;
 Et que sa face sursemée
 De fleurs, & d'odeurs embasmée,
 Se pare de nouveaux attours ;

PENDANT que les arondelettes
 De leurs gorges mignardelettes
 Rappellent le plus beau de l'an ;
 Et que pour leurs petits façonnent
 Une cuvette, qu'ils maçonnent
 De leur petit bec artizan ;

EN ce mois, Venus la sucrée,
 Amour, & la troupe sacrée
 Des Graces, des Ris, & des Jeux,
 Vont r'allumant dedans nos veines
 L'ardeur des amoureuses peines,
 Qui glissent en nous par les yeux.

PENDANT que la vigne tendrette,
 D'une entreprise plus secrète
 Forme le raisin verdissant,
 Et de ses petits bras embrasse
 L'orme voisin, qu'elle entrelasse
 De pampre mollement glissant ;

ET que les brebis camusettes
 Tondent les herbes nouvelettes ;

Et le chevreau à petits bons
 Eschauffe sa corne, & sautelle
 Devant sa mere, qui broutelle
 Sur le roch les tendres jettons ;

PENDANT que la vois argentine
 Du rossignol, dessus l'espine
 Degoise cent fredons mignars ;
 Et que l'avette mesnagere
 D'une œlle tremblante & legere
 Volle en ses pavillons bruyars ;

PENDANT que la terre arrosée
 D'une fraische & douce rosée
 Commence à bouter & germer ;
 Pendant que les vents des Zephyres
 Flattent le voile des navires
 Frisant la plaine de la mer ;

CE pendant que les tourterelles,
 Les pigeons & les colombelles
 Font l'amour en ce mois si beau,
 Et que leurs bouchettes beffonnes
 A tours & reprises mignonnes
 Frayent près le coulant d'une eau ;

ET que la tresse blondissante
 De Cerès, sous le vent glissante,
 Dd iij

Se frize en menus crespillons ;
 Comme la vague redoublée
 Pli sur pli s'avance escoulée
 Au galop dessus les sablons ;

BREF, pendant que la terre, & l'onde,
 Et le flambeau de ce bas monde,
 Se resjouissent à leur tour ;
 Pendant que les oiseaux se jouent
 Dedans l'air, & les poissons nouent
 Sous l'eau pour les feux de l'Amour :

QU'IL te souviennne, ma chere ame,
 De ta moitié, ta sainte flame,
 Et de son parler gracieux,
 Des chastes feux & graces belles,
 Et de ses vertus immortelles
 Qui se logent dedans ses yeux :

QU'IL te souviennne que les roses
 Du matin jusqu'au soir écloses
 Perdent la couleur & l'odeur ;
 Et que le temps pille & despouille,
 Du printemps la douce despouille ;
 Les feuilles, le fruit, & la fleur :

SOUVIENNE toy que la vieillesse
 D'une courbe & lente foiblesse

Nous fera chanceler le pas ;
 Que le poil grison , & la ride ,
 Les yeux cavez , & la peau vuide
 Nous traîneront tous au trespas.

S O N N E T.

QUICONQUE fut celuy qui premier mit des ailes
 Sur le dos de l'Amour , & en fist le portrait ,
 Seulement son pinceau sçavoit peindre le trait
 Des petits papillons , ou bien des arondelles.

MAIS s'il eust peint l'ardeur de ses flammes cruelles,
 La force de son arc , la rigueur de son trait ,
 Son vol prompt & leger , au vif il eust portrait
 D'un grand Dieu , tel qu'il est , les forces non mor-
 telles.

HA , Peintres , je vous pry , usez d'autre couleur ;
 A fin de vivement animer sa rigueur ,
 Et de ses traits aigus la cruelle peinture.

VOUS l'avez peint trop doux , trop leger : & je croy
 Si le portiez au cœur aussi pesant que moy ,
 Que vous le changeriez en quelque autre figure.

CHANSON.

DOUCE & belle bouchelette,
 Plus fraîche & plus vermeillette
 Que le bouton aiglantin.

Au matin,

Plus suave & mieux fleurante
 Que l'immortel amaranthe,
 Et plus mignarde cent fois
 Que n'est la douce rosée
 Dont la terre est arrosée
 Goute à goutte au plus doux mois :

BAISE moy, ma douce amie.

Baïse moy, ma chere vie,

Autant de fois que je voy

Dedans toy

De peurs, de rigueurs, d'audaces ;

De cruautéz, & de graces,

Et de sou-ris gracieux,

D'Amoureux & de Cyprines

Dessus tes lévres pourprines,

Et de morts dedans tes yeux ;

AUTANT que les mains cruelles

De ce Dieu qui a des ailes

A fiché de traits ardans
 Au dedans
 DE mon cœur ; autant encore
 Que dessus la rive More
 Y a de sablons menus ;
 Autant que dans l'air se jouent
 D'oiseaux , & de poissons nouent
 Dedans les fleuves cornus ;

AUTANT que de mignardises ,
 De prisons , & de franchises ,
 De petits mors , de doux ris ,
 Et doux cris ,
 Qui t'ont choisi pour hostesse ;
 Autant que pour toy , maistresse ,
 J'ay d'aigreur & de douceur ,
 De soupirs , d'ennuis , de craintes ;
 Autant que de justes plaintes
 Je couve dedans mon cœur.

BAISE moy donc , ma sucrée ,
 Mon desir , ma Cytherée :
 Baïse moy mignonement ,
 Serrément ,
 Jusques à tant que je die ,
 Las ! je n'en puis plus , ma vie !
 Las , mon Dieu ! je n'en puis plus !
 Lors ta bouchette retire ,

BELLEAU:

A fin que mort je soupire ;
Puis me donne le surplus.

AINSI , ma douce guerriere ;
Mon cœur , mon tout , ma lumiere ;
Vivons ensemble , vivons ,
Et suivons
Les doux sentiers de jeunesse ;
Aussi bien une vieilleſſe
Nous menace sur le port ,
Qui toute courbe & tremblante
Nous attraine chancellante
La maladie & la mort.

Fin du premier Volume.

541581

DIL

52

